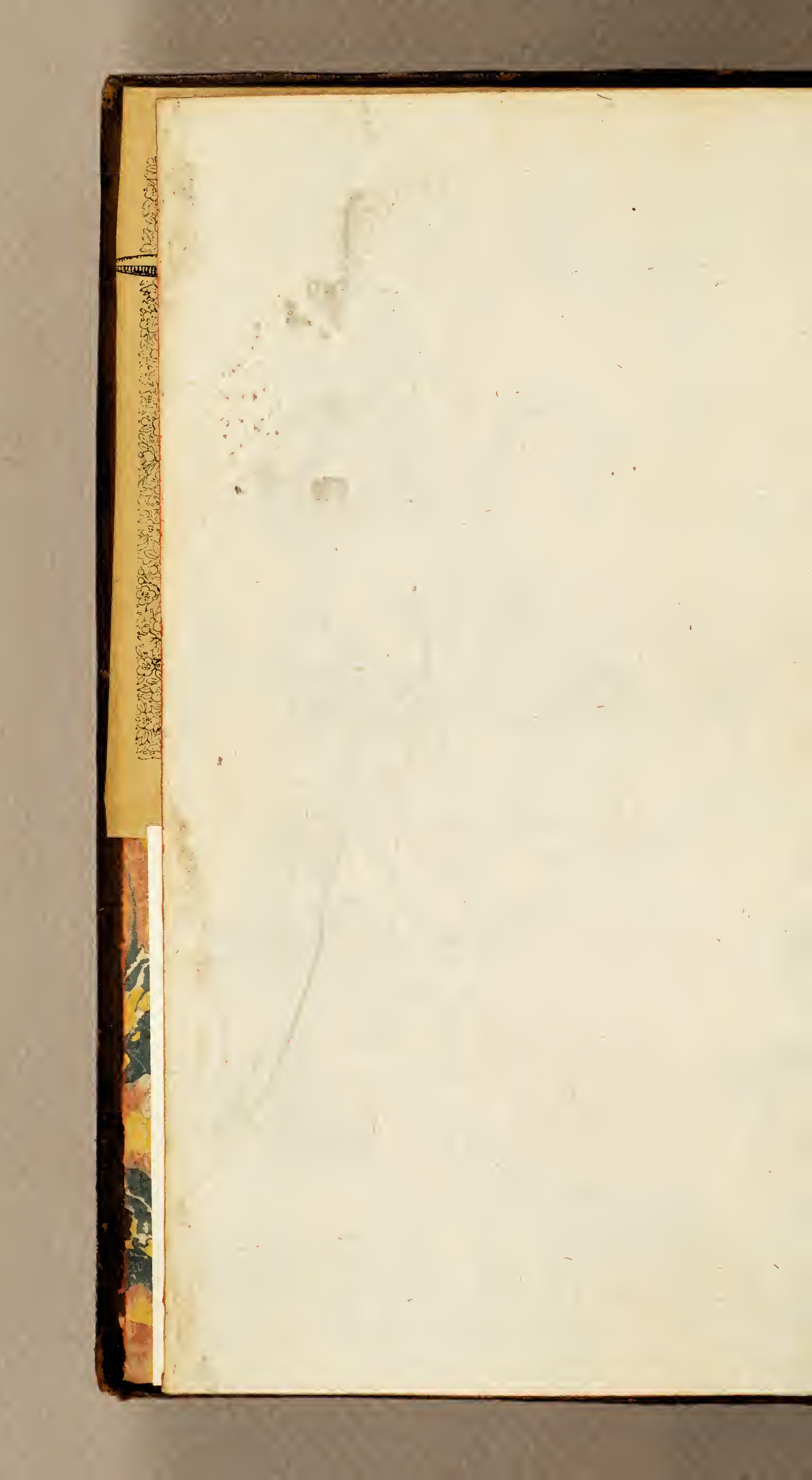



EX LIBRIS
SIEGFRIED
LA CHEVALLERIE







v. La Chevallerie

ESSAI
SUR
LA NATURE,
ET LE CHOIX
DES ALIMENS,
SUIVANT LES DIFFERENTES
CONSTITUTIONS.

OU

n explique les différens effets, les avantages, & les desavantages de la nourriture animale, & végétale.

r JEAN ARBUTHNOT, *Docteur en Médecine, Membre des Colleges des Médecins de Londres, & d'Edinbourg, & de la Societé Royale.*

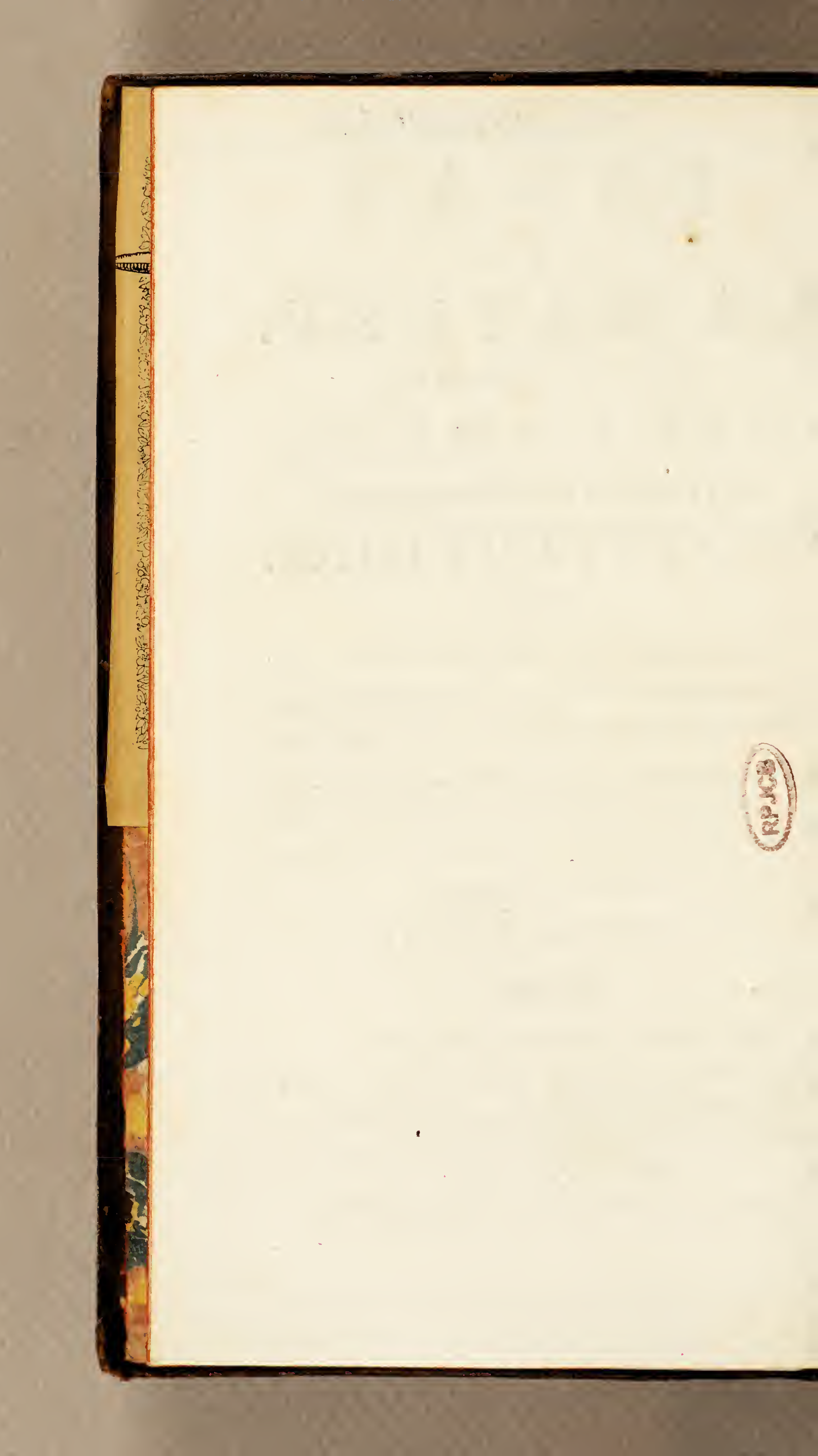
Traduit de l'Anglois.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS, RUE S. JACQUES.
ez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine S. Séverin, au Lys d'Or.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.





PREFACE
DU TRADUCTEUR.

La nécessité absolue de l'air, & des alimens est reconnue de tout le monde : mais le choix de tous les deux, par raport aux différentes constitutions, est reservé aux Médecins. Leur profession exige d'eux la connoissance de ces deux substances, & celle de leurs divers effets sur le corps humain : la charité veut qu'ils fournissent aux hommes, autant qu'il est possible, les moyens de juger quelle espèce d'air, & de nourriture convient à leurs indispositions, & à leurs tempéramens. Mr. ARBUTHNOT *a si bien senti ces obligations, que quoique parfaite-*

ment versé dans les autres parties de la Médecine, il s'est borné, ou du moins il a voulu commencer à faire part de ses talens dans deux ouvrages également utiles au genre humain. Le premier est celui dont je donne aujourd'hui la traduction; le second son essai des effets de l'air sur le corps humain, qui paroîtra aussi bien-tôt en notre langue. Comme les louanges qu'un Traducteur donne à son original sont généralement suspectes, je ne m'arrêterai point à relever le merite de notre Auteur. Le lecteur jugera lui-même par les deux ouvrages en question, s'il a mérité l'approbation, & l'estime qu'il a trouvées en Angleterre. Il naquit en Ecosse, & parvint par son mérite à la charge de Médecin de la Reine Anne. Mr. Pope, *un des premiers génies de ce siécle, decrit très-élegamment, dans une Epître à notre Auteur, leur amitié intime. Il attri-*

bue à ce digne ami la ſanté, & la vie dont il jouit encore. Il aſſure ſes lecteurs que s'il a jamais rien écrit, qui les ait amuſé, ils le doivent à l'habilité de ce Médecin: enfin HOMERE *avoit ſon* MACHAON, POPE *ſon* ARBUTHNOT. *L'Auteur ne prétend, dit-il, retirer aucun mérite de ſon Ouvrage: ce qui n'étoit que modeſtie en lui, eſt vérité chez moi. Il l'a principalement écrit en faveur de ceux, qui ne ſont point à portée, ou en état d'appeller le Médecin; le même motif m'a engagé à le traduire. J'oſe aſſûrer qu'il l'eſt fidélement. Ces ſortes d'Ouvrages ne ſont point comme ceux d'imagination, qui demandent preſque la même ſublimité d'idées dans le traducteur. Ce ſont ici de certaines vérités, & matiéres de fait, qu'il ne faut qu'entendre pour les bien traduire dans toutes les langues. Un autre auroit pû le faire*

dans des expreſſions plus belles, & mieux rangées ; mais j'eſpére que le lecteur excuſera les défauts qu'il trouvera dans les miennes, en faveur de ma bonne intention.



PREFACE.

VOici, en peu de mots, ce qui a donné occaſion à cet Eſſai ; le ſçavant Docteur CHEYNE mon ami, publia, il y a quelques années, un Traité ſur la maniere de conſerver la ſanté, & de prolonger la vie, où il a montré ſon jugement, ainſi que ſon humanité. Ce livre a été reçû du Public avec l'eſtime duë à l'importance de la matiére ; il eſt devenu un ſujet de converſation, & a formé même des ſectes dans la philoſophie Diœtetique. Me trouvant à quelqu'unes de ces diſputes, il m'arriva d'affirmer, que cette partie de la Médecine étoit fondée, autant qu'au-

cune autre, ſur des principes ſcientifiques. Sommé de juſtifier mon aſſertion, j'ai compoſé ce petit Traité, qui n'eſt, à proprement parler, qu'un eſſai ſur la Phyſiologie des alimens. J'en ai écrit la plus grande partie, ſans d'autre ſecours que celui des extraits de quelques éditions imparfaites des ouvrages du ſçavant BOERHAAVE, & d'une édition excellente de la Chymie de cet Auteur par le Docteur SHAW, & Mr. CHAMBERS. Je ſuis obligé de dire ceci une fois pour toutes, pour m'épargner la peine des citations continuelles : les circonſtances d'une mauvaiſe ſanté, la privation de mes livres, lorſque j'ai compoſé cet Ouvrage, & le manque de tems enſuite pour le corriger ſuffiſamment, peuvent être de quelque excuſe pour le défaut d'exactitude que le ſujet merite. Je ſuis auſſi forcé de

me ſervir de la raiſon triviale, de l'approbation de quelques amis, qui ayant lû cet eſſai, m'ont perſuadé qu'il pourroit être de quelque uſage au Public. Je ne puis dire que peu du merite de l'Ouvrage, mais beaucoup de celui du ſujet; car certainement le choix, & la quantité des ſubſtances que nous prenons journellement par livres; ſont au-moins d'autant d'importance que le choix, & la quantité de celles, dont nous ne nous ſervons que rarement, & ſeulement par grains, ou par cuillerées.

Le lecteur ne doit pas être ſurpris qu'on s'arrête aux faits les plus communs & les plus ordinaires: dans des ſujets de cette nature, il n'y a aucun lieu à l'invention; on peut tirer pluſieurs conſéquences importantes de l'obſervation des choſes les plus com-

munes, & des raiſonnemens analogiques, de leurs cauſes.

Je crois qu'avec autant d'anatomie qu'en ſçait un boucher, & une legere connoiſſance des méchaniques, on peut entendre tout l'ouvrage, pourvû qu'on le liſe à loiſir, & avec attention: avec ces précautions il ſe preſentera pluſieurs obſervations au lecteur ſur ſa propre conſtitution, que je n'ai point pû faire moi-même. Quant aux expreſſions rudes dont j'ai été obligé de me ſervir, elles ſont, ou des termes de l'art, ou d'autres que j'ai ſubſtitué à la place de celles qui m'ont parû trop baſſes ou trop vulgaires; on en trouvera la plûpart d'expliquées au commencement de ce livre; j'eſpère que cette indulgence pour quelques lecteurs, ne ſera point regardée comme un affront pour les autres; & qu'on ne me ſoup-

çonnera point d'affectation, tandis que ma principale vûe n'a été que la clarté. Dans des ſujets de cette eſpèce, on eſt obligé de joindre dans le même paragraphe, pluſieurs particularités en une même propoſition, parce que la repétition du verbe ſubſtantif ſeroit ennuyante, & inutile. Cela empêche la douceur du ſtyle, mais non pas la clarté.

J'ai formé le plan de traiter des autres parties de l'Hygiene, comme l'air, le repos, & le mouvement, de la même maniere; mais je ſuis obligé de différer l'execution de mon deſſein, juſqu'à un plus grand loiſir.

Je ne pretends point inſtruire les Meſſieurs de ma Profeſſion; & je declare d'avance que ſi quelqu'un d'eux me donne de meilleu-leures inſtructions, je ſuis très-porté à me laiſſer convaincre.

Mais quoiqu'éloigné de défendre mes erreurs, je ne me croirai point obligé de repondre à chaque objection frivole.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre: *Eſſai ſur la nature & le choix des alimens*, par Mr. ARBUTHNOT, Docteur en Médecine, Membre du College des Médecins de Londres &c. Cet Ouvrage ne pouvant être que d'une grande utilité pour le Public, j'eſtime qu'on doit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 22. Février 1741.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il

appartiendra, Salut. Notre bien aimé Guillaume Cavelier, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Essai sur la Nature, & le choix des Alimens. Cheynæi Tractatus de infirmorum sanitate tuendâ, vitâque producendâ.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, & offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des présentes: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer les Ouvrages ci-dessus specifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr. Exposant, & de tous dépens,

dommages & interêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'Impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état, ou les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenu pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires; foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir.

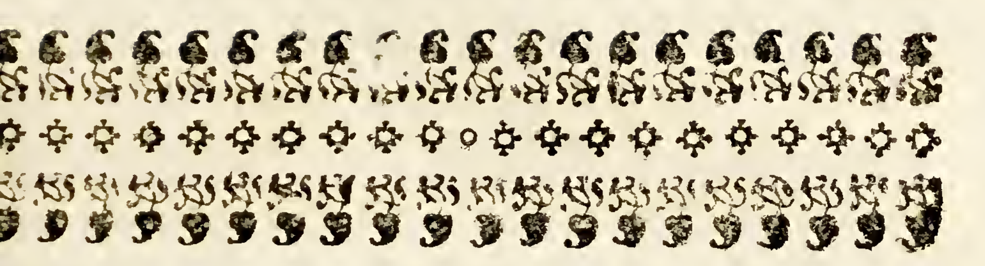
Donné à Paris, le vingt-huitiéme jour d'Avril, l'an de grace, mil sept cent quarante un, & de notre Regne, le vingt-sixiéme.

Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Régistré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 484. *fol.* 483. *Conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *à Paris, le* 2. *Mai* 1741.

SAUGRAIN. Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve MERGE', ruë S. Jacques, au Coq.



EXPLICATION

De quelques termes Chymiques, employés dans cet Essai.

COmme ce traité est principalement destiné pour les personnes, qui n'ont point été élevées dans la profession de la Médecine, j'ai crû nécessaire de donner une idée générale de la signification de quelques termes de Chymie, qui se presentent souvent dans cet Ouvrage.

Les principes des corps naturels, sont, selon les Chymistes, l'eau, la terre, l'huile, le sel, & l'esprit; dont tout le monde a quelque idée générale; mais la diversité des noms, & des qualités des sels, & des esprits, occasionne quelque confusion dans l'esprit de ceux qui ignorent la Chymie.

Les Chymistes définissent le sel, de quelques-unes de ses proprietés, un corps fusible au feu, congelable de nouveau,

par le froid, en des corpuſcules friables,
ou des criſtaux ſolubles dans l'eau, nor
malleable, & laiſſant, ſur la langue une
ſenſation d'acrimonie; les ſels naturels ſont

1°. Le ſel marin & le ſel gemme
qui ſont de la même nature, le premie
étant, ſelon toute apparence, une ſolu-
tion du ſecond dans l'eau de la Mer: c
ſont deux ſels parfaits, fixes, & inalte
rables dans le corps; on ne trouve ja
mais les autres ſels dans l'urine des ani
maux qui les ont avalés. Mais le ſel ma
rin s'y découvre toujours dans ceux qu
l'ont pris, & non dans aucun autre.

2°. Le nitre ou le ſalpêtre qui ſe di
ſout plus aiſément par le feu, & moin
aiſément dans l'eau, qu'aucun autre ſe
Il eſt froid, & fait ſur la langue une im
preſſion de glace ſalée: il paroît être d
nature moyenne, entre le ſel foſſile, &
l'animal, pouvant être produit des excr
mens des animaux, mêlés avec des ſe
végétaux.

3°. Le ſel ammoniac qui eſt de deu
eſpèces; l'ancien décrit par PLINE
DIOSCORIDE, & qu'on ne trouve plu
& le moderne, compoſé d'un ſel foſſil
d'un animal, & d'un végétal. Ce ſel r
froidit l'eau; il ſe fixe à un feu doux,
ſe ſublime à un grand feu; ſon goût, reſſer

blant à celui de l'urine, eſt plus pénétrant, que celui du ſel commun.

4°. Le borax, ſel foſſile d'un goût douceâtre. Il aide la fuſion des métaux.

5°. L'alun qui, quoiqu'il ne ſoit point un ſel pur, a la plûpart des proprietés des ſels, étant ſoluble dans l'eau, &c.

Les ſels ſe diviſent en acides & en alkalins : le goût ſeul donne une idée de l'acide ; l'aigreur ou l'acidité étant une de ces idées ſimples, qu'on ne ſçauroit décrire plus clairement. Ce qui étant mêlé avec un acide, cauſe une effervefcence, eſt appellé alkali.

Effervefcence, dans le ſens des Chymiſtes, ſignifie un mouvement inteſtin produit par le mêlange de deux corps qui étoient en repos auparavant, accompagné quelquefois de ſifflement, d'écume, & d'ébullition : par exemple, plaçons dans la premiere claſſe, les acides, comme le vinaigre, le jus de limon, celui d'orange, l'eſprit de nitre, l'eſprit d'alun : dans la ſeconde claſſe, les autres ſubſtances ſalines, tirées des animaux & des végétaux, par la diſtillation, la putréfaction, la calcination ; comme l'eſprit d'urine, l'eſprit de corne de cerf, le ſel de tartre ; dans ce cas l'effervefcence excitée par le mêlange des ſubſtances de la ſeconde claſſe, avec

celles de la premiere, leur fait donner le
nom d'alkalis. Il y a une 3e. claſſe de ſubſ-
tances, communément appellées abſorban-
tes; comme les différentes eſpèces de co-
quillages, le coral, la craye, les yeux d'é-
creviſſes, &c. qui mêlées avec celles de la
premiere claſſe produiſent auſſi une effer-
veſcence, d'où elles ſont nommés alkali-
nes, quoiqu'improprement; car elles ne
ſont point des ſels, & n'ont rien de com-
mun avec la ſeconde claſſe.

Il eſt à obſerver qu'un grand froid peu
être produit, ainſi que la chaleur, par cet-
te ébullition; car ſi on mêle du ſel ammo-
niac, ou quelqu'autre alkali volatile diſ
ſout dans l'eau, avec un acide, il s'enſui
vra une ébullition, avec un degré de froi
conſidérable, d'où je crois, avec la per
miſſion des Chymiſtes, que le terme d'ef
ferveſcence n'eſt pas tout-à-fait propr
pour exprimer ce mouvement inteſtin. L
changement de couleur, que les acides &
les alkalis produiſent dans quelques corps
eſt une autre preuve de leur exiſtence; pa
exemple les liqueurs qui verſées ſur le ſy
rop de violetes, le rougiſſent, ſont rega
dées comme acides, & celles qui le chan
gent en vert, comme alkalines. Ainſi l'hu
le de vitriol rougit le ſyrop de violetes
& l'huile de tartre le rend vert.

Le mot alkali vient d'une plante appel-
ée *kali* par les Egyptiens. Ils brûloient
cette plante, en faifoient bouillir les cen-
dres dans l'eau, & appelloient le fel blanc,
qui reftoit au fond du vaiffeau, après l'é-
vaporation, fel kali, ou alkali : il eft corro-
if, produifant la putréfaction des parties
animales, où il eft appliqué. Il y a d'autres
fubftances qui ne font ni parfaitement aci-
des, ni parfaitement alkalines, mais dont
a difpofition, ou la nature eft de s'aigrir,
ou de s'alkalifer.

Ces qualités ne font point purement
maginaires ; elles produifent des effets con-
raires & très-différens dans le corps hu-
nain.

Les fels qui ne font ni acides, ni alka-
is, font appellés neutres ; tels font le fel
ammoniac, le fel marin, le fel gemme, le
borax, l'alun, le nitre, qui tant qu'ils re-
iennent leur qualité faline, ne font ni aci-
les, ni alkalins ; mais les fubftances qu'ils
lonnent tous, par la Chymie, excepté
e fel ammoniac, font généralement aci-
les.

Les fels fixes font ceux qui réfiftent au
eu fans être enlevés.

Les fels volatils font ceux qui s'élevent
à la moindre chaleur, & repandent une
odeur urineufe.

Il y a des alkalis fixes & de volatiles.

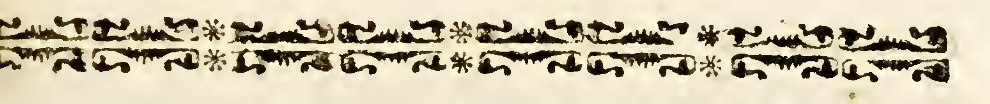
Les ſels eſſentiels des plantes ſont ceux qui, par le ſejour, ſe detâchent de leurs ſucs, & ſe colent aux côtés du vaiſſeau.

Ce qui degoûte dans les diſtillations, le long des côtés du récipient, eſt appellé huile, s'il ne ſe mêle point avec l'eau; & eſprit, s'il s'y mêle: les eſprits ſont inflammables, ou non inflammables; ces derniers ſont acides ou alkalins. Les eſprits alkalins, ſont des liqueurs ſubtiles, volatiles, qui découlent en veines, le long des côtés du récipient dans la diſtillation, qui ne s'enflamment point, mêlés avec l'eau, & qui contiennent quelque ſel alkalin, tel eſt l'eſprit de corne de cerf, &c. Ces eſprits ſe tirent de toutes les parties des animaux, ainſi que de toutes les plantes, par la putréfaction, & de celles qui ſont piquantes, comme la moûtarde, les raiforts, &c. ſans cette opération. Les eſprits acides ſont des liqueurs ſubtiles, non inflammables, miſcibles avec l'eau qu'on tire des végétaux, & des foſſiles par la diſtillation; les eſprits inflammables ſont des liqueurs ſubtiles, volatiles, miſcibles avec l'eau, & entiérement combuſtibles; on les tire des plantes fermentées, & non ſans

ela. Nous entendons par l'eſprit d'une lante, ou celui d'un animal, cette huile ure, & affinée qui s'exhale d'elle-même, cauſe de ſon extrême volatilité, dans la-uelle conſiſte l'odeur du mixte.

Le ſavon eſt un mêlange de ſel alkalin, : d'huile, ſes qualités ordinaires ſont de éterger, de pénétrer, d'atténuer, & de éſoudre. Tout mêlange d'une ſubſtance uileuſe avec du ſel, peut être appellé ſa-on.

Les corps qui participent de cette na-ure, ſont nommés ſavonneux.



INTRODUCTION.

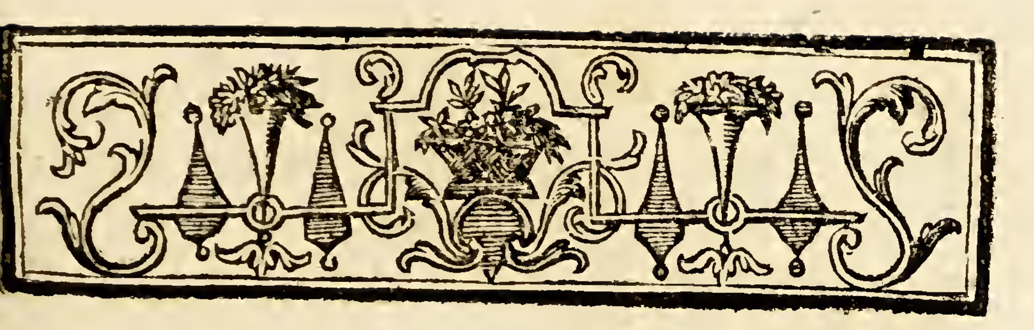
POur traiter pertinemment de la nature, & du choix des différentes eſpèces d'a-imens, il faudroit tirer ſes obſervations, les chefs ſuivans. 1°. Des altérations que es alimens ſubiſſent dans leurs paſſages ers le ſang. 2°. De celles, qu'ils éprouvent endant leur circulation avec ce fluïde. 3°. De la nature, & de l'analyſe, la plus ſim-ple, des ſubſtances végétales. 4°. De la na-ture, & de l'analyſe la plus ſimple des ſubſtances animales. 5°. Il faudroit traiter des effets des différentes eſpèces de ſubſ-

tances alimenteuses, sur les fluïdes & les solides du corps humain. 6°. Des différentes intentions qu'on doit se proposer dans le choix des alimens, suivant les différentes constitutions. Quoique je n'aye le tems, ni l'habileté, ni les observations suffisantes, pour traiter ces points, aussi amplement qu'ils le meritent, j'espère du moins de donner le modele, sur lequel ils doivent l'être.

Ceci s'accorde avec la doctrine d'HIPPOCRATE qui nous dit, dans son premier livre de la diéte, que pour en écrire pertinemment, il faut connoître la nature des alimens, & le temperament de ceux qui les prennent.

J'ai mis le tout, pour la facilité du lecteurs, en propositions distinctes, d'où j'ai tiré des conséquences, & des observations; ayant marqué celles-là en chifre romain, & celles-ci en chifre ordinaire.





ESSAI SUR LA NATURE, ET LE CHOIX DES ALIMENS,

Suivant les différentes constitutions du corps humain.

CHAPITRE I.

Observations tirées des altérations que les alimens subissent dans leur passage vers le sang.

PROPOSITION I.

LA mastication est une opération très-nécessaire aux alimens solides; sans elle il ne sçauroit y avoir de bonne digestion. C'est par son moyen que les alimens sont broyés,

PROPOSITION II.

Le changement que les alimens reçoivent dans l'eſtomac, eſt exécuté par l'action de ce viſcere, & celle d'un diſſolvant aidé par la chaleur; ce diſſolvant eſt un mêlange du ſuc gaſtrique, de la ſalive qu'on avale preſque continuellement, & de la liqueur qui diſtille de l'œſophage. Par ſon ſécours, & la trituration continuelle de l'eſtomac; les alimens ſont diſſouts dans la cavité de ce viſcère, par une opération ſemblable à celle d'une émulſion, où les parties huileuſes des ſemences, doucement broyées dans un mortier de marbre, & mêlées peu-à-peu avec quelque fluïde aqueux, ſont changées en une liqueur douce, epaiſſe, trouble, & laiteuſe, reſſemblante au chyle. La diſſection des animaux, dans l'eſtomac deſquels on a trouvé lés matiéres métalliques qu'ils avoient avalées, polies du côté qui touchoit ce viſcère, demontre le broyement, & l'action du ventricule, ſur les ſubſtances qu'il reçoit dans ſa cavité. Les oiſeaux n'ayant points de dents pour macher leurs alimens, ont un eſtomac fort, & nerveux pour rendre ce broyement plus conſidérable, broyement, ou action qu'on a vû, & entendu dans ces animaux. Les ri-

des, ou les plis de la tunique interne de l'eſtomac, contribuent à retenir les alimens dans la cavité de ce viſcère. La chaleur aide auſſi la digeſtion dans les animaux terreſtres, mais pas beaucoup, car les poiſſons digérent très-bien ſans ce ſecours, quoique cependant, ſelon l'expérience du thermoſcope, ils ont plus de chaleur, que l'élement dans lequel ils nagent. On a déja montré que la ſalive eſt un grand diſſolvant, & qu'il s'en porte une quantité conſidérable dans l'eſtomac, cette humeur étant conſtamment avalée, du moins pendant le ſommeil. Celui qui mange une livre de pain, avale au moins autant de ſalive. La liqueur gaſtrique n'eſt point acide, dans l'état de ſanté; des perles ont paſſé à travers le conduit alimentaire de coqs, & de poules, ſans ſe diſſoudre.

1. L'extrême pénétration du ſuc ſtomachal, après le jeûne, & la vive ſenſation de la tunique villeuſe de l'Eſtomac, paroiſſent être la cauſe du ſentiment de la faim.

2. Ceux qui, par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, ont affoibli, ou détruit quelqu'unes des parties ſolides de l'eſtomac, ne ſçauroient récouvrer un bon appetit, ni poſſeder une bonne digeſtion; la tunique interne du ventricule, une fois détruite, ne pouvant être retablie.

3. La liqueur gaſtrique peut, à raiſon de quelque acrimonie ſaline, acquerir un caractere propre à donner aux hommes, du deſir pour des alimens particuliers aux animaux, & dans ce cas, ils peuvent les prendre ſans danger; ou à occaſioner un appetit exceſſif pour les alimens ordinaires, dont la grande quantité obligeant à les revomir à la maniere des chiens; cette incommodité a été appellée faim canine. L'organe du goût eſt vicié dans le premier cas: Ces deux maladies ſe guériſſent par une nourriture oppoſée à l'acrimonie mentionnée, ſoit qu'elle ſoit alkaline, acide ou muriatique.

4. La ſoif, & la faim marquent l'éta de la ſalive, & de la liqueur ſtoma chale. La ſoif eſt le ſymptôme d'une acri monie ordinairement alkaline, ou muria tique.

5. La diſpoſition paralytique des nerf de l'eſtomac, l'état vicié de la liqueur d ce viſcère, mais principalement une mati re viſqueuſe, graſſe, & onctueuſe, adhe rente à ſes parois, détruit la ſenſation d la faim.

6. L'action de l'eſtomac eſt totalemen ſuſpenduë par la trop grande plénitud & dans ce cas, les deux orifices de ce vi cère, fermés par un méchaniſme néceſſa

re, ne permettant l'entrée, ni la ſortie d'aucune matiére ; les laxatifs, comme l'eau chaude, fourniront le ſeul ſecours convenable.

Les ſignes du vice des fonctions de l'Eſtomac, ſont des douleurs dans ce viſcère pluſieurs heures après le répas, des rots, tantôt du goût des alimens, tantôt nidoreux, & quelquefois puans comme des œufs pourris, des gonflemens, des anxiétés, le hoquet, le vomiſſement, des rougeurs ſubites au viſage, l'impureté de la langue, dont l'état eſt en général, le même, que celui de la tunique interne du ventricule. L'amertume de la bouche marque la ſurabondance d'un alkali bilieux, & demande une nourriture entiérement différente de celle du cas de l'acidité.

PROPOSITION III.

La parfaite digeſtion détruit la différence ſpécifique de toutes les ſubſtances alimenteuſes, & toute cette action reſſemble à la putréfaction.

La digeſtion eſt une fermentation commencée ; tous les inſtrumens de cette opération, la chaleur, l'air, & le mouvement s'y trouvent ; mais elle n'eſt point parfaite, parce que celle-ci demande un

plus long féjour des alimens dans l'esto-
mac. La putréfaction des matiéres végé-
tales, ressemble beaucoup à la digestion:
Elle est produite en ramassant une certai-
ne quantité de plantes vertes & succulen-
tes, en un monceau, dans un lieu chaud,
exposé à l'air, & bien pressées ensemble.
Dans cet état, tous les végétaux acquie-
rent une chaleur égale à celle du corps
humain; un goût de chair pourrie, & une
odeur d'excremens humains. Ces matiéres,
ainsi putréfiées, donnent, par la distillation
1°. une eau impregnée d'un esprit urineux
semblable à celui qu'on tire des substance
animales: on peut la séparer en une eau
élémentaire, & en un sel volatil animal
2°. Un sel alkali volatil huileux. 3°. Une
huile volatile épaisse. 4°. Le résidu cal-
ciné ne rend aucun sel fixe. Enfin tout se
passe comme si le sujet avoit été animal
La putrefaction détruit entiérement la dif-
férence spécifique, qui se trouve entre deu
végétaux, les change en une substance pul-
peuse de nature animale; & y produit
peu près la même altération, que s'il
avoient passé par le corps d'un anima
sain; car quoiqu'un tel animal vécût en-
tiérement d'acides, aucune partie de so
corps ne donneroit de sel acide fixe. Ce-
ci est si vrai que les herbes mêmes, prise

des gros boïaux des animaux rumінans, donnent les mêmes matiéres que les végétaux putréfiés. Quoique la putréfaction soit l'opération qui approche le plus de la digestion, elle en différe si fort cependant, que les sels, & les huiles ne sont détenus dans le corps, qu'autant qu'ils restent bénins, & amis de la machine; dès qu'ils se corrompent entiérement, ils sont ou chassés dehors, ou produisent des maladies mortelles.

PROPOSITION IV.

La bile est le principal dissolvant des alimens; lorsqu'elle pêche, ou qu'elle manque, il ne sçauroit se faire de bonne digestion.

La bile est de deux espèces, la cystique, détenue dans la vésicule du fiel, & l'hépatique, qui vient immédiatement du foye. La prémiere est épaisse, & fort amere; une goutte communique son amertume à toute une pinte d'eau; La seconde est plus fluïde, & moins amere. Il n'y a outre la bile, d'autre humeur amere dans le corps, que le *cerumen aurium*. La bile n'est point un alkali parfait, car elle ne fermente point avec les acides, mais elle est disposée à s'alkaliser. Elle est entierement

opposée aux *acescents* : elle se corrompt bien-
tôt & se change en un alkali corrosif. Elle es
savoneuse, étant composée d'un sel alkali
d'huile, & d'eau. La bile, comme le sa-
von, emporte les taches de la laine, & de
la soye ; & les peintres s'en servent pou
le mêlange de leurs couleurs. Elle mêle
par sa qualité savoneuse, les parties hui-
leuses, & aqueuses des alimens ensemble
quoique la bile soit une huile, elle n'es
combustible que quand elle est sèche. Ce
qualités en font un dissolvant très-puissant
& très-convenable, comme il paroît pa
l'expérience. Le lait coagulé dans l'esto-
mac des veaux, est dissous de nouveau
& rendu fluïde par la bile, dans le duode-
num. Les animaux voraces, & ceux qu
ne machent point, ont beaucoup de bile
& quelques-uns d'eux ont le conduit choly-
doque inseré dans le pylore. Elle est aussi
par son irritation, le principal instrumen
du mouvement péristaltique des boïaux
Ceux, chez qui la bile manque, ou es
en faute, sont soulagés par les amers, qu
sont une espèce de bile auxiliaire. Le sça-
vant BOERHAAVE a éprouvé que la bile de
anguilles, qui est extrêmement amere
étoit un remède très-efficace en pareil
cas. Les symptômes ordinaires du défau
de sécrétion de cette humeur, sont la cou

eur jaune de la peau, la blancheur, & la dureté des excrémens, la perte de l'appétit, & une urine lixivieuſe.

PROPOSITION V.

La grande acréte de la bile, après qu'elle a fait ſon office ne lui permettant point d'être admiſe ſeule dans les veines lactées, la Nature a fourni le ſuc pancréatique, pour en tempérer l'amertume, & l'acrimonie.

Le pancréas eſt une groſſe glande, qui ſépare dans douze heures, environ une livre d'une humeur analogue à la ſalive. Il eſt probable que cette humeur tempere l'acrimonie de la bile, parceque celle-ci mêlée avec la ſalive, perd enfin ſon amertume, ce que fait auſſi par ce même mêlange, l'abſynthe mangée avec du pain. Le ſuc pancréatique aide auſſi la mixtion des parties alimenteuſes, & rend le chyle homogène. Lorſque la bile ne ſe ſépare point dans le foye, les excrémens blanchiſſent, mais cet accident n'eſt point occaſionné par le mêlange du ſuc pancréatique.

PROPOSITION VI.

L'acrimonie & la ténacité, ſont les deux qualités qu'on doit éviter le plus,

dans les matiéres priſes intérieurement.

Lorſque l'acrimonie va juſques à affecter la tunique interne des inteſtins, qui eſt extrêmement ſenſible, la douleur en eſt inſupportable. Le mouvement périſtaltique des boïaux & l'expreſſion continuelle des fluïdes, ne permettent pas un inſtant, l'application de la moindre matiére, pas même celle de la plus petite quantité de poix, ou de térébenthine, au même point du canal inteſtinal; mais ce mouvement peut ſe trouver trop foible dans quelques perſonnes, pour détacher des boïaux, ce qu'il y a de viſqueux dans les ſubſtances qu'elles prennent. La conſequence de cet accident eſt dangereuſe, & peut être fatale à la vie. Les matiéres dures ne peuvent point être diſſoutes, mais elles paſſent; au lieu que celles dont la ténacité excéde les puiſſances de la digeſtion, ne paſſeront, ni ne ſeront digerées. Les orifices des veines lactées, peuvent donner entrée, dans les gens d'une conſtitution lâche, à un chyle trop acrimonieux, ou groſſier, ce qui n'arrive point dans ceux, dont les fibres ſont fortes, & tenduës. Ces mêmes orifices peuvent être fermés par quelque matiére viſqueuſe, & dans ce cas, le chyle paſſe par les ſelles, & la perſonne tombe dans l'atrophie.

1. La graiſſe eſt néceſſaire pour le mou-
vement périſtaltique des inteſtins, ainſi que
pour les autres mouvemens de la machine;
Les gens maigres ſouffrent ſouvent par
ſon défaut, de même que les gras par l'ob-
ſtruction des vaiſſaux. Le grand mouve-
ment la met en fonte, comme on l'a remar-
qué dans les chevaux, qui avoient beau-
coup courû.

2. Le mouvement périſtaltique ne ſe
paſſe point dans les gros boïaux, autre-
ment on ſeroit dans une néceſſité conti-
nuelle d'aller a la ſelle. Les vents, & la
diſtenſion des inteſtins, ſont des ſignes
d'une digeſtion imparfaite dans ce canal;
car dans les cadavres, où il n'y a du tout
point de digeſtion, cette diſtenſion eſt
dans ſon extrême; Les diarrhées produi-
tes, ou par l'acrimonie des matiéres, ou par
le rélachement des fibres inteſtinales, ou par
l'obſtruction des veines lactées, ſont auſſi des
ſymptômes de cette digeſtion imparfaite.

PROPOSITION VII.

Le méchaniſme de la nature, dans la
converſion des alimens en chyle, con-
ſiſte principalement en deux choſes. 1°.
Dans le mêlange conſtant des ſubſtances
alimenteuſes avec les fluïdes digeſtifs.

2°. Dans l'action des ſolides, qui les agite, & les pétrit, pour ainſi dire, enſemble. Cette vérité paroîtra évidente, ſi nous conſidérons premiérement la grande quantité de ſalive, qui ſe mêle avec les alimens, dans la maſtication. Celui qui mange une livre de pain, la mêle, comme on l'a déja dit, avec environ autant de ſalive, & celle-ci eſt ſéparée de glandes, qui ne péſent qu'environ quatre onces. Ces mêmes alimens ſe mêlent enſuite avec la liqueur gaſtrique, la bile, & le ſuc pancréatique; & ſi nous eſtimons la quantité de la bile, & du ſuc pancréatique, à raiſon du poids des viſcères qui les ſéparent, & de celui des glandes ſalivaires, nous trouverons qu'il ſe mêle une quantité de ſucs encore bien plus conſidérable, avec les alimens. Ce n'eſt pas tout; le chyle ſe mêle encore dans ſon paſſage à travers le méſentère, avec la lymphe des glandes méſentèriques, de maniere que les ſucs du corps humain ſont comme cohobés, * étant ſéparés & mêlés de nouveau avec le ſang confondus avec les ſubſtances alimenteuſes; durant tout ce tems-là, les ſolide agiſſent ſur ce mêlange, & le rendent plu intime, & plus parfait. Aucune des liqueur digeſtives, excepté le ſuc inteſtinal, ne ſ

* C. a. d. diſtillé s de nouveau.

mêle avec les excrémens, qui ſont durs dans
l'état de ſanté : de maniere qu'on peut con-
ter qu'une livre de pain, avant qu'elle ar-
rive dans le ſang, ſe mêle peut-être avec
quatre fois autant de liqueurs animales.
La même œconomie s'obſerve dans la
circulation du chyle avec le ſang, ce pre-
mier étant intimement mêlé, & changé,
par cette opération, en ce dernier.

1. Il ſuit de ce que nous venons d'avan-
cer, qu'il ne ſçauroit ſe faire de bonne nu-
trition dans ceux, dont les fluïdes ſont
viciés, ou les ſolides foibles ; parce que
les premiers ſont incompétens pour les ré-
parations de la machine, & les derniers
pour le mêlange des liqueurs. L'eſtomac,
les inteſtins, & les muſcles du bas-ven-
tre agiſſent ſur les alimens ; le chyle n'eſt
point ſucé, mais pouſſé, par l'action des
fibres inteſtinales, dans les bouches des
veines lactées, qui, par la diſpoſition du
canal inteſtinal, ſont ouvertes de telle ma-
niere qu'elles forment un cylindre droit,
plûtôt qu'un ſpiral. Il eſt clair par con-
ſequent que le chyle doit pêcher en quan-
tité, ou en qualité, lorſque ces actions,
& ces organes ſe trouvent trop foibles ; &
que tout ce qui, dans ce cas, fortifie les
ſolides, doit aider à la digeſtion.

2. Les diarrhées, & les purgations for-

tes gâtent la premiere digeſtion, à cauſe de la grande quantité des fluides qu'elles chaſſent hors du corps : le calcul de la quantité d'air, de ſalive, du mucus, de toutes les liqueurs ſéparées dans l'étenduë du conduit alimentaire, des deux eſpèces de bile, du ſuc pancréatique, de la lymphe, & quelquefois du ſang; le calcul, dis-je, de toutes ces liqueurs ſéparées par la purgation, démontre clairement que toutes les humeurs peuvent être chaſſées hors du corps, par les purgations. Or quand ces liqueurs qui, par leur mêlange avec les aliments, les changent en un liquide animal, ſont chaſſés hors du corps, cette fonction ne ſe fait plus comme il faut.

3. Le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt le dernier qui ceſſe dans la machine; il ſurvit même à celui du cœur. L'animal pourroit révivre par l'entrée du chyle, & de l'air dans le ſang, par les veines lactées.

L'obſtruction des glandes du méſentère, porte un grand obſtacle à la nutrition en privant le chyle du mêlange de la lymphe méſentrique. La groſſeur de ces glandes, plus conſidérable dans la vigueur de l'âge, favoriſe la nutrition dans les jeunes animaux; mais elles s'evanouiſſen

ans la vieilleſſe, & deviennent ſujettes aux
bſtructions : la nutrition ne ſçauroit non
lus ſe bien exécuter dans les ſcrophuleux,
ar ceux qui ont des tumeurs dans les
arotides, en ont auſſi ſouvent dans le
ancréas, & dans le méſentère.

4. Le lait étant un chyle déja préparé,
ſt le meilleur reſtaurant dans les con-
omptions ; les alimens paſſent extrême-
ment vîte dans les mammelles des femme,
ui allaitent ; ſi une nourrice tétée à ſec,
rend du bouillon, l'enfant le ſucera,
ns être preſque changé.

5. La blancheur du chyle vient de la
évigation de ſes parties ; il eſt d'une cou-
eur plus cendrée dans le canal thorachi-
ue, où il retient encore le goût des ali-
mens.

6. Les animaux, qui prennent une plus
rande quantité d'alimens, peuvent être
noins nourris que ceux qui en prennent
ne moindre, parce que, ſuivant la force
es organes de la digeſtion, il peut ſe for-
mer plus ou moins de chyle, de la même
uantité de nourriture.

Le reſſerrement du ventre, eſt un ſymp-
ôme ordinaire de la trop grande force de
es organes.

PROPOSITION VIII.

Les parties les plus ſubtiles du chyle paſſent immédiatement dans le ſang, pa les vaiſſeaux abſorbans des inteſtins, qu ſe déchargent eux-mêmes dans les veine méſaraïques. La grandeur, & le nombr de celles-ci, qui ſont beaucoup plus conſi dérables que dans les artères correſpondan tes, prouvent ce fait; d'ailleurs, par-tou où il ſe trouve des vaiſſeaux excrétoires il y a des tuiaux abſorbans, comme, pa exemple, dans la peau, où ces derniers don nent paſſage au mercure dans le ſang.

Les oiſeaux, qui ont la poitrine grande & forte, le ventre petit, & les côtes pla cées ſur le dos, n'ont point de veines lac tées, ni de conduit thorachique, & leur chyle paſſe immédiatement dans le veines méſaraïques. Si on fait attentior à la capacité du canal thorachique, à lenteur du paſſage du chyle, des veine lactées dans ce canal, & en-même-tems à la grande quantité de quelques liqueurs comme les eaux minerales, qui paſſent dan peu de tems, par les urines; ſi on fai cette attention, dis-je, on pourra démon trer par un calcul aiſé, qu'une telle quan tité de liqueurs ne ſçauroit paſſer en ſ

eu de tems, dans le ſang, par le canal
horachique.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que
es alimens ſpiritueux, ou liquides ſont
es plus propres à refaire, ou rétablir
romptement les eſprits, après l'abſtinen-
e & la fatigue : les eaux chalybées pa-
oiſſent, par la même raiſon, convenir aux
ypochondriaques ; leurs parties ſubtiles
c diviſées étant immédiatement abſor-
ées par les veines méſaraïques, & por-
ées directement dans le foye, & dans la
ate.

CHAPITRE II.

*bſervations tirées de la circulation du chy-
le avec le ſang.*

PROPOSITION I.

LE chyle ne ſçauroit paſſer de lui mê-
me par les plus petits vaiſſeaux (car
l ne paſſe pas par les urines, ni par la ſueur)
ni nourrir, par conſequent, les animaux,
qu'il n'ait été converti en ſang. Cette
converſion s'exécute par le méchaniſme
décrit ci-deſſus, c'eſt-à-dire, par le mê-

lange intime de ce même chyle avec les parties de la liqueur en laquelle il doit être changé.

PROPOSITION II.

Le poûmon eſt le premier, & le principal inſtrument de la ſanguification.

Le chyle premiérement mêlé avec le ſang dans la veine ſoûclaviere, entre avec lui dans le cœur, où il n'eſt mêlé que très-imparfaitement, n'y ayant dans cet organe aucun méchaniſme, ni aucune fermentation occaſionnée par une chaleur extraordinaire pour le changer immédiatement en ſang : ce changement commence à s'exécuter dans le poûmon. La trachée artère ſe diviſe en une infinité de branches appellées bronches; celles-ci ſe terminent en des petites véſicules qui ſe dilatent pour recevoir l'air, & ſe contractent pour le chaſſer. Les ramifications infinies de l'artère, & des veines pulmonaires, rampent le long des ſurfaces de ces véſicules. Pluſieurs de ces dernieres forment ce que nous appellons lobules leſquels ſont ſuſpendus aux bronches, comme les grains des raiſins à leurs grapes : ces lobules compoſent les lobes, & les lobes les poûmons. Voyons à preſent quel

fet une machine ainſi formée produira
r le mêlange crud du ſang & du chyle:
es deux liqueurs ſeront d'abord plus in-
mement mêlées dans leur paſſage à tra-
ers les ramifications de l'artère pulmo-
aire; une liqueur rouge, & une blan-
he ne paſſant que dans un ſeul tuyau,
tiennent l'une & l'autre leur couleur natu-
elle; mais ſi ce tuyau eſt diviſé en pluſieurs
ranches, & celles-ci encore ſubdiviſées;
s deux liqueurs ſe mêleront plus intime-
ent, à meſure qu'elles paſſeront à travers
s différentes ramifications, & ſeront en-
n confondues enſemble; & plus les ra-
ifications ſeront nombreuſes, plus le
élange ſera parfait; mais ce n'eſt pas-là
ut. Outre ce ſécours, le mêlange du chy-
, & du ſang ci-deſſus, ſe trouve preſſé
ans ſon paſſage à travers les diviſions
terieles du poûmon par deux forces
ntraires; celle du cœur, qui le pouſſe
terieurement contre les parois des vaiſ-
aux, & l'action élaſtique de l'air qui le
eſſe du côté oppoſé dans les ramifica-
ons arterieles, que nous avons dit ram-
er le long des véſicules pulmonaires; en-
n-mot, les parties de ce mêlange com-
rimées, mêlées, attenuées, & foulées
onſtamment enſemble par ces deux for-

ces, l'action des vaiſſeaux, & celle des véſicules pulmonaires, ſont enfin changées en un fluïde homogène.

1. La force de l'air ſur les ramifications de l'artère pulmonaire, eſt peu conſidérable, eu egard à celle du cœur; mais quelqu'en ſoit l'effet, elle augmente, & diminuë avec la peſanteur de l'air, à laquelle l'élaſticité eſt proportionnée.

Quant à l'entrée de l'air dans le Sang, à travers les tuniques des vaiſſeaux pulmonaires, elle paroît contraire aux expériences faites ſur les cadavres. L'état vermeil & écumeux que le ſang acquiert dans ſon paſſage par le poûmon, s'explique aiſement par ſa propre élaſticité, & par le mouvement violent de ce fluïde, décrit ci-deſſus, & par l'expanſion des particules aëriénes contenues dans le ſang & dans le chyle. Les expériences qui démontrent que les hommes peuvent ſupporter ſous l'eau, un air beaucoup plus denſe que ſur le ſommet des montagnes, pourvû que les changemens ſoient gradués, prouvent auſſi, je penſe, que l'air contenu dans les humeurs communique avec l'air exterieur; autrement, lorſque le premier ſeroit moins denſe, le dernier approcheroit les côtés des vaiſſeaux, &

rſqu'il le ſeroit plus, il les dilateroit, juſ-
u'à menacer la vie de l'animal *.

2. Il paſſe autant de ſang par le poû-
ion, que par tout le reſte du corps;
iais la circulation eſt plus prompte, &
chaleur plus grande dans ce viſcère, &
n tiſſu extrêmement délicat; toutes rai-
ns, qui le rendent très-ſenſible à la moin-
re violence du mouvement du ſang, &
l'acrimonie de ce fluïde.

3. Puiſque le poûmon eſt le premier, &
principal inſtrument de la ſanguifica-
on, il ne ſçauroit ſe faire de bonne nu-
ition, ni s'engendrer d'humeurs louables,
ans ceux dont ce viſcère eſt en faute, ce qui
ſt même vrai, en ne regardant le poûmon
ue comme un des organes de la digeſ-
on, & faiſant abſtraction de la matiere
cre, & purulente, qui ſe mêle avec le
ng dans ceux dont le poûmon eſt ul-
ère; ceux donc, chez qui la circulation
ulmonaire n'eſt pas en régle, doivent
ianger peu à la fois, parce que trop de
hyle rend cette circulation encore plus
ifficile; ce qui eſt le cas des phtiſiques,
de quelques aſthmatiques, & la cauſe
es ſymptômes dont ils ſont tourmentés
près le repas. La grande régle, par con-

* Voyez mon Eſſai concernant les effets de l'air ſur
corps humain.

ſequent, du regime des pneumoniques, &
de laquelle dépend toute la cure, conſiſte
à prendre peu d'alimens à la fois. Il arri-
ve très ſouvent, malheureuſement pour les
aſthmatiques, qu'ils ont un appétit dé-
vorant; d'où ils deviennent communément
leucophlegmatiques faute d'une bonne ſan-
guification.

4. Le choix, ainſi que la quantité
des alimens, eſt de grande importance
pour ceux, dont les poûmons ſont délicats;
Car on a obſervé (Chap. I. Prop. VII. 5.)
que le chyle retenoit encore dans le ca-
nal thorachique, le goût des alimens; or
ceux-ci, n'étant pas encore changés en
ſang, ni entierement broyés par le moyen
de la circulation, doivent agir ſur le
poûmon, en y entrant dans cet état,
conformement à leurs qualités originel-
les. Car de même que les poûmons qui
ſont le principal organe de la ſanguifica-
tion, agiſſent fortement ſur le chyle pour
lui donner la qualité d'un fluide animal,
de même auſſi le chyle réagit fortement
ſur les poûmons.

5. Le bon air aide à la digeſtion, parce
qu'il concourt à la ſanguification qui ſe fait
dans le poûmon. On ſçait par expérience
qu'on perd, & qu'on recouvre l'appétit
dans différentes eſpèces d'air.

PROPO

PROPOSITION III.

Le chyle n'eſt point parfaitement chan-é en ſang, par ſa circulation dans le poû-ion ; on en obſerve pluſieurs parties, après ſaignée, huit heures même après le re-as, qui nagent en forme de ſubſtance uileuſe ſur la ſurface du ſang tiré dans palete ; & ſans doute la digeſtion exe-ıtée dans le poûmon, ainſi que celle qui paſſe dans le conduit alimentaire, eſt fférente dans les differens ſujets.

PROPOSITION IV.

Après que le chyle a traverſé le poû-on, la Nature continue ſon méchaniſme dinaire pour le changer, durant ſa cir-ılation avec le ſang, en liqueurs ani-ales ; ce changement s'opére par le mê-nge intime des particules alimenteuſes, ec celles de ces mêmes liqueurs, & mêlange s'exécute par l'action des ſo-les.

Le chyle rapporté avec le ſang du oûmon, dans le ventricule gauche du œur, eſt pouſſé de nouveau par l'action ce muſcle, dans tout le ſyſtême arté-el ; toutes les parties du corps, excepté

quelqu'unes des parties ſolides du foye, reçoivent quelque branche de l'aorte. Les artères ſont des tuïaux élaſtiques doués d'une force contractile, par laquelle ils preſſent & chaſſent le ſang en avant; ſa rétrogradation étant empêchée par les valvules du cœur. Ce ſont des vaiſſeaux coniques dont la baſe eſt du côté du cœur, & dont les diamètres diminuent de plus en plus, à proportion qu'ils s'éloignent de cet organe: par conſéquent la vîteſſe du mouvement diminue auſſi, ſuivant l'augmentation du frottement des fluïdes contre les parois des tuïaux: le chyle & le ſang qui, ſans ce frottement, ſeroient changés en une maſſe ſolide, étant preſſés & diviſés par cette action, principalement dans les capillaires, continuent d'être plus intimement mêlés, & d'acquerir un plus grand degré de fluïdité & d'homogenéïté dans leurs parties; de-là

1. La néceſſité d'un bon ſang, & d'une circulation convenable, pour opérer la conversion des alimens en des ſucs louables; d'où paroît auſſi la néceſſité de l'exercice (qui augmente l'élaſticité des ſolides) pour la digeſtion.

2. La force des alimens, par où j'entends la réſiſtence qu'ils oppoſent aux organes digeſtifs, doit être proportionnée à cel

e ces mêmes organes ; or comme cette
erniere eſt plus conſidérable dans les Per-
onnes qui ſont beaucoup d'exercice, el-
s peuvent ſupporter, & doivent prendre
ne nourriture plus forte; parce que les
imens legers & ſubtils, ſont trop-tôt diſ-
pés par la vigoureuſe action des ſolides.
a négligence de cette regle occaſionne de
randes maladies; les ſubſtances à prépa-
er doivent être proportionnées à la force
e la machine deſtinée à cet uſage.

3. Les défauts de la premiére coction
e peuvent point être corrigés par la ſe-
onde; car comme la force des ſolides
ui contribuent à la ſeconde digeſtion, eſt
mitée ; ſi le chyle paſſe dans le ſang, en
n mauvais état, cette force ne ſuffira
oint pour changer une liqueur viciée, en
es ſucs louables.

PROPOSITION V.

Les alimens ſont réduits par leur circu-
ation dans le corps, en une ténuité preſ-
ue imperceptible, avant qu'ils puiſſent
ervir aux deſſeins de la nature.

Le ſang eſt compoſé dans les animaux
ivans, de globules rouges, nageans dans
ne liqueur aqueuſe, ou ſéroſité ; celle-
i eſt ſéparée par les branches latérales des

derniers vaiſſeaux ſanguins ; ces branches qui dans l'état de ſanté, n'admettent poin la partie rouge, peuvent être appellées ar tères ſéreuſes. Ces dernieres jettent enco re des ramifications latérales qui cha rient la lymphe, liqueur encore plus pur que la ſéroſité ; d'où on peut leur donne le nom d'artères lymphatiques ; celles-c déchargent leur liqueur dans les veines d même nom, & n'admettent point la ſéro ſité. On ne ſçait point juſques où va cett progreſſion ; dix artères capillaires dan quelques parties du corps comme dans l cerveau, n'égalent pas un cheveu ; & le plus petits vaiſſeaux lymphatiques ſon cent fois plus petits, que les moindres ar tères capillaires. Quel méchaniſme do être celui qui peut attenuer un fluïde com poſé des ingrédiens des ſubſtances alimen teuſes, comme l'huile, le ſel, la terre, & l'eau, juſqu'à le faire couler librement pa de pareils tuïaux, ſans les obſtruer ou le rompre.

1. On peut aiſément appercevoir de-l l'inconvénient de la viſcoſité qui obſtru & celui de l'acrimonie qui détruit les vai ſeaux capillaires.

2. Les parties du corps où la circula tion & la force élaſtique des fibres ſe tro vent les plus foibles ſont les plus expoſé

x obſtructions; les glandes formées par
s extrêmités cylindriques repliées des
tères ſont de ce nombre.

3. De-là les alimens viſqueux & trop
lides ſont nuiſibles aux ſcrophuleux.

PROPOSITION VI.

Les ſolides & les fluïdes ont beſoin d'u-
réparation continuelle.

Les mouvemens qui ſe paſſent dans la
achine animale, exigent néceſſairement
flexibilité de ſes parties ſolides, formées,
ns ce deſſein, déliées, diſtinctes, & rem-
ies de fluïdes convenables. Tout le corps
eſt qu'un ſyſtême de tuïaux qui commu-
quent tous enſemble médiatement, ou im-
édiatement. Une pareille machine tou-
urs en mouvement, doit ſouffrir des per-
s continuelles, dans les ſolides & les fluï-
s qui la compoſent. Ils ont donc beſoin
uns & les autres, d'une réparation conſ-
nte. 1. La quantité des ſolides eſt très-pe-
e comme il paroît par les atrophies &
microſcope; ils ſont entiérement ner-
ux, & viennent du cerveau & de la moël-
épiniere dont le volume paroît ſuffiſant
ur en fournir toute la trame. Réduits à
point dans leur origine, ils ſont tous
rmés de fluïdes, comme il paroît par la

formation graduée du fœtus. Les ſolides & les fluïdes ne different que dans leur degré de cohéſion, dont l'augmentation ſuffit pour changer un fluïde en ſolide. On a déja expliqué la maniere dont les fluïdes ſe réparent. La nutrition des ſolides eſt un peu plus obſcure.

PROPOSITION VII.

La nutrition des ſolides s'exécute dans les plus petits vaiſſeaux, & dépend d'un degré convenable de mouvement & de ténuité dans le ſuc nourricier.

Les fluïdes ſe changent aiſément en ſolides, & les ſolides en fluïdes réciproquement. Le blanc d'œuf (fluïde reſſemblant à la ſéroſité du ſang & duquel tout animal eſt originairement formé) ſe coagule, & devient ſolide par une chaleur moderée, de même que les parties les plus dures des animaux ſe réſolvent de nouveau en gelée.

La ſéroſité peut être attenuée de plus en plus par l'action des fibres, de même que le blanc d'œuf, par l'incubation. Un fluïde mû dans un canal flexible, en allonge, ſuivant la direction de l'axe, & en tire, pour ainſi dire, les côtés par ſon Frottement; ce canal conſtamment allon-

& tiré par la même action, devient ujours plus mince & plus grêle, jusqu'à qu'enfin il différe à peine du suc qui y cule; les extrêmités de pareils tuïaux dant aisement à l'impulsion des fluïdes, nt continuellement emportées avec eux, réparées en même tems par l'application suc nourricier. Les interstices laissés ns l'étendue des fibres vasculaires, par particules qui s'en détachent par l'acon des liquides, sont aussi remplis de uveau par les particules de la lymphe urriciere (de même que les vuides d'un age le sont par la vase, que le courant jette) qui s'y colent, s'y unissent, & incorporent enfin, au moyen du frotment continuel qui les y applique. C'est r cette méchanique que tout le systeme s tuïaux & toute la machine se répare se conserve.

1. Les tuïaux les plus récemment forés de fluïdes, sont les plus flexibles & plus aisés à s'allonger. Ceux qui ont uvent éprouvé cette action, deviennent gides, & à peine capables d'une plus ande extension. Par conséquent

2. Plus un animal est près de sa naissan-, & plus il croît.

3. L'union ou la cicatrice des bords d'une aye, est dûe à cet allongement des fibres.

4. Il eſt aiſé d'expliquer par cette doctrine la formation des parties les plus ſolides du corps : lorſque les fluïdes ſe meuvent dans des petits vaiſſeaux, qui en arrêtent le cours par le contact de leurs parois, leurs cavités s'évanouiſſent peu à peu, & les canaux deviennent enfin ſolides : pluſieurs de ces derniers unis horizontalement forment une membrane : la membrane conſolidée davantage, devient cartilage, & les cartilages ſe changent en Os : plus par conſéquent, un animal eſt près de ſon origine, & plus il a de tuïaux, & moins il en a, à proportion qu'il avance en âge. Pluſieurs de nos vaiſſeaux dégénérent en ligamens, les ſutures mêmes du crâne s'aboliſſent par l'âge.

5. On peut tirer de la doctrine précédente pluſieurs regles pratiques, pour le régime, ſuivant les différens périodes de l'âge, & l'état des ſolides. Il eſt évident que la nourriture des enfans doit être extrêmement ténue, & telle qu'elle étende les fibres ſans les rompre ; cependant, lorſque les ſolides ſont trop lâches, ce qui eſt le cas des enfans rakitiques, elle doit être légérement aſtringente, même dans les jeunes perſonnes.

6. Il paroît par la même doctrine, combien les alimens acrimonieux doivent être

réjudiciables dans les playes, les ulcères, ::c. parce que leur cure s'exécute par l'al-ongement des fibres, & celles-ci ſont dé-ruites par l'acrimonie.

Les alimens doivent différer auſſi, ſui-ant l'état des ſolides dans les adultes. Quoiqu'une perſonne arrive à ſon parfait ccroiſſement, à un certain âge, elle ne arvient peut-être jamais à ſon entiére roſſeur, qu'au dernier période de la vie. a membrane adipeuſe envelope preſque outes les parties du corps, de maniere u'il n'y a preſque aucune fibre, à laquel-, elle ne fourniſſe une gaine. Cette mem-rane ſépare un ſuc huileux appellé graiſ-, néceſſaire à pluſieurs uſages de la vie; orſque les fibres ſont lâches & la nour-ture trop abondante, une bonne partie e celle-ci ſe change en cette liqueur hui-euſe: tout le poids du corps outre les aiſſeaux, les os, & les muſcles, n'eſt que raiſſe; le changement des alimens en ette ſubſtance n'eſt point proprement nu-ition, car celle-ci eſt la réparation des uïdes & des ſolides; & la graiſſe n'eſt à roprement parler ni l'une ni l'autre. Je trai-erai plus particulierement de cette matié-dans ſon lieu.

7. La matiére de la nutrition eſt la plus ıbtile, & la nutrition la derniere, & la

plus parfaite des fonctions animales ; pour l'exécuter, il faut, par les propositions précédentes, un degré convenable de mouvement circulaire, auquel la chaleur & le frottement soient proportionnés. La seule chaleur égale à l'incubation, est propre pour la nutrition ; un degré de plus ou de moins est insuffisant ; le suc nourricier lui-même, ressemble au blanc d'œuf, dans toutes ses qualités. Si la circulation est trop foible, les liqueurs acquierent les mêmes qualités, qu'elles feroient par un leger degré de chaleur sans mouvement ; elles deviennent visqueuses, le mêlange en est imparfait, & la personne, dans cet état, sujette à tous les accidens de la pléthore. Si elle est trop forte, les fluïdes tendent à la putréfaction, leurs parties les plus subtiles sont dissipées, & les solides détruits au lieu d'être réparés. Les alimens sont sujets aussi aux mêmes accidens, suivant la trop grande force, ou la foiblesse des puissances digestives ; d'où on peut déduire les cas où l'exercice convient à la digestion, & les regles pour en déterminer les tems & les degrés. Mais ces matiéres sont étrangeres à mon sujet.

PROPOSITION VIII.

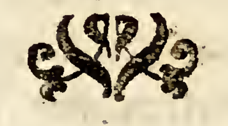
La répetition fréquente des alimens 'eſt pas ſeulement néceſſaire pour la ré-aration des fluïdes & des ſolides, mais ncore pour garantir les premiers de l'état 'une putréfaction alkaline qu'ils acquer-oient par le mouvement & le frottement ontinuels, s'ils n'étoient délayés par un ouveau chyle.

Un animal qui périt par la faim, meurt vec la fiévre & le délire; comme il paroît ar les expériences faites ſur les chats & es Chiens; dans ce cas, les parties les lus fluïdes ſe diſſipent, ce qui reſte de-ient alkalin & corroſif, & affecte les fi-res délicates du cerveau. Les ordres les lus rigides de l'Egliſe Romaine, qui pra-iquent le jeûne, éprouvent après lui des naux de tête & des éructations chaudes x fœtides. La longue abſtinence ne tuë oint par le manque du ſang, car vingt ours de jeûne n'en diminuent pas tant la uantité qu'une grande hémorrhagie. Un nimal ne ſçauroit mourir faute de ce fluï-le, tant qu'il y en aura une quantité ſuffi-ante, pour en entretenir la continuité juſ-ques au cerveau, & y fournir la lymphe ervale. D'ailleurs la diminution des fluï-

des, & des ſolides eſt beaucoup plus conſidérable dans l'atrophie, que celle qui peut arriver dans le cas où l'on périt par la faim : l'abſtinence tuë donc par le mauvais état, & non par le manque des fluïdes. Toute liqueur aqueuſe préſervera longtems un animal de la mort, en délayant ſes fluïdes & les garantiſſant par conſéquent de l'état alkalin mentionné ci-deſſus ; ceci eſt confirmé par l'expérience ; car des perſonnes ont vecû 24 jours ſans prendre rien que de l'eau * ; d'où il s'enſuit que les hiſtoires des longues abſtinences, où l'on n'a permis que de l'eau, ne ſont point incroiables.

1. La longue abſtinence, dans les conſtitutions chaudes-bilieuſes, peut engendrer de grandes maladies ; elle eſt cependant plus incommode dans le cas d'acidité, à raiſon de l'inquiétude qu'elle cauſe dans l'eſtomac.

* Voyez les Tranſact. Philoſoph.



CHAPITRE III.

bservations tirées de la Nature, & de l'analyse la plus simple des substances végétales.

PROPOSITION I.

TOus les animaux sont faits médiatement ou immédiatement de végéux ou d'animaux qui vivent eux-mêmes végétaux, n'y ayant point de progrès l'infini.

PROPOSITION II.

Les végétaux conviennent assez pour rérer les déperditions animales; la graté de leurs sucs approchant fort de celle nos liqueurs, & étant composés des mêes parties, que les substances animales; avoir, l'esprit, l'eau, le sel, & la terre; us contenus dans la séve des plantes, quelle est formée, dans la terre, d'eau pluye, d'air, de sucs de végétaux & animaux putrefiés, & de particules mierales; car les cendres des plantes dont quelque chose que l'ayman attire.

PROPOSITION III.

La séve varie, se travaille, & s'exalte de plus en plus, à mesure qu'elle circule dans les vaisseaux de la plante.

La séve dans la racine, & avant d'avoir éprouvé l'action de la plante, retient beaucoup de sa nature, & ne participe guere de la nature végétale ; étant encore terreuse, dépourvûe d'esprit, aqueuse, & très-peu oléagineuse. Mais après qu'elle a pénétré la racine, elle est travaillée de plus en plus, à proportion qu'elle passe dans la tige, les branches, les feuilles, les fleurs, le fruit, & la semence. Le suc de la tige est semblable au chyle, qui n'est pas encore assez digeré, & il est ordinairement un peu acide dans toutes les plantes ; quelques-unes le fournissent en abondance par l'incision. Les sucs donnés par les feuilles sont 1°. celui qu'on tire par expression rendu un peu plus oléagineux que dans la tige. C'est de ce suc, que vient la différence du goût des feuilles des plantes. 2°. La cire qui est exprimée par les abeilles. 3°. La manne qui est un sel saccarin essentiel qui transsude des feuilles de la plûpart des pantes.

Les sucs des fleurs sont 1°. le suc ex

imé, un peu plus travaillé que celui des
iilles. 2°. Une huile & un esprit vola-
s dans lesquels réside l'odeur particuliere
la plante. 3°. Le miel qui transsude de
ites les fleurs, sans en excepter les ame-
, est ramassé & sucé par les abeilles.
suc du fruit n'est que celui de la plan-
, plus travaillé. Celui de la semence est
e huile essentielle ou un baume destiné
: la nature, à la garantir de la corrup-
n. L'écorce contient, outre le suc or-
aire un suc huileux qui transsude de di-
:ses plantes. Lorsque ce suc est en plus
inde quantité, qu'il ne peut être exhalé
: le soleil, il rend l'arbre ou la plante
ijours verte: cette huile encore épaissie
: l'évaporation, devient par degrés, bau-
, poix, resine &c. Outre tous ces sucs,
en a un particulier dans chaque espèce
plantes, qu'on ne sçauroit rapporter à
iu, à l'huile, ni au baume, & qu'on
it appeller le sang de la plante. Ainsi les
es fournissent, par la rupture de leurs
sseaux, un suc laiteux, d'autres un jaune
goût & de qualités particulieres.
i. Voilà quels sont les ingrédiens des
ntes, avant qu'elles passent par les prépa-
ions de la cuisine: d'où il suit que celui qui
nge toute une plante crue, ou en boit
uc exprimé, prend plus de différentes

ſubſtances, que celui qui ſe nourrit de l
même plante preparée, ou de quelqu'u
nes de ſes parties; car toutes les plante
contiennent la plûpart des ſucs mention
nés, du moins en petite quantité.

2. Les végétaux different des foſſiles &
des animaux, en ce qu'étant brûlés, leur
cendres donnent un ſel fixe alkali, en trè
petite quantité, dans ceux d'une odeur pe
nétrante & d'un goût piquant, comme l
moutarde, les oignons &c.

3. Les ſubſtances végétales produiſen
ſur le corps humain, plus de divers effe
que les animales; auſſi le méchaniſme de
plantes paroît être plus varié que celui d
animaux: car quoique le même terro
en puiſſe produire une varieté infinie par
ſecours d'un ſuc nourricier preſque un
forme, chacune d'elles fournira cependa
autant de differens ſucs, & pluſieurs d
vantage, qu'il n'y en a dans chaque an
mal, quoique nourri de bien de différent
eſpèces de ſubſtances. Ces deux méchani
mes ſont également curieux; ou la form
tion des divers ſucs végétaux, d'un ſeul ſ
preſque homogène; ou celle d'un fluï
preſque homogène (le ſang) de cette v
rieté d'alimens dont ſe nourriſſent les an
maux.

4. Les qualités ſpécifiques des plant

éſident dans leur eſprit naturel, leur hui-
e & leur ſel eſſentiel; car l'eau, le ſel fixe,
 la terre paroiſſent être les mêmes dans
outes les plantes.

Les effets des ingrédiens des plantes
nentionnés ci-deſſus, ſont les ſuivans : les
els végétaux réſolvent & attenuent les hu-
neurs par la pénétration des fluïdes &
irritation des ſolides; ils aident auſſi les
écretions: les huiles ſont adouciſſantes,
alſamiques, relâchent les fibres, & tem-
erent l'acrimonie du ſang. Cette huile
xtraite par la digeſtion, comme dans une
mulſion, conſtitue la qualité nourriſſante
es végétaux. Elle abonde le plus dans les
lantes parfaites, pendant leur accroiſſe-
nent & lorſque les ſels & l'eau y domi-
ent le moins. Les plantes aromatiques
uoiqu'elles abondent en huile, ne ſont
i ſi douces, ni ſi nourricieres; parce qu'el-
es échauffent à proportion de ce qu'elles
ontiennent d'eſprit.

L'eſprit & le ſel volatiles des végétaux
ont pénétrans, actifs, échauffans, & con-
raires aux proprietés des acides. Les bau-
nes des plantes contiennent un ſel vola-
ile; ces baumes privés de leurs acides,
e changent en huile. La cire eſt compoſée
'un eſprit acide d'un goût nauſéeux, &
'une huile, ou beurre qui paroît blanc.

Cette huile eſt émolliente, laxative, & anodine.

Le miel eſt la production des végétaux, la mieux travaillée, & le ſavon végétal le plus exquis; il eſt balſamique, pectoral, & propre à réſoudre la bile. Il ne contient aucun eſprit inflammable avant d'avoir éprouvé l'action de la fermentation; car il ne donne rien dans la diſtillation qui brûle ſur le feu.

Les fruits de la plûpart des végétaux ſont auſſi des eſpèces de ſavons; tous ces ſavons qui ſont un mêlange d'huile & de ſels ſont incififs, apéritifs, & propres à réſoudre les ſubſtances viſqueuſes; l'eau pure ne diſſout rien que les ſels : mais comme la ſubſtance des coagulations n'eſt point purement ſaline, rien ne peut les fondre que ce qui pénétre, & relâche en même tems, c'eſt-à-dire, un ſavon ou un mêlange d'huile & de ſel.

6. Les divers goûts indiquent les differentes qualités des plantes, de même que celles de toutes les eſpèces d'alimens. Les diverſes ſaveurs viennent des differens mêlanges d'eau, de terre, d'huile, & de ſel; mais principalement de l'huile, & de l'eſprit mêlés avec quelque ſel d'une nature particuliere. Le goût muriatique ou ſaumuré paroît être la production du mêlange

'un ſel acide & d'un alkalin ; car l'eſprit
e ſel, & le ſel de tartre mêlés enſemble
ɔrment un ſel ſemblable au ſel-marin.
'amer, & l'âcre ne différent qu'en ce que
s parties piquantes du premier, ſont en-
eloppées dans une plus grande quantité
'huile que celles du dernier. L'acide, ou
aigre vient d'un ſel de la même nature,
ns aucun mêlange d'huile. Dans le goût
uſtere, comme celui des fruits verds, les
arties huileuſes ne ſont point débarraſſées
es ſalines & des terreuſes. Dans les ſa-
eurs douces, les acides ſont ſi attenués
: ſi diſſouts dans l'huile, qu'ils ne pro-
uiſent qu'une titillation légére & agréa-
le ; dans le goût huileux, les ſels ſem-
ent être entierement dégagés.

Les effets des végétaux ſur le corps hu-
ain, étant très-differents, ſelon qu'ils ſont
e nature acide, ou alkaline, on doit faire
'age des uns ou des autres, ſuivant les
fferentes conſtitutions, comme il paroî-
a par ce que nous dirons dans la ſuite.
outes les plantes ſiliqueuſes, tétrapétales
nt de nature alkaline.

PROPOSITION IV.

Les hommes ſe nourriſſent de toutes
s parties des végétaux, mais la nourriture

la plus propre, tirée de ce regne, eſt priſe des ſemences farineuſes de quelques plantes culmiferes, comme l'avoine, l'orge, le froment, le ris, le ſegle, le blé de Turquie, le millet, le panic; ou de quelqu'unes des légumineuſes-ſiliqueuſes, comme les pois, les fêves, &c. Toutes ces ſemences ſont la partie la mieux travaillée de la plante, comme nous l'avons dit Prop. III. Elles ſont huileuſes & propres par là, à former l'émulſion chyleuſe. Cette huile n'eſt point extrêmement exaltée, ni échauffante comme celles des plantes acrimonieuſes & aromatiques: elle eſt douce & amie du corps humain.

L'orge eſt émollient, humectant, & expectorant. L'avoine à quelqu'une des mêmes qualités. L'orge étoit employé par Hippocrate, comme une nourriture propre dans les maladies inflammatoires. Le ris, eſt l'aliment le plus benin, & le plus ami de l'homme & peut-être celui des deux tiers du genre humain; il convient aux pulmoniques, & à ceux qui ſont ſujets aux hémorrhagies. Vient enſuite le froment dont le ſon très-diſpoſé à s'aigrir eſt fort ſtimulant; d'où vient que le pain qui n'en eſt pas trop dépourvû, eſt plus ſain pour certaines conſtitutions. Le ſegle eſt plus acide, plus laxatif, & moins nourriſſant;

que le froment. Le millet est déterfif & bon dans les maladies des reins. Le panic fournit à l'homme une nourriture douce & adouciſſante, il en ſert auſſi aux oiſeaux qui vivent de grains. Le blé de Turquie donne un aliment très-fort, mais plus viſqueux que le froment. Les pois étant entierement privés de parties aromatiques, sont adouciſſans au plus haut degré; mais comme ils ſont remplis de particules d'air, ils ſont venteux, quand ils ſont diſſouts par la digeſtion : les fêves leur reſſemblent, dans la plûpart de leurs qualités. Tous les grains mentionnés ci-deſſus ſont extrêmement diſpoſés à s'aigrir, à l'exception des pois, & des fêves.

Leurs parties farineuſes, diſſoutes dans l'eau, forment un aliment trop viſqueux pour en uſer conſtamment; & c'eſt avec raiſon qu'Hippocrate les condamne. Les hommes ont donc trouvé le moyen de rendre ces ſubſtances plus aiſées à digérer, en les fermentant, & en en réduiſant quelqu'unes en pain, qui eſt l'aliment le plus leger & le plus propre au corps humain, le levain diviſant par ſes acides, les parties gluantes & huileuſes de la farine.

La ſeconde eſpèce d'aliment dont les hommes ſe nourriſſent, ſont les fruits des arbres & arbriſſeaux. Ceux-ci contiennent

tous de l'eau ou du phlegme, une huile fort travaillée, & un ſel eſſentiel; leurs qualités de piquant, de doux, d'aigre, ou ſtyptique, &c. dépendent des differens mêlanges de ces principes. Parmi les fruits, il y en a de pulpeux, d'autres renfermés dans une enveloppe ſolide : ces derniers ſont les ſemences des plantes, ſur leſquel-les ils viennent. Ils contiennent beaucoup d'huile embarraſſée dans les parties terreu-ſes & ſalines ; ce qui les rend ſouvent dif-ficiles à digérer, & leur fait traverſer le conduit alimentaire, ſans ſe diſſoudre. Il y a d'autres fruits qui abondent en un ſu viſqueux-rafraichiſſant combiné avec un ſe nitreux, qui les rend quelquefois nuiſible à l'eſtomac: tels ſont les concombres, le courges, les melons, &c. quoique ces der-niers contiennent, lorſqu'ils ſont bons, u ſuc agréable, & un peu aromatique ; i ſont diurétiques, & il y a des exemples d gens qu'ils ont jetté dans un piſſement d ſang.

Parmi les feuilles alimenteuſes, les he-bes potagéres fourniſſent une excellen nourriture. On compte parmi celles-ci, l eſpèces de choux qui ſont émolliens, r ſolutifs, de nature alkaline, & par cette ra ſon propres dans les cas d'acidité. Le chou rouge eſt regardé comme un bon remè

our les pulmoniques, & le crachement
e ſang. Il y a, parmi les herbes potagé-
s, quelques plantes laiteuſes, comme
endive, la laitue, & la dent de lion, qui
oſſedent un ſuc extrêmement ſain, pro-
e à reſoudre la bile; anodin, & rafrai-
iſſant, fort utile dans toutes les maladies
u foye. Les artichauds ont un ſuc agréa-
e, nourriſſant & ſtimulant.

Parmi les tiges, quelques-unes contien-
nt un ſel apéritif, & ſont diurétiques,
ſavoneuſes, comme les aſperges, qui
mmuniquent à l'urine (particuliérement
on les coupe lorſqu'elles ſont blanches)
e odeur puante, d'où vient que quelques
edecins les ont ſoupçonnées de n'être pas
nies des reins: lorſqu'elles ſont plus vieil-
& qu'elles commencent à ſe ramifier,
es perdent cette qualité, mais pour lors
es ne ſont pas ſi agréables..

Parmi les racines alimenteuſes, quel-
es-unes ſont pulpeuſes & fort nourriſ-
ntes, comme les navets & les carottes;
i manifeſtent dans les beſtiaux, leur qua-
é propre à engraiſſer. Il y a d'autres ra-
nes, qui contiennent un ſel âcre volatil,
mme les oignons, l'ail, les porreaux, les
forts, & le céleri qui eſt le plus doux
toutes. Ces ſortes de racines ſont échauf-
ntes, & de nature alkaline; c'eſt pour-

quoi elles conviennent dans les cas d'aci-
dité. Les fungus, comme les champignons
& les truffes, donnent un ſel alkali &
beaucoup d'huile; comme il y a quelque
eſpèces de champignons qui ſont un poi-
ſon, il y a lieu de douter de la ſalubrité de
autres, ſi on en mange en trop grand
quantité.

Il y a pluſieurs ſubſtances végétales don
on ſe ſert en aſſaiſonnement, leſquelle
abondent en une huile aromatique extrê
mement exaltée, comme les epicèries, l
thym, la marjolaine, le baſilic, &c. Ce
ſubſtances ſont échauffantes, & la plûpa
de difficile digeſtion. La plus amie de l'e
tomac eſt le fenouil. La moutarde abond
en un ſel & une huile très-piquante, ex
trêmement actifs, & échauffans. Le ſuc
eſt le ſel eſſentiel d'une plante, combi
avec une huile qui le rend inflammable;
eſt par conſéquent ſavonneux, réſoluti
& déterſif.

PROPOSITION V.

Quels ſont les principes dans leſque
les végétaux ſe reſolvent par les opér
tions les plus ſimples, tant de la cuiſin
que de la Chymie.

Les opérations de la cuiſine & de
Chym

hymie font très-inférieures à celles du
orps humain : il n'y a point de Chymifte
ui des plantes puiffe faire du lait ou du
ang. On pourra cependant répandre quel-
ue lumiere fur cette matiére, en faifant
oir en quelles parties les végétaux fe
éfolvent par ces opérations fimples, qui
n féparent uniquement les parties, fans
s confondre, ni les détruire.

Les deux opérations déja mentionnées, je
eux dire, la compofition d'une émulfion, &
putréfaction végétale, font celles qui ref-
mblent davantage à la digeftion animale.

1. Dans l'émulfion, les parties huileu-
s des végétaux font diffoutes en une li-
ueur blanche femblable au chyle. Notre
ourriture végétale confifte en femences
rineufes, en fruits, en pain, &c. fur lef-
uels les dents & les machoires agiffent
omme le pilon & le mortier; la falive,
bile, le fuc pancréatique, &c. tiennent
eu de l'eau que l'Apoticaire employe:
eftomac, & les boyaux forment le pref-
ir, & les veines lactées, les couloirs,
our féparer des féces, les parties pures
l'émulfion chyleufe. La blancheur du
hyle vient de la lévigation & du mêlan-
e intime des parties aqueufes, falines,
huileufes de nos alimens; & celle de
mulfion, de ces mêmes parties extraites

des femences divifées & mêlées dans le mortier.

2. Les fubftances végétales acquierent, comme nous l'avons dit ci-devant, la nature animale, par la putréfaction.

3. Parmi les ingrédiens des végétaux ce qui conftitue la partie la plus fpiritueufe & la plus odoriférante de la plante, fe diffipe par la tranfpiration, & s'exhale pa l'action du foleil. C'eft l'efprit qui préfide pour ainfi dire, dans chaque végétal, don il eft le principe le plus actif, & ce qu lui donne fa faveur particuliere. C'eft c même efprit qui donne à chaque plant fon atmofphère, dont les effets font trè différens fur ceux qui s'en trouvent à po tée, produifant chez les uns, des vapeurs des maux de tête, l'affoupiffement, la d faillance; & chez d'autres, un grand r fraichiffement dans les efprits. On ra porte qu'il y a des arbres dans le Brezi qui tuent, dans peu d'heures, ceux q s'affeyent deffous. Cet efprit odoriférant tire par un alembic à réfrigerent, de to tes les plantes le moins aromatiques, p une chaleur égale à celle de l'été.

4. Si on verfe de l'eau chaude fur u plante & qu'on les laiffe repofer fuffifa ment, la liqueur coulée eft appellée in fion, & décoction, fi la plante a bou

ans la même eau. Les infusions, & les écoctions des plantes contiennent les paries les plus aisées à s'en séparer, & aportent dans le sang, non seulement leurs ualités nourriciéres, mais encore les méicinales, comme il paroît par plusieurs xpériences. L'infusion de caffe rend les rines noirâtres; celle de rhubarbe, & de afran leur donne dans un quart d'heure la ouleur jaune.

5. Les parties les plus onctueuses, embarrassées dans les sels ne se séparent point ar une légére décoction; car si on connuë à faire bouillir la matiére, en ajoûant de nouvelle eau, on verra flotter consamment sur la surface, une liqueur grase, écumeuse, sapide, odorante, visqueue, inflammable, qui écumée & séchée douement, se dissipera en flamme sur le feu. Cette liqueur est une espèce de savon comosé du sel & de l'huile de la plante.

6. Les infusions & les décoctions légées contiennent plus des qualités spécifiues de la plante, que les décoctions fores; une partie du goût & de l'odeur se issipant à tout moment dans ces dernieres.

7. Les infusions & les décoctions évaorées passent, suivant les différens derés de consistence, en gelée, *défru-*

tum, * *Japa*, *rob*, extraits, qui uniquement privés dans cette opération, de quelqu'unes des parties aqueuses, retiennent toutes les vertus de l'infusion & de la décoction.

8. La plus grande force de l'eau bouillante, ne sçauroit détruire la structure de la plante la plus tendre. Les linéamens du lys blanc subsistent après la décoction la plus forte.

9. Si l'on brûle l'extrait des plantes, ou le résidû de leurs fortes décoctions, les cendres bouillies dans l'eau & filtrées ensuite, donneront par l'évaporation un sel alkali-fixe brûlant.

10. Plus une plante contient de sel volatil, ce qui est le cas des plus piquantes dans le goût & dans l'odeur, moins elle donne de sel alkali-fixe. Ce dernier ne pré-existe point dans le végétal, sous la même forme; puisqu'on le tire des plantes acides, comme l'ozeille, par la même opération. Ces sels deviennent encore plus âcres & plus alkalins, par un plus grand degrés de feu. Celui de tous les sels essentiels des plantes, le plus en usage dans les alimens, est le sucre qui dissout plûtôt le

* C'est le suc tiré d'une plante par l'infusion ou la décoction, & dont on a rapproché les parties en leur donnant une consistence épaisse comme de la bouillie par l'évaporation.

phlegme qu'il ne l'augmente ; car il ne devient ténace que par la longue ébullition. C'eſt un ſel huileux, car il eſt ſoluble dans l'eau, & fuſible au feu.

11. Une autre maniere de préparer les végétaux, c'eſt d'exprimer leurs ſucs. Ces ſucs exprimés contiennent le véritable ſel eſſentiel de la plante. Si on les fait bouillir juſqu'à conſiſtence de ſyrop, & qu'on les place en un lieu frais, ce ſel ſe cryſtalliſera autour du vaiſſeau. Ces ſels, quoique différens, ſuivant les plantes qui les fourniſſent, peuvent ſe réduire à trois claſſes. 1°. A ceux des végétaux acides, aſtringens & auſteres, tels que les fruits qui ne ſont pas mûrs ; & ces ſels reſſemblent au tartre. 2°. A ceux des plantes aqueuſes & ſucculentes ; comme l'endive, la chicorée, qui donnent une eſpèce de ſel nitreux ſoluble dans l'eau, & fort rafraichiſſant. 3°. A ceux des végétaux huileux & aromatiques, qui n'en rendent preſque point, qu'après que la fermentation a ſéparé l'huile. Il paroît par-là que les ſucs exprimés des végétaux, en contiennent toutes les vertus ſpécifiques, s'ils ne ſont pas filtrés trop clairs.

12. Les parties les plus volatiles des végétaux, ſont détruites dans les préparations de la cuiſine. S'ils en retiennent quel-

qu'unes, c'eſt dans les décoctions faites au bain-marie.

Nous prenons, dans les décoctions végétales, toutes les vertus ſpécifiques de la plante. Si nous mangeons la plante même, la cuiſſon en rend, à la vérité, les parties ſolides plus tendres, mais elle les prive en même tems d'une bonne partie de leur huile la plus ſubtile.

13. Les parties ſolides & vaſculaires de plantes ne ſouffrent aucun changement dans le conduit alimentaire; car les cendres du marc d'une décoction forte brûl ſur un feu clair, ſont encore la terre élémentaire dont les fibres des plantes ſon formées. Ces parties vaſculaires s'attachen quelquefois aux inteſtins, & cauſent de deſordres conſidérables. Les graines & le noyaux paſſent ſouvent auſſi, ſans ſubi d'altération. Les excrémens des chevaux n ſont que du foin, & comme tels, combuſtibles.

14. La grande quantité d'air conten dans les ſubſtances végétales, ſe dévelop pant à meſure de leur diſſolution dans l conduit alimentaire, produit toutes le indiſpoſitions flatueuſes.

15. Il y a d'autres préparations qui ré tirent des végétaux, par la fermentation des liqueurs ſpiritueuſes qu'on peut com

rendre sous le nom général de Vin. Ces
queurs fermentées ont des proprietés tout-
-fait différentes de la plante ; car aucun
ruit pris en entier & sans être préparé,
'a la qualité enyvrante du Vin.

CHAPITRE IV.

Observations tirées de la Nature, & de l'analyse la plus simple des substances animales.

IL n'y a point d'organe particulier dans l'animal considéré dans sa substance ma-
érielle, qui puisse servir à le définir exac-
ement ; puisqu'il y en a qui n'ont aucun
organe, pendant que d'autres en ont plu-
ieurs. On ne peut pas non plus définir les
nimaux par la puissance qu'ils ont de chan-
ger de place ; car il y en a, qui vivent cons-
amment attachés à des rochers, ou en
d'autres endroits. Le caractére de l'ani-
nal se tirera donc, de sa détermination vo-
ontaire à prendre ses alimens par quelque
ouverture du corps, qu'on peut appeller
bouche, & à les conduire dans une secon-
de cavité nommée intestins où les racines
par lesquelles il attire sa nourriture à la

maniére des végétaux, sont implantées : racines que ceux-ci ont au dehors, & l'animal au dedans. Le fœtus se nourrit, à la vérité, dans la matrice, comme une plante ; mais il le fait ensuite, par des racines implantées dans lui même ; peut-être aussi qu'on pourroit distinguer un animal d'un végétal, en ce que ses sucs se meuvent dans leurs canaux, par un mouvement de projection.

PROPOSITION I.

Détailler en peu de mots les parties constituantes des substances animales.

Les animaux sont composés de parties solides, & de fluïdes ; à moins qu'on n'en voulut distinguer quelqu'unes d'une nature moyenne, comme la graisse, & le phlegme.

1. Les solides paroissent être une terre unie à une huile : car si un os est calciné jusqu'à ce que la moindre force puisse le briser en le plongeant dans l'huile il rédeviendra ferme.

Les derniers solides sont de la terre dans sa plus grande simplicité ; car les Chymistes font des vaisseaux, avec des substances animales calcinées, qui ne se vitrifient point dans le feu ; au lieu que toute terre qui

contient quelque ſel, ou quelque huile, ſe change en verre.

2. Moins les liqueurs animales s'éloignent de leur premiére origine, plus elles approchent des ſucs des végétaux. Ainſi le chyle peut-être regardé comme un ſuc végétal dans l'eſtomac & les inteſtins; mais lorſqu'il eſt verſé dans la veine ſouclaviere, il reſſemble à de l'huile. Lorſqu'il eſt paſſé des inteſtins dans les veines lactées, il approche davantage de la nature du ſang, & il en acquiert enfin tout le caractere, après pluſieurs circulations avec ce fluïde.

3. Le ſang eſt le fluïde du corps le plus univerſel, qui donne origine à tous les autres. Sa partie rouge differe de la ſéroſité; la ſéroſité de la lymphe: la lymphe du ſuc nerveux & celui-ci de pluſieurs autres humeurs ſéparées dans les glandes.

4. Les ſubſtances animales different des végétales; 1°. en ce qu'étant réduites en cendres, elles ſont parfaitement inſipides; parce que tous les ſels animaux étant volatiles, ſe diſſipent par la grande chaleur. 2°. En ce qu'il n'y a point de véritable acide dans aucune liqueur animale.

5. Cependant les parties des unes ſe changent réciproquement en la nourriture des autres. Un animal peut nourrir une plante, & une plante un animal. Ce qui

ſemble prouver que les végétaux ont
pouvoir de convertir en acides, les liqueu
alkalines des animaux; de même que c
derniers peuvent changer les ſucs acid
des plantes, en ſubſtances alkalines. Il ſu
de la double différence que nous avons
être entre les ſubſtances végétales & l
animales; 1°. que toute nourriture anima
eſt alkaline, ou anti-acide, 2°. que les ſub
tances animales, ne contenant aucun
fixe, en ont beſoin pour aider leur dige
tion, & ſe garantir de la putréfacti
tant au dedans, qu'au dehors.

6. Les parties conſtituantes des anima
ſont 1°. la terre. 2°. Un eſprit particuli
analogue à celui des plantes. 3°. L'eau.
Le ſel. 5°. L'huile.

7. La terre, comme on l'a déja obſerv
eſt conſtante & immuable.

8. L'eſprit eſt une ſubſtance huileuſ
attenuée juſqu'à la volatilité. Cet eſp
ſemble être diſtingué dans chaque eſpèc
& individu. Un limier connoît la trace
la perſonne qu'il cherche, & tous les chie
de chaſſe, celle du gibier particulier qu'
pourſuivent. La faculté par laquelle
diſtinguent les hommes particuliers, parc
être analogue à celle qui nous fait diſc
ner les différentes eſpèces de végéta
par leur odeur.

9. Les Bêtes ſauvages ayant l'odeur plus
orte, & par conſéquent cet eſprit prédo-
ninant plus relevé, il eſt probable que leurs
ucs ſont plus exaltés à proportion.

10. L'eau eſt le principal ingrédient de
ous les fluïdes & ſolides animaux ; car un
s ſec diſtillé, donne une grande quantité
'eau inſipide. Cette liqueur paroît être,
ar conſéquent, une boiſſon propre à cha-
ue eſpèce d'animal.

11. Toutes les liqueurs animales, ex-
epté le chyle qu'on peut regarder, comme
n la déja dit, comme un ſuc végétal, con-
enant ſouvent des acides, ſont compoſées
'eau impregnée de ſels d'une nature par-
iculiere. Ces ſels ne ſont point acides, ni
arfaitement volatiles: car celui du ſang
vaporé à un feu doux, ne s'élévera point,
'y ayant que l'eſprit & l'eau qui le faſſent;
s ne ſont pas non plus parfaitement fixes;
ar le même ſang calciné ne donne aucun
el fixe; ni parfaitement ammoniacaux;
ar le ſel ammoniac reſte le même, après
luſieurs diſtillations; mais celles-ci détrui-
ent la qualité ammoniacale des ſels ani-
naux & les alkaliſent; de maniére que ces
els ne ſont ni entiérement fixes, ni entié-
ement volatiles, ni entiérement acides, ni
ntiérement alkalins, ni entiérement ammo-
iacaux; mais ils ſont doux, & benins, ap-

prochant davantage de la nature du ſel am-
moniac. Les ſels élémentaires des animau
ne ſont point les mêmes qu'ils paroiſſen
après la diſtillation, à cauſe des altération
produites par le feu. Ces ſels ſont d'une na
ture douce, & particuliere dans les perſon
nes en ſanté & dont la force vitale eſt e
état de digérer parfaitement toutes le ſub
tances ſapides dont elles ſe nourriſſent
mais ils ne ſont pas ſuffiſamment attenué
dans celles en qui cette force manque, o
qui pêchent dans le régime : ils retienner
leurs qualités originaires qu'ils découvrer
dans les cachexies, les différentes eſpèce
de ſcorbuts, &c. maladies dont la cu
conſiſte principalement dans le choix d
alimens, dont les qualités ſoient oppoſée
à la nature de ces ſels.

12. L'huile des animaux varie ſuivant
mêlange des autres principes; dégagée
la terre, des ſels, &c. c'eſt un princip
ſimple paſſif, & le même dans tous l
animaux.

13. Les ſubſtances animales s'aſſimile
plus aiſément en celles des animaux : d'c
il paroît probable qu'elles ſont plus nou
riſſantes que les végétales.

Les qualités des alimens tirés du règ
animal, dépendent de la nature, de l'âg
de la nourriture, & des autres circonſtanc

es animaux dont nous nous nourriſſons.

Les ſucs animaux & végétaux ſont dans eur plus grande perfection, lorſque l'ani-nal & la plante ſont dans leur parfait ac-roiſſement : les jeunes animaux participent e la nature de leurs alimens : comme ceux qui tettent, de celle du lait, &c.

La nourriture tirée des animaux différe onſiderablement, ſuivant que ceux-ci ſont erreſtres, amphibies, ou aquatiques. Les oiſſons contiennent plus de ſel & d'huile, ue les animaux terreſtres, car ils ſe corrom-ent plûtôt que ceux-ci : quelques-uns, omme la raye, ont le goût du ſel am-noniac, lorſqu'ils ont été ſéchés.

Les fibres muſculaires des poiſſons ſont énéralement plus grêles & plus tendres ue celles des animaux terreſtres, & toute eur ſubſtance plus aqueuſe. Quelques poiſ-ons, comme le merlan, peuvent être preſ-que entiérement diſſouts & reduits en eau.

Il ſuit de ces qualités, que quelques oiſſons fourniſſent une nourriture plus orte & plus diſpoſée à s'alkaliſer, que la hair; laquelle par cette raiſon ne con-ient point à ceux qui veulent ſe mortifier. Les habitans des ports de mer ſont géné-alement prolifiques.

Les poiſſons, nonobſtant la ſurabon-lance de leur huile, n'engraiſſent pas au-

tant que la chair, à cause de leur quali
aqueuse.

L'huile dont les poissons abondent,
sujette à rancir, ou à se corrompre, e
pêse souvent sur l'estomac & communiq
l'odeur de rance à la sueur même : ce c
se trouve vérifié dans quelques endroit
où les habitans se nourrissent entiéreme
de poisson. Les oiseaux aquatiques régo
gent de la même huile.

Le poisson étant de nature très-alka
ne, a besoin d'être corrigé par le sel &
vinaigre.

14. Une autre différence de la chair d
animaux, dépend de la diversité de le
nourriture, diversité par laquelle il est a
de déterminer leurs qualités, considér
comme alimens. Car la chair des anima
de même espèce, est plus ou moins dé
cate, & nourrissante, selon les matiér
dont ils se nourrissent. Ceux qui vivent d'a
tres animaux ont la chair & les sucs p
alkalins, que ceux qui se nourrissent
végétaux.

15. La chair des animaux de même esp
ce différe aussi suivant leur état; en gén
ral ceux qui sont les plus sains, & ce
qui sont chatrés, fournissent une meilleu
nourriture.

Celui qui prend lui-même ses alimen

hoisit ceux qui lui conviennent le mieux,
: dans la quantité la plus convenable, si
eur abondance le lui permet; il fait aussi
lus d'exercice, & respire un meilleur air:
outes raisons qui le rendent plus sain, &
ui font préférer à Hippocrate la chair
'une laïe, à celle d'une truie domestique;
n'y a point de doute que les animaux ne
oient plus ou moins sains, selon l'air où
s vivent; & que leur chair ne differe
eaucoup, suivant qu'ils se nourrissent dans
es marais, ou sur les montagnes. Le grand
xercice des bêtes sauvages, rend leurs sucs
lus fins & plus exaltés; mais leurs fibres
ont souvent, pour la même raison, plus
ures. C'est peut-être aussi la raison pour-
uoi la chair du chevreuil est la plus déli-
ate de la venaison. Cette regle a lieu aussi
usqu'à un certain point, à l'égard des
oissons; ceux de mer & de riviére vivants
ans un élément plus agité, sont meilleurs
ue ceux des viviers.

Les anguilles, faute de mouvement,
ont grasses & gluantes; & c'est peut-être
our cette raison, que les poissons sans na-
eoires, & sans écailles, étoient défendus
ux Israëlites.

Comme les fibres des animaux gras sont
rdinairement plus tendres & plus succu-
entes que celles des maigres, ce sont ceux-

la qui ſont le plus de plaiſir : & la volail
qui a ces qualités, s'offrant, pour ainſi di
à l'homme, ſemble être ſa nourriture n
turelle.

16. La dureté des fibres muſculaires
nerveuſes des animaux vieux & adulte
en rend la chair moins agréable à mange
que celle des jeunes : mais auſſi comn
elle contient un ſuc plus exalté & plus ſp
ritueux, elle fournit en décoction des ſu
plus nourriſſants, que cette derniere. I
différence de la chair des muſcles priſe
ſubſtance, dépend de la dureté, de la te
dreſſe, de la ſucculence, & de la ſéchere
des fibres. Les diverſes parties du mên
animal différent auſſi dans leurs qualité
le foye eſt tendre & aiſé à ſe corrompr
à cauſe du ſuc qu'il contient ; toutes l
parties, mais principalement les glande
participent des qualités des ſucs qu'el
préparent ; les inteſtins, & les parties d
environs du méſentère, ſont relâchante
les os & la corne contiennent beaucoup
ſel volatile ; les pieds parce qu'ils ſont re
plis de tendons & de ligamens, fourniſſe
un aliment viſqueux, propre dans les ca
où les incraſſants ſont indiqués. Le ſa
des animaux eſt laxatif, par ſes ſels,
difficile à digerer. Les bœufs, & la volai
engraiſſés, ont ſouvent le foye affecté,

PROPOSITION II.

Rechercher la nature, & donner l'analy-
la plus simple des fluïdes & des solides
imaux.

Les sujets les plus propres pour cette
cherche, sont 1°. la liqueur qui a com-
ncé à acquerir la nature animale, & qui
proche le plus de celle du chyle, com-
le lait. 2°. Celle qui ayant atteint cette
ture par la circulation, devient nuisible,
squ'elle est retenue dans l'animal, com-
l'urine. 3°. Un fluïde qui n'est nulle-
nt excrémenteux, mais doux & nourri-
r, dont toutes les parties d'un animal
fait peuvent être formées, comme le
nc d'œuf. 4°. Le suc nourricier d'un
ps sain, ressemblant au blanc d'œuf
ns la plûpart de ses qualités. 5°. Les os.

1. Aucun de ces fluïdes n'est acide, ni
alin dans l'état de santé, 1°. si on verse
du lait chaud, récent, de l'huile de
tre par défaillance, ou quelqu'autre al-
li, il ne se fera aucune effervescence;
is toute la liqueur restera en repos,
roissant un peu plus claire. Si on verse
d'autre lait, de l'esprit de nitre ou
elqu'autre acide fort, il ne surviendra
core aucune ébullition; le lait deviendra

ſeulement plus épais qu'auparavant : m
mêlez ces deux quantités de lait enſemb
& il ſe fera d'abord une efferveſcence co
ſidérable ; d'où il eſt évident que le l
n'eſt ni acide, ni alkalin ; mais que lo
qu'on y mêle ces deux eſpèces de ſels,
s'y manifeſtent par leur combat : on
découvre point non plus que le lait ſ
acide, ni alkalin, par le mêlange du ſyr
de violettes.

La même choſe arrive auſſi en mêl
enſemble de la même maniere, deux p
ties de l'urine d'une perſonne ſaine, av
qu'elle ait ſéjourné, douze heures h
du corps : c'eſt ce qui arrive encore en m
lant deux parties de blanc d'œuf ; celui
devenant ſeulement un peu plus épais, lo
qu'on y verſe l'acide. La ſéroſité du ſa
ſoutient les mêmes épreuves.

2. Les laits de différents animaux dif
rent très-peu, quant à leurs qualités ſ
ſibles ; celui de femme eſt le plus do
leurs qualités nourricieres paroiſſent ê
dans l'ordre ſuivant, celui de femme, d
neſſe, de jument, de chevre, de breb
de vache.

Celui des animaux, dont les excréme
ſont durs, eſt le plus nourriſſant.

3. Le lait repoſé quelque tems ſe ſép
naturellement en une liqueur huileuſe no

ée crême, & en une bleuâtre plus claire plus pesante, appellée lait décrêmé. Aune de ces deux liqueurs n'est acide, ni kaline, mais elles le deviennent par le our. Elles sont aussi exemptes de toute rimonie; car versées dans l'œil, elles n'y usent aucune douleur, ni sensation piante. Le lait est une espèce d'émulsion liqueur blanche, ressemblante au chyle, ite principalement de végétaux qui après tre mêlée avec la salive, la bile, le suc ncréatique, &c. en est aisément séparée ns les mammelles.

4. Il différe de l'émulsion en ce qu'il se agule par le mêlange des acides; ce que chyle, ni l'émulsion ne font point, les ides mêlés avec ces deux dernieres lieurs, précipitent une matiére crétacée, non caséeuse; si on verse, comme nous vons déja observé, de l'esprit de nitre r du lait bouillant, il ne surviendra aune effervescence; mais la liqueur se sérant en caillé & en petit-lait, celui-ci deendra naturellement acide, & celui-là se angera en fromage aussi dur que la pierre: qui montre que les parties les plus solies des animaux, peuvent être formées de it. La même coagulation peut arriver à ette liqueur, dans le corps de ceux, qui ondent en acides.

5. Le lait d'un animal ſain, nourri
végétaux, ſe ſéparéra bien-tôt, à une ch
leur égale à celle d'un homme en ſanté,
crême, & en une liqueur plus ſéreuſe
plus peſante, qui parvient, dans 12. jou
au plus haut degré d'acidité. Mais celui d
animaux qui ne ſe nourriſſent que de cha
qui ont jeûné long-tems, qui ſont fébri
tans, & qui ont beaucoup travaillé,
plus enclin à ſe corrompre, qu'à s'aigr
acquerant d'abord un goût ſalé, qui eſt
ſigne de la putréfaction, & ſe change
enſuite en une liqueur ſanieuſe. Le lait d
animaux des pays chauds eſt plus ſuje
ſe pourrir, que celui des animaux des pa
froids.

6. Le mêlange gradué de quelque
kali fixe, comme le ſel de tartre, ou l
huile par défaillance, avec du lait fr
bouillant, formera un coagulum mo
conſidérable que le mêlange d'un aci
Le lait acquiert, par l'ébullition, une co
leur jaune, & paſſe enſuite par tous
degrés intermédiaires, juſqu'à ce qu'en
il s'arrête à un rouge vif. La même ch
arrive par les pouvoirs alkaliſans du cor
car lorſqu'une fêmelle qui allaite, tom
dans la fiévre, ſon lait paſſe de ſa bla
cheur naturelle, à la couleur jaune, &
nourriſſon montre pour lors ſon averſ

ır cette liqueur : ce qui étoit le cas, nme le rapporte le ſçavant BOERHAAVE, vaches de Hollande.

. Si une nourriſſe s'abſtenoit de tous les étaux acides, du Vin, & de la biere, ie ſe nourriſſoit que de chair, & d'eau, lait, au lieu de s'aigrir, ſe putréfieroit, icquerroït l'odeur d'urine. Cette nourri- e eſt ordinairement, à l'exception de u, celle des nourrices des grandes mai- s ; ce qui fait que le lait qu'elles don- t à leurs nourriſſons, les rend ſujets à évre : d'un autre côté, celui des pau- s femmes qui vivent de végétaux, étant poſé à s'aigrir, occaſionne à leurs enfans maladies qui dépendent d'acidité dans boiaux, comme la colique, &c. Les nptômes de cette acidité ſont, une odeur gre, dans les excrémens, des éructa- ns aigres, des diſtenſions dans les boïaux, a pâleur de la peau. La cure de ces deux ſpoſitions dépend du changement de la rriture de la nourrice, d'alkaline en le, ou d'acide en alkaline, ſuivant que as le requiert : la meilleure pour elle, e mêlange des deux.

l ſuit auſſi des obſervations précéden- , qu'aucune nourrice ne devroit don- à tetter après 12. heures de jeûne, que la diſpoſition du lait vers la cou-

leur jaune, marque une fiévre pro-
chaine.

Il paroît par les qualités du lait détail-
lées ci-dessus, que son usage convient dan
les cas où il faut détruire, ou prévenir l'a-
crimonie; mais pas tant, lorsque les canau
sont obstrués, ce fluïde étant dépourvû d
toute qualité saline. On peut surmonter
avec le tems, les inconveniens qui nai-
sent de sa coagulation, par les sucs acide
de l'estomac. Tout l'effet qu'il peut pro-
duire dans les obstructions, est en di-
layant.

8. L'urine récente, n'étant acide, ni al-
kaline, fournit, par la distillation, une ea
limpide, qui n'est ni acide, ni alkalin
ni saline, ni inflammable; ce qui reste a
fond de la cornuë, n'est pas non plus ac
de, ni alkalin, mais étant évaporé à
consistence de syrop, il passe par tous l
degrés des couleurs, jaune, rouge, brun
& noire; & étant calciné ensuite, il donn
un peu de sel marin, mais seulement da
les cas, où l'animal en a pris avec sa nou
riture.

9. Il suit de-là que le sel marin pa
par tous les couloirs du corps, sans alt
ration; son usage moderé est très prop
à garantir les humeurs de la corruptio
& à déterger les vaisseaux. Les anciens do

ent le sel gemme dans les fiévres pu-
ides.

Toute urine humaine distillée, donne
e eau d'une odeur fétide, ce que ne fait
int celle des animaux qui se nourrissent
végétaux. Celle des grands bûveurs, &
fiévreux, fournit une liqueur extrême-
nt puante, mais point d'esprit inflam-
ble; ce qui est inflammable reste dans
sang, & affecte le cerveau, les grands
veurs meurent ordinairement apoplecti-
es.

10. L'urine est la lessive des sels du
ps humain, & la marque propre de la
ure, & de la quantité de ces mêmes
s, d'où l'on peut tirer de l'état de ce fluï-
, des indications certaines pour le choix
alimens convenables. Quoique ces sels
soient ni acides, ni alkalins, ils peuvent
pendant s'alkaliser, & devenir même
rosifs par le mouvement violent des hu-
urs. Lorsqu'ils commencent à acquerir
te nature, ils affectent les fibres délica-
du cerveau plus sensiblement que les
res parties.

11. L'urine récente distillée avec du sa-
sec, à une chaleur violente, fournit un
alkali volatile, c'est de cette maniere
e la chaleur du corps augmentée, don-
à l'urine une odeur plus forte, & une

couleur plus foncée : tant que les ſels ſe
ront emportés par les urines, les nerfs &
le cerveau ſeront moins affectés ; ma
quand au contraire ils ne ſont point ſépa
rés dans une fiévre, c'eſt-à-dire lorſqu
l'urine devient pâle, le malade eſt en dan
ger.

12. L'urine récente diſtillée avec un a
kali fixe, acquiert la nature alkaline ;
qui ſemble prouver que les ſels alkalis pr
intérieurement, peuvent changer les ſe
benins de nos liqueurs, en ſels volatils
brûlans ; d'où il paroît qu'ils ne convie
nent pas dans les maladies inflammatoire
où les ſels de nos corps ſe trouvent dé
trop attenués. Hippocrate inſtruit de ce fa
par l'expérience, ordonnoit, dans ce ca
des ſubſtances d'une nature acide. L'uri
extrêmement colorée indique en génér
une nourriture acide rafraichiſſante ; car
eſt certain que les alimens produiſent, ſ
vant qu'ils ſont de nature acide, ou alk
line, une différence conſidérable ſur les ſ
du corps humain.

13. Le rob, ou le ſapa de l'urine diſ
lé avec de la chaux vive, donne un eſp
brûlant & non alkalin ; l'eau de chaux pr
intérieurement dans le diabétes, chan
l'urine d'un pâle clair, en une couleur p
foncée ; ce qui montre le pouvoir de
leſſ

ſſive de la chaux, pour dégager les ſels
nbarraſſés dans les ſucs viſqueux de quel-
ues ſcorbutiques.

14. L'urine récente ſe cryſtalliſe auſſi par
évaporation, & donne un ſel qui n'eſt
acide, ni alkalin, mais d'une nature
ſtive, qu'on peut appeller proprement le
l eſſentiel du corps humain. L'urine en
geſtion, à une chaleur égale à celle de
otre corps, devient alkaline, & dépoſe
ne matiére calculeuſe aux côtés du vaiſ-
au.

15. L'urine long-tems retenue dans la
ſſie, ainſi que dans un vaiſſeau de verre,
viendra rouge, fœtide, cadavereuſe, &
kaline. Il en eſt de même des eaux crou-
ſſantes des hydropiques, qui produiſent
fin la ſoif, la fiévre, & la chaleur.

16. On peut tirer de-là de très-bonnes
gles pour le régime des hydropiques, &
s perſonnes attaquées de néphrétique: ce
gime doit être propre à dompter la na-
re alkaline des ſels de la ſéroſité du ſang
ces malades; ces ſels ſe manifeſtent dans
ur urine qui eſt, comme nous l'avons déja
, la leſſive de toutes nos liqueurs. On
ut auſſi tirer de l'urine un ſel ammoniac,
i eſt celui qui approche le plus de la na-
re du ſel animal.

17. Le blanc d'œuf eſt analogue au ſuc

nourricier du corps humain : toutes les parties d'un animal parfait en ſont formées ; puiſque, durant tout le tems de l'incubation, rien ne ſe conſume de l'œuf, que le blanc.

18. Le blanc d'œuf eſt une liqueur viſqueuſe, inſipide, ſans action, & ſans odeur, qui ſe mêle avec l'eau, & ſi douce, qu'appliquée ſur les parties les plus ſenſibles, comme l'œil, elle n'y cauſe aucune douleur.

19. Il n'eſt ni acide, ni alkalin ; car ſi les liqueurs animales étoient l'un ou l'autre, & que le mêlange des ſubſtances opposées pût y produire une ébullition, elles feroient crêver les vaiſſeaux.

20. Le blanc d'œuf ſe diſſout peu-à-peu à une chaleur un peu au-deſſus de celle du corps humain ; une plus conſidérable l'épaiſſit en une maſſe blanchâtre, obſcure, ſeche, & viſqueuſe ; c'eſt le cas de la ſéroſité du ſang, ſur laquelle les différens degrés de chaleur produiſent auſſi des effets contraires.

On doit faire attention à cette maxime dans le ménagement de la nourriture, de l'exercice, & de l'uſage externe & interne de tous les remédes : les cataplaſmes modérement chauds réſolvent les tumeurs, mais les brûlans peuvent les confirmer. L

haleur en général ne diſſout, & n'atténue
oint les humeurs; lorſqu'elle eſt trop
rande, elle produit des concrétions.

21. L'eſprit-de-vin mêlé froid avec le
lanc d'œuf, le coagule autant que l'eau
ouillante, ce qui prouve ſa grande ſtypti-
ité; injecté dans les veines, il cauſe une
ort ſoudaine; pris par la bouche en quan-
té, elle eſt auſſi quelquefois prompte,
ais toujours certaine. Tant s'en faut que
s liqueurs ſpiritueuſes atténuent, volati-
ſent, & rendent les fluïdes tranſpirables;
u'elles les condenſent au contraire, & dur-
ſſent les ſolides: d'où vient la proprieté
u'elles ont d'empêcher la crue des jeunes
nimaux; effets qu'elles produiſent auſſi par
ſimple friction des parties, en coagulant
ar-là les ſucs dans les extrêmités des
aiſſeaux, qui étant durcis, & preſque obli-
rés par la même cauſe, augmentent leur
éſiſtence à l'action des fluïdes qui les éten-
eroient ſans cela. Ceci démontre clai-
ement les mauvais effets des eſprits in-
ammables ſur le corps humain.

22. L'eau tirée du blanc d'œuf, par une
ſtillation douce n'eſt ni acide, ni alka-
ne; mais ſi on pouſſe le feu, il donne un
prit alkalin, un ſel, deux eſpèces d'hui-
& une terre: ce qui fournit un autre
emple des altérations que la grande cha-

leur produit dans les ſubſtances animales ;
d'où nous pouvons auſſi conclure, que les
ſels volatils n'exiſtent jamais dans le corps
humain, ſous leur propre forme ; que la
chaleur requiſe pour les volatiliſer, expo-
ſe la vie de l'animal, & qu'une nourritu-
re extrêmement alkaline eſt nuiſible & dan-
gereuſe dans les conſtitutions chaudes.

23. Le blanc d'œuf ſe putréfie, & s'al-
kaliſe par la digeſtion ; un ſeul grain de
cette ſubſtance corrompuë, a opéré comme
un poiſon, cauſant le vomiſſement & le
cours de ventre ; ſon antidote réſide dans
quelque liqueur acide ; les ſubſtances de
cette nature ſont indiquées, lorſque les li-
queurs animales tendent vers la putréfac-
tion. Le blanc d'œuf ſe diſſout pendant
l'incubation ; mais, à proprement parler,
il ne ſe putréfie point ; dans cet état,
ne ſeroit point propre pour la nutri-
tion.

24. Il paroît probable que la bile, lorſ-
qu'elle croupit, ſe putréfie, & cauſe
cholera morbus dans les premieres voyes,
une maladie peſtilentielle par ſon mélange
avec le ſang. Dans cet état vicieux de
bile, la diéte doit être ténuë & hume-
tante pour délayer ; adouciſſante pour tem-
perer, & acide pour détruire l'acrimonie
alkaline.

Le ſuc nourricier d'un animal ſain, reſ-
ſemble au blanc d'œuf, quant à la plûpart
de ſes qualités; mais ce ſuc étant trop ſub-
til pour en tirer du corps humain, on ſubſ-
titue juſtement à ſa place, la ſéroſité du
ſang.

25. La ſéroſité du ſang ſoutient les épreu-
ves mentionnées ci-deſſus, & ne ſe décou-
vre ni acide, ni alkaline; l'huile de vitriol
l'épaiſſit ſeulement, & celle de tartre l'é-
claircit un peu.

26. La ſéroſité du ſang, digérée à une
chaleur égale à celle du corps dans l'état
de ſanté, déviendra plus claire par degrés,
& ſe changera enfin, comme le blanc d'œuf,
en une ſanie alkaline qui fermente avec les
acides, qui expoſée à la diſtillation donne,
comme lui, un ſel alkalin. Ce procédé dé-
montre l'effet d'une chaleur douce dans la
diſſolution des matiéres coagulées; la ma-
tiére viſqueuſe même qui forme une couëne
ſur le ſang des pleurétiques, peut être diſ-
ſoute par un degré de chaleur convena-
ble.

27. Lorſque le ſang croupit dans quel-
que partie du corps, il ſe coagule d'abord,
ſe réſout enſuite, & devient alkalin, pu-
tride & corroſif.

28. La ſéroſité du ſang ſe diſſout par
une chaleur legére, mais une plus conſidé-

rable la coagule jusqu'à la rendre comme du parchemin : quand elle est entiérement putréfiée, elle ne se coagule plus. Il a été impossible, à cause de la putréfaction déja commencée, de coaguler le sang de quelques personnes mortes de la peste.

29. La sérosité du sang se coagule comme le blanc d'œuf, par l'esprit de vin froid.

30. Elle est plus saline que le blanc d'œuf, à cause, peut-être, des sels pris avec les alimens ; & elle a quelque chose d'une odeur urineuse plus fœtide.

31. La sérosité donne, par la distillation, une eau extrêmement limpide qui n'est ni acide, ni alkaline, ce qui prouve que la partie du sang la plus subtile approche plus de l'eau, qu'aucune autre liqueur, & que le sang ne contient naturellement aucun sel volatile.

32. Les expériences que nous venons de rapporter doivent se faire sur le sang des personnes en santé : il peut arriver, que dans des constitutions foibles, où le chyle n'est qu'imparfaitement mêlé par la circulation, & flotte sur le sang, comme une huile, il est possible, dis-je, que la sérosité donne dans ce cas, des principes tout-à-fait différens, & peut-être même un esprit inflammable, à cause de la nature végétale du chyle.

33. La ſéroſité rend par une forte diſtil-
tion, un eſprit, ou un ſel alkali volatile,
eux eſpèces d'huile, & une terre; ce qui
rouve encore le pouvoir de la chaleur
ans le corps humain, pour changer les
ls doux en alkalins.

34. La ſéroſité eſt atténuée par la
rculation, juſqu'au point d'enfiler les
lus petits canaux du corps humain, &
le lui fournit un ſuc nourricier convena-
le; mais le frottement continuel & la cha-
ur de quelqu'unes de ſes parties la ren-
ant piquante & nuiſible; la nature a for-
ié les reins pour la décharge de ces par-
es. On voit par-là la néceſſité continuelle
Prop. VIII. du Chap. II.) d'un nouveau
iyle qui, comme une émulſion, délaye
ſéroſité, & prévienne les déſordres qui
aiſſent de la rétention des ſels qui doivent
aſſer par les urines; & l'indication des
afraichiſſants & des délayants, lorſque
s fluïdes ſont diſpoſés à s'alkaliſer.

35. Il paroît, par les expériences faites
ir les os & ſur les autres ſolides, qu'ils
ont compoſés des mêmes principes que les
uïdes : des os ſecs diſtillés fourniſſent une
rande quantité d'eau inſipide, & après
u'ils ont ſubi la violence du feu, leurs
endres ne donnent aucun ſel fixe, excepté
ans les animaux qui ont pris du ſel ma-

rin, des cendres desquels on en retire une très-petite quantité.

36. Les fluïdes & les solides animaux se résolvent dans les mêmes principes; ce qui est également vrai de toutes leurs préparations, Les gêlées faites par la coction de la chair & des os, dans l'eau claire, se résolvent dans les mêmes principes que la chair & les os mêmes; si on pousse la coction jusqu'à l'entiere consommation de l'eau, le residû ne donne aucun sel, par la distillation, & très-peu d'huile; il est donc possible d'extraire toutes les vertus des substances animales, par les décoctions; les plus légéres extrayent, après la séparation de l'huile, ou de la graisse, les parties les plus fines & les plus volatiles.

37. Les apprêts de la chair & du poisson doivent être faits dans la vûë de rectifier leurs qualités gluantes & nuisibles, & de retenir les plus nourrissantes; les viandes où la graisse reste, sont très-pésantes à l'estomac, ce qui rend la chair cuite au four, de difficile digestion, la chair bouillie est plus humectante & plus aisée à digérer que la rôtie.

38. Il paroît par le mêlange de différentes substances avec la sérosité du sang, que tous les sels alkalis volatiles la divisent, & que les acides la coagulent. Je dis al-

alis volatiles, car la sérosité mêlée avec
ne égale quantité d'huile de tartre par dé-
aillance, deviendra un peu plus épaisse,
 il s'élévera une vapeur alkaline, du mê-
ange; mais la même proportion d'esprit
e sel ammoniac rend la sérosité plus clai-
e, sans causer aucune altération dans l'o-
eur, ni dans la couleur.

59. L'esprit de vitriol versé sur de la sé-
osité pure & sans mêlange, la coagule
omme si on l'avoit fait bouillir. L'esprit
e sel en rend aussi la coagulation parfaite,
ais avec quelques phénoménes différens
u premier cas. L'esprit de nitre produit
e même effet.

La sérosité mêlée avec quelque alkali,
ersée sur celle qu'on aura mêlée avec un
cide, excite une effervescence; à la ces-
ation de laquelle les sels dont l'acide étoit
omposé, se regénérent.

40. Le vinaigre est un acide d'une na-
ure très-particuliere, qui, quoique rafrai-
hissant ne coagule point; car son esprit
êlé avec la sérosité du sang, la délaye
oucement; l'huile de tartre même versée
ur ce mêlange, ne produit aucune effer-
escence; quoique Mr. HOMBERG dise que
'esprit de vinaigre concentré & réduit à
 plus grande force coagule la sérosité.

41. Le mêlange des dissolutions du sel

marin, du ſel gemme, du borax, du nitre, & du ſel ammoniac, ne produiſent aucun changement de couleur dans la ſéroſité; mais toutes la diviſent un peu, excepté celle du borax. Le ſel de GLAUBER la coagule fortement, à cauſe de l'huile de tartre qu'il contient.

42. Toutes les ſubſtances ſavonneuſes qui ſont un mêlange d'huile & de ſel alkalin, atténuent le ſang, ſans y cauſer aucune effervеſcence: l'eſprit de corne de cerf pris en grande quantité produit des hémorrhagies, comme l'expérience me l'a appris, & il eſt par conſéquent très-contraire dans bien des cas. BOERHAAVE dit, dans ſa Chymie, que le ſel volatile huileux coagule la ſéroſité, à raiſon de l'alkool, ou eſprit rectifié qu'il contient.

43. La teinture de ſel de tartre, c'eſt-à-dire, une préparation de l'eſprit-de-vin le mieux rectifié, & de l'alkali fixe le plus fort, conſerve la ſéroſité dans ſon état naturel; l'eſprit-de-vin tend à la coaguler, & l'alkali, à la diſſoudre; c'eſt pourquoi elle ne devient ni plus épaiſſe, ni plus ténue.

44. Nos alimens ordinaires participant dans quelque degré, des qualités mentionnées ci-deſſus, on peut tirer des expériences rapportées, des indications très

tiles pour l'eſpèce de nourriture qui convient dans les différens états du ſang, comme il paroîtra par ce qui ſuit.

****

CHAPITRE V.

Des effets des différentes ſubſtances alimenteuſes ſur les fluïdes & les ſolides du corps humain.

PROPOSITION I.

NOs divers alimens n'étant point aſſez parfaitement digérés, changés, & aſſimilés par la force vitale de nos corps, pour ſe dépouiller de toutes leurs qualités originaires, ils agiſſent diverſement, ſuivant leur différente nature, ſur nos fluïdes & nos ſolides, pendant qu'ils en opérent la réparation. Par conſéquent

1. La maniere propre de traiter le ſujet des alimens, eſt d'examiner les effets de leurs différentes eſpèces ſur les ſolides & ſur les fluïdes du corps humain, & de ſéparer, du moins en idée, leurs qualités alimenteuſes de leurs qualités médicinales,

PROPOSITION II.

Les indiſpoſitions du corps humain demandent ſouvent des ſubſtances douées de principes plus actifs, que ceux des alimens ordinaires, pour produire des altérations ſoudaines : mais lorſque ces altérations ne ſont point abſolument néceſſaires, on peut obtenir le même effet par l'action réïterée d'une nourriture convenable, avec plus de ſûreté pour le corps, où les changemens les moins ſubits ſont les moins dangereux. La moindre activité des alimens eſt compenſée par leur quantité ; car ſelon les loix du mouvement, ſi la quantité & l'activité des ſubſtances alimenteuſes & des médicamens ſont en proportion réciproque l'effet ſera le même.

1. Toutes les ſubſtances qui, par les facultés animales, peuvent être changées en nos fluïdes, & en nos ſolides, ſont appellées alimens. Mais pour prendre la choſe dans le ſens le plus étendu, j'entends par aliment, tout ce que les hommes prennent, dans leur nourriture ordinaire, comme la viande, le poiſſon, & les aſſaiſonnemens, tels que le ſel, les épices, le vinaigre, &c.

2. On a expliqué, Prop. VII. Chap. II. comment les alimens, en ſe mouvant à

avers les tuïaux capillaires, les réparent,
: se changent enfin en leur propre substan-
: mais durant ce mouvement, ils agiront
fféremment sur les solides, & sur les
uïdes, suivant leur différente nature. Tout
: qui agit sur les fluïdes, le fait en même
ms sur les solides, & *vice versâ*, cepen-
int on peut séparer ces deux actions par
dée.

PROPOSITION III.

Détailler les différentes actions des ali-
ens & des médicamens sur les fluïdes &
r les solides du corps humain.

Il y a une infinité de termes pour expri-
er les différentes altérations produites
ns le corps, par les alimens & les médi-
mens; mais autant que la chose a rapport
notre sujet, on peut les réduire aux chefs
néraux suivans.

Les actions des substances mentionnées,
r les solides, s'opérent 1°. par leur stimu-
tion, où l'augmentation de leurs mouve-
ens oscillatoires. 2°. Par leur contraction,
est-à-dire, par la diminution de leur lon-
ieur, & l'augmentation de leur épaisseur.
°. Par leur relâchement qui consiste à les
ndre plus fléxibles dans leurs parties les
oins cohérentes. 4°. Par leur resserrement

ou le rétrécissement des cavités des tuïaux capillaires.

2. Les actions des mêmes substances sur les fluïdes consistent dans le changement de leurs qualités, ou de leur quantité.

3. Leurs qualités sont changées 1°. par la division & la condensation, c'est-à-dire, par l'augmentation ou la diminution de la masse de leurs particules. 2°. En les rendant doux ou acrimonieux. 3°. Par la coagulation ou le délayement, c'est-à-dire, en rendant leurs parties plus ou moins cohérentes. 4°. Par l'augmentation ou la diminution de leur mouvement à travers les vaisseaux.

4. La quantité des fluïdes est augmentée ou diminuée par l'augmentation ou la diminution de la quantité des alimens, ou par la suppression ou l'excitation des sécrétions animales.

5. Toutes ces actions différentes peuven s'exécuter par les substances alimenteuses ainsi que par les médicamens, comme i conste par la raison, par l'expérience, & dans quelques cas, par la démonstratio oculaire; car on peut observer dans le vaisseaux ouverts d'une playe ou d'un ulce re, les effets des différentes substances su les fluïdes & sur les solides. Les effets d l'eau tiède & des substances farineuses pou

âcher ; des esprits pour arrêter les hé-
orrhagies, & consolider les fibres ; des
sorbans alkalins pour détruire l'acrimo-
e ; & de l'huile pour arrêter la transpira-
n, sont très-bien connus aux Chirur-
ens : ils n'ignorent pas non plus l'influen-
de la nourriture sur les playes & sur les
cères : de l'état de ceux-ci on peut juger
s erreurs ou de la régularité de l'autre.
s substances âcres rompront les vaisseaux
produiront une sanie, au-lieu d'un pus
uable. La principale intention de la chi-
rgie, ainsi que de la médecine, doit être
ntretenir un juste équilibre entre les
ides & les solides ; lorsque les vaisseaux
nt trop lâches & qu'ils ne résistent pas
fisamment à l'action des liquides, il s'en-
ndre de chairs baveuses. Quand au con-
ire la balance est de l'autre côté, il ne
forme point de cicatrice. S'il n'y avoit
int de crime à faire sur les malades des
périences qu'ils ne font que trop fré-
emment eux-mêmes, je pourrois répon-
e que la doctrine de ce chapitre seroit
rifiée par l'expérience des playes & des
cères, comme on s'en apperçoit même
uvent dans un cautère.

PROPOSITION IV.

Expliquer les effets des différentes subs-

tances alimenteuſes ſur les fluïdes & ſu
les ſolides.

1. La premiere eſpèce de ces ſubſtance
eſt d'une nature très-douce, & n'agit qu
légérement ſur les ſolides; & comme l'ac
tion & la réaction ſont égales, le moindr
degrés de force dans ces derniers, opére l
digeſtion & l'aſſimilation de cette ſorte d'a
limens; de cette eſpèce ſont le lait, & le
bouillons faits des parties charnues des an
maux, leſquels étant déja préparés, &
aiſés à ſe changer en ſubſtances animales
ſont la nourriture propre des corps foibles
& leur conviennent parfaitement, à moin
qu'il n'y ait quelque acrimonie dans l'eſt
mac, qui les rend quelquefois nuiſible
mais la coutume la ſurmonte à la fin.

2. Les matiéres qui irritent les ſolide
produiſent les plus grandes altérations da
le corps humain. Pluſieurs exemples pro
vent ce fait. L'éternuement violent cau
des convulſions dans tous les muſcles de
reſpiration, & une ſécretion univerſelle
toutes les humeurs, les larmes, la ſalive
la ſueur, l'urine, &c. Une pareille altér
tion peut être cauſée par le ſeul châtou
ſement d'une plume: l'action de l'éternu
ment continuée par quelque ſubſtance fo
âcre produiroit enfin le mal de tête, d
convulſions univerſelles, la fiévre, &

ort, les matiéres, par conféquent, qui fes en petite quantité caufent des altéions confidérables dans les fluïdes, doint produire cet effet par leur qualité ftilante.

3. Les fubftances âcres & qui font affez ues pour paffer dans les tuïaux capillai-, doivent néceffairement en irriter les illes, y produire des contractions plus nfidérables, & des vibrations plus for-.

4. Plufieurs chofes que nous prenons mme alimens, ou avec nos alimens, fedent cette qualité dans quelque degré, s font 1°. les fucs des végétaux acides; les efprits & les liqueurs fermentées, ticuliérement les vins piquans; 3°. les étaux aromatiques, comme le fenouil, farriette, le thym, l'ail, les oignons, porraux, la moûtarde, qui abondent en fel volatile piquant; 4°. toutes les épices général; 5°. tous les végétaux qui, par putréfaction, fe réfolvent aifément en fubftance fœtide huileufe alkaline. Les nons, l'ail, le poivre, le fel, & le vinre, pris en grande quantité, excitent leur *ftimulus*, une chaleur, & une fiémomentanées : c'eft pourquoi ils pafent être très-convenables dans quel-

ques cas, dont nous ferons mention dans la ſuite.

5. Les ſolides peuvent ſe contracter de pluſieurs manieres, 1°. par la ſolution de continuité; car une fibre entiérement coupée ſe retire par ſes deux bouts; tout ce qui eſt par conſéquent aſſez pénétrant pour détruire les petites fibres, doit les contracter. 2°. Tout ce qui déſemplit les vaiſſeaux donne auſſi lieu à la contraction des fibres; c'eſt pour cela que l'abſtinence produit le plus convenablement cet effet. 3°. Tout ce qui raccourcit les fibres en s'inſinuant dans leur tiſſu, comme l'eau dans une corde; les eſprits fermentés poſſédent cette qualité à un haut degré.

6. Plus un eſprit eſt huileux, plus il eſt nuiſible, à cauſe de ſa difficulté à ſe détacher du ſang. L'eau-de-vie l'abandonne plus aiſément que l'eſprit de génièvre, & celui-ci plus que l'eſprit d'anis. Les eſprits aromatiques compoſés nuiſent, 1°. par leur chaleur fermentative; 2°. par leur ténacité huileuſe; 3°. par leur cauſticité; qualités cependant qui les rendent propres dans quelques cas, pris en petite quantité.

7. Les eſprits fermentés contractent, durciſſent, & conſolident pluſieurs fibres vaſculaires enſemble, particuliérement c

es ſe trouvent les plus tendres, comme
ns le cerveau; d'où vient que ces eſprits
ruiſent la mémoire & les facultés intel-
tuelles.

8. Les végétaux acides auſtéres contrac-
t & fortifient les fibres, ſans avoir au-
ns des mauvais effets des eſprits fermen-
; tels ſont toutes les eſpèces d'ozeille,
nt les vertus réſident dans un ſel acide
ringent, antidote ſouverain contre l'al-
li bilieux; pluſieurs eſpèces de fruits,
mme les coings; quelques eſpèces de
res avec leur marmellade; les neſles,
capres, le fruit de l'épine vinete, les
enades, le pourpier; on les diſtingue
s aiſément par un goût rude ſtyptique.
mi les boiſſons, les vins auſtères ſont
ce genre; les fruits verds ont auſſi la
me qualité, mais ils ſont ſujets à occa-
nner des éruptions ſales ſur la peau, à
ſtruer les nerfs, & à cauſer des para-
ies.

9. Le relâchement des fibres conſiſte à
rendre flexibles ou aiſées à s'allonger
s rupture; ce qui ne s'exécute que dans
capillaires. Parmi les liquides doués de
te qualité relâchante, 1°. l'eau tiède tient
premier rang, 2°. les décoctions aqueu-
des végétaux farineux ou des grains,
mme l'avoine, l'orge, &c. 3°. tous les

fruits doux de jardin, 4°. presque toute
les herbes potagéres, les épinards, la po
rée, les choux, &c. le choux rouge est re
gardé encore comme un bon pectoral : 5
quelqu'unes des plantes qui donnent u
suc laiteux, comme la laitue, la chicorée
dont le lait est anodin & résolutif & q
sont bonnes par conséquent dans les mala
dies du foye : mais tous ces végétaux n
doivent point être fermentés ; car la fe
mentation change leur nature. 6°. Les hu
les exprimées des plantes douces. 7°. L
huiles animales, la crême, le beurre,
moële ; cette derniere est la plus pénétra
te de toutes les substances huileuses.

10. Il n'est pas probable que rien de
que les hommes prennent comme alimen
ait la qualité d'obstruer ou de fermer e
tiérement les cavités des capillaires ; de p
reilles substances ne pourroient gueres e
trer dans les veines lactées ; ou si elles
entroient, elles suspendroient la circulati
dans le poûmon. Les alimens visqueux,
est vrai, tels que ceux qui sont tirés d
substances farineuses non fermentées,
pénétrent point si aisément les veines la
tées, ni ne circulent point avec la mêm
facilité, que ces mêmes substances ferme
tées. Certains champignons cueillis par m
prise, pour bons, ont produit de la di

té dans la reſpiration: mais les tuïaux
illaires ſont très-ſouvent totalement
trués, ou par la compreſſion extérieure,
par la coagulation du fluïde qui y
ıle.
ı1. Les alimens peuvent auſſi changer
qualités des fluïdes, en les atténuant ou
ninuant la cohéſion de leurs parties;
te cohéſion dépend du poids & de la
ntité de notre nourriture: ainſi une
ırriture médiocre, ou l'abſtinence doi-
ıt les atténuer, parce que la déplétion
vaiſſeaux donne lieu aux fluïdes de ſe
ıter.
ı2. Tout ce qui pénetre & délaye en
me tems, produit le même effet, l'eau
conſéquent imprégnée de quelque ſel
iétrant atténue très-fortement; l'eau
uiſée de ſel ammoniac paſſé à travers la
u. On peut juſtement attribuer à cette
lité pénètrante les grands effets des eaux
dicinales; toutes les ſubſtances ſtimulan-
atténuent en accélerant le mouvement
ſang, à moins qu'elles ne l'augmentaſ-
t juſqu'à produire enfin la coagulation.
ı3. L'épaiſſiſſement ou la condenſation
ſang s'opére très-aiſément par l'exhala-
n des parties les plus liquides, au-moyen
ſudorifiques; mais cette méthode jette
fluïde dans un état de maladie. Les vé-

gétaux acides auſteres déja mentionnés on
la proprieté de condenſer les fluïdes, auſſi
bien que de fortifier les ſolides.

14. Le ſang des perſonnes qui travail
lent, eſt plus denſe & plus péſant que ce
lui des gens qui mênent une vie ſédentair
Les maladies qu'on attribue à l'épaiſſiſſe
ment du ſang viennent ſouvent de la cau
ſe contraire. Le ſang trop diſſout ſe fou
voye dans les vaiſſeaux ſéreux & lympha
tiques, comme nous l'avons dit, Chap. I
Prop. V. & cauſe des obſtructions dont o
a tort d'accuſer ſon épaiſſiſſement.

Les qualités du ſang dans l'état de ſanté
conſiſtent à être vermeil en ſortant du vai
ſeau, & dans la coagulation prompte de
partie rouge en une maſſe médiocremen
dure, nageante dans une ſéroſité, qui do
être exempte de toute couleur fort-jau
ou verdâtre. La gravité du ſang eſt à cel
de l'eau de la mer, comme 26-à-25. cel
de la ſéroſité à celle de la même eau, co
me 300-à-353. il eſt aiſé d'examiner, à c
marques, le ſang hors du vaiſſeau.

15. L'acrimonie n'eſt point naturel
mais accidentelle à nos fluïdes, elle pe
arriver 1°. par une nourriture muriatiqu
ou acide; cette derniere eſt auſſi de de
ſortes; Car ou elle eſt acide de ſa natur
ou elle eſt rendue telle par des ſubſtanc

matiques, qui deviennent acides par la
mentation. Les aromats étant composés
sels & d'huiles fort-exaltées unis ensem-
. 2°. Par l'augmentation de la vélocité
sang, & par conséquent par le frotte-
nt des parties.

16. L'acrimonie du sang peut être de
is espèces, suivant la nature des sels aci-
, alkalins, ou Muriatiques qui la pro-
sent: la muriatique approche plus de
kaline & demande la même cure: l'a-
nonie acide qui est ordinairement pro-
te par la foiblesse de la digestion, & le
p-long séjour des végétaux & du lait
s l'estomac, a son principal siége dans
premiéres voyes. Toutes les subs-
ces animales sont alkalines; mais les
étales sont les unes acides, les autres
alines; on doit se servir des deux espè-
, suivant les deux différentes inten-
ns.

17. Les végétaux anti-acides sont 1°.
utes les espèces d'ail, les oignons, les
otes, les navets, la racine de panicaut,
asperges, les raiforts, la moûtarde,
choux, &c. 2°. Toutes les substances
males, sur-tout celles des animaux qui
ent d'autres animaux; les sucs de ces
niers étant plus alkalins, que dans ceux
se nourrissent de végétaux; tels sont

la plûpart des poissons, principalement quelques-uns de l'espèce testacée. 3°. L'eau en-tant qu'elle délaye & divise les acides. 4°. Les huiles sont anti-acides, en ce qu'elles émoussent l'acrimonie; mais comme elles sont quelquesfois difficiles à digérer, elles produisent alors une acrimonie d'une autre espèce.

18. Lorsqu'au contraire l'acrimonie est alkaline, ce qui est plus ordinairement le cas des liqueurs qui circulent, la nourriture convenable consiste dans les décoctions des végétaux farineux que la nature semble avoir destinés pour la nourriture végétale des hommes. Cette acrimonie indique un usage copieux de vinaigre & de fruits acides, comme les oranges qui contiennent un suc très-efficace dans la cure du scorbut muriatique des mariniers; le suc de limon convient aussi dans le même cas; il est plus rafraichissant & plus astringent; que celui d'orange. Tous les anti-scorbutiques doux sont aussi indiqués, comme l'ozeille, la chicorée, la laitue, les pommes; & parmi les liquides, le petit-lait: tous les anti-scorbutiques piquans au-contraire, comme le *cochlearia*, les raiforts, la moûtarde, &c. sont nuisibles dans cette espèce de scorbut chaud.

19. Il y a une troisiéme espèce d'anti-

scorbutique

orbutiques propres dans cet état alkalin
es fluïdes, qu'on appelle aſtringens ; tels
ue les grénades, les capres, & la plûpart
s ſubſtances végétales confites avec le
naigre. L'extrême de l'alkali eſt la pu-
éfaction. Toutes les ſubſtances acides &
ſel marin lui réſiſtent ; mais comme ce
rnier eſt un corps ſolide piquant, inal-
rable dans le corps humain, il déchire
vaiſſeaux, quand on le prend en gran-
quantité, qu'on ne ſe nourrît que de
ande ſalée; il produit des éroſions dans
ſolides, & tous les ſymptômes du ſcor-
t de mer; ſcorbut dont la cure dépend
s végétaux acides, & non pas des anti-
orbutiques chauds; toutes les épices oc-
ſionnent auſſi cette acrimonie, comme
l'a inſinué ci-devant.

20. Il y a d'autres ſubſtances oppoſées
x deux eſpèces d'acrimonie ci-deſſus, ap-
llées adouciſſantes, parce qu'elles émouſ-
nt ou enveloppent les ſels piquans ; com-
les légumes farineux, tels que les pois,
fêves, les lentilles. Les huiles eſſentiel-
des animaux, comme la crême, le beur-
, la moële; cette derniere eſt un ſpéci-
ue dans l'eſpèce de ſcorbut, qui occa-
nne le cliquetis des os, parce qu'elle les
mecte. Toutes les plantes ſans odeur &
s goût piquant ſont adouciſſantes; de

même que toutes les parties alimenteuses des animaux sains ; car aucune des liqueurs de ces derniers ne cause d'irritation dans l'œil, ni dans les playes récentes. L'acrimonie privée de viscosité, peut se guérir par une nourriture convenable ; mais celle, qui est jointe à la viscidité a besoin, pour être dissoute, de substances plus actives.

21. Tout ce qui rend le mouvement du sang plus languissant qu'à l'ordinaire, dispose à l'acrimonie acide, & ce qui l'augmente au de-là du naturel, dispose à l'acrimonie alkaline.

22. Après les altérations précédentes de fluïdes, suit leur délayement ; il n'y a poin de véritable délayant que l'eau ; les autre liqueurs ne le sont qu'à raison de l'ea qu'elles contiennent. L'eau délaye & relâ che en même tems : cette derniere qualit est corrigée par le mêlange de quelque aci de l'eau chargée d'acides, resiste à la cha leur & à l'état alkalin des fluïdes & o peut en continuer l'usage sans risque ta que la soif, la vîtesse du poulx, la libert des passages urinaires, la sécheresse, & stricture des vaisseaux subsistent.

23. Au délayement est opposée la coag lation ou l'épaississement qui est produ par la dissipation des parties les plus liq des par le moyen de la chaleur, ou p

ſinuation de quelque ſubſtance dans les
ides, qui en rende la cohéſion des par-
plus forte. Tous les végétaux dont le
lange avec le vitriol de fer forme une
leur noire, ont cette qualité ; leur goût
ordinairement âpre & ſtyptique : le
aigre eſt comme on l'a dit déja, un
le bien particulier ; car il ne coagule
nt : les eſprits inflammables coagulent
fluïdes, & durciſſent les ſolides, à un
t degré.

4. Diſſoudre les matiéres coagulées, eſt
redonner la fluïdité ; ce qui peut s'exé-
er par les liqueurs aqueuſes imprégnées
quelque ſel pénétrant, mais plus effica-
ient par les ſubſtances ſavonneuſes,
npoſées d'huile & de ſel, comme le miel,
robs, & les gélées de la plûpart des
ts. Le miel & le vinaigre, mêlés enſem-
ſont un puiſſant diſſolvant. L'épaiſſiſſe-
it eſt détruit par les ſubſtances âcres,
'acrimonie par l'épaiſſiſſement.

5. Les alimens agiſſent ſecondement ſur
luïdes, ou en augmentant, ou en en dimi-
nt la quantité : le premier s'opére par
nourriture abondante & la ſuppreſſion
évacuations ; le ſecond par une nour-
re médiocre ou l'augmentation des ſé-
ions animales, c'eſt-à-dire, l'expulſion
fluïdes hors du corps ; quoique les ſé-

crétions des sucs louables s'exécutent mieux par l'augmentation des liquides.

26. Tout ce qui engendre du bon chyle, doit aussi engendrer du lait. Tel est celui de vache assaisonné de sucre ou de sel, dont la boisson augmentera la quantité de celui qui a été diminué par le trop grand usage de la viande : les crêmes, les bouillons, les bierres, peu chargées d'houblon, les possets *, & en général tout ce qui relâche produit le même effet.

27. Les substances alimenteuses fournissent autant de bons pectoraux, que les médicamens : de ce nombre sont, toutes les préparations d'orge, d'avoine, de miel, & toutes les substances savonneuses, mentionnées ci-devant, dont l'action est d'atténuer le plegme.

28. Il y a des alimens lénitifs, qui aiden[t] l'expulsion des matiéres fœcales, sans irri[-] ter les boïaux; tels sont les huiles anima[-] les récentes (car elles deviennent âcres pa[r] le séjour) comme la crême, le beurre, l[a] moëlle, les bouillons faits des parties des en[-] virons du mésentère, les huiles exprimée[s] des fruits meurs (car celles des verds son[t] austeres & astringentes), les jus des frui[ts] doux, les décoctions des végétaux farineux

* Liqueur faite de vin de Canarie, de crême, de mu[s-] cade, d'œufs bien battus, & de sucre.

s ſavons naturels, comme le miel, le ſu-
e. Cette ſorte de nourriture ou de régi-
e convient dans les pays chauds, où la
ande tranſpiration diſſipe l'humidité.
'eau, le lait, & le petit-lait pris en plein
r, ſans beaucoup d'exercice, & tel qu'il
puiſſe point les déterminer par la peau,
lâche le ventre.

29. Il y a des alimens qui, outre cette
ualité lubrifiante, ſtimulent légérement.
es gélées faites des parties ſolides des
imaux, comme leurs cornes, irritent par
s ſels qu'elles contiennent. La chair ſa-
e, qui jette ſouvent les marins, dans le
urs de ventre; les coquillages qui ont
n goût ſalin; les fruits de jardin qui ont
uelque acrimonie; la plûpart des bayes
ont quelques-unes produiſent la diarrhée;
eau chaude mêlée avec du miel, & celui-
avec des acides, diſſolvent le phlegme
es boïaux. Il y en a d'autres qui aident
ſécrétion de la bile, comme tous les ſa-
ons naturels, les ſucs des fruits doux, &
iquans, particuliérement les raiſins, dont
uſage immoderé produit le *cholera-mor-
us.*

30. Les décoctions, les émulſions, &
es huiles des végétaux émolliens, ſont
iurétiques, en tant qu'elles relâchent les
anaux urinaires: les relâchans doivent

précéder ceux qui irritent & forcent les paſſages de l'urine. Ces émolliens doivent être pris en plein air, & par des eſtomacs vuides, pour en empêcher la route vers la peau. Les végétaux qui abondent en ſels eſſentiels ſont diurétiques par leur qualité ſtimulante, comme l'ozeille, le cerfeuil, le perſil, le panicaut, &c. tels ſont auſſi tous ceux qui contiennent une huile aromatique, comme les aſperges, le fenouil, &c.

31. Quant aux ſudorifiques, on doit conſidérer que l'humeur qui ſe diſſipe par la ſueur eſt ſouvent la partie la plus ſubtile du ſang, & qu'on n'en doit point forcer par conſéquent la ſécrétion, ſans une néceſſité manifeſte. La matiére de l'inſenſible tranſpiration eſt douce, celle de la ſueur reſſemble à l'urine, & donne un ſel volatil huileux fœtide. La ſueur trop violente peut devenir enſanglantée ; la matiére de cette humeur eſt la partie aqueuſe de la boiſſon imprégnée de ce ſel ; quelquefois un chyle crud dans les perſonnes foibles & pulmoniques, & quelquefois, comme on l'a déja dit, la partie la plus ſubtile & la mieux travaillée du ſang, comme dans les gens gras dont l'inſenſible tranſpiration eſt peu conſidérable.

32. La ſueur eſt cauſée par le change

ent de l'équilibre entre les fluïdes & les
lides (équilibre dans lequel consiste la
ritable santé) de maniere que le mou-
ment des premiers l'emporte sur la ré-
tence des derniers ; cette évacuation est
r conséquent produite 1°. par le relâche-
ent des passages de la peau. 2°. Par le dé-
yement. 3°. Par la dissolution du sang.
. Par l'accélération de son mouvement ;
au délaye & relâche en même tems, elle
: par conséquent le meilleur & le plus
r sudorifique ; le mêlange des substan-
s aqueuses & acides est un puissant su-
rifique : les épices ne sont point si pro-
es ni si saines, à cause de la chaleur &
: la dissolution qu'elles produisent dans
sang.

33. L'insensible transpiration est la plus
rfaite & la derniere action des digestions
imales ; sa juste sécrétion est la cause & le
;ne de la santé, & pour peu que la ma-
ère de la transpiration soit retenue, elle
: l'avancoureur certain de la maladie ; par
nséquent les meilleures indications, pour
gler la diéte, se prennent de la quan-
é de la transpiration.

La nourriture la plus transpirable est cer-
inement la plus facile à digérer, mais
le peut convenir ou ne pas convenir à
omme suivant les circonstances où il se

trouve, & particuliérement ſelon la forc
de ſon mouvement muſculaire. Par la Prop
IV. du Chap. II. La force ou la réſiſtence
des alimens doit être proportionnée à l'ac-
tion des ſolides; celle-ci étant beaucoup
plus conſidérable dans les perſonnes expo-
ſées au travail & aux exercices violens; les
alimens trop tranſpirables les jetteroien
dans les inconvéniens de la tranſpiration
trop forte; tels que ſont la foibleſſe, la
défaillance, & quelquesfois la mort ſubite
Ce qui diminue la ſueur augmente l'inſenſi-
ble tranſpiration, c'eſt pourquoi une nour-
riture aſtringente & fortifiante contribu
ſouvent à ce deſſein. Les alimens les plu
nourriſſans ſont, ſuivant les expériences d
SANCTORIUS, les moins tranſpirables (ex
cepté le mouton qui l'eſt le plus de tous
& la chair de porc l'eſt la moins) de mêm
que les anguilles & toutes les ſubſtance
graſſes & huileuſes: les alimens peu nour
riſſans pris en grande quantité ſont très
tranſpirables.

Un eſtomac trop vuide ou trop plein
arrête la tranſpiration. Les fruits des plan
tes rampantes, comme les concombres
les melons, &c. produiſent le même effet
c'eſt pourquoi la nature les a ſagement pla
cées, dans une ſaiſon où cette évacuatio
eſt trop abondante. La diverſité des vian

es diminue la tranſpiration, le miel l'augmente dans les conſtitutions froides, excepté lorſqu'il excite une trop grande ſécrétion de la bile, car pour lors il la diminue : la grande boiſſon durant le tems de la chylification, arrête auſſi la tranſpiration, attention que doivent faire ceux qui boivent beaucoup, après le repas.

Le ſigne le plus ſûr du défaut de tranſpiration ſont les flatuoſités ou les vents.

34. Les menſtrues ſont pouſſés 1°. par tout ce qui occaſionne la pléthore; tels ſont tous les alimens aiſés à digérer pris en aſſez grande quantité. 2°. Par toutes les ſubſtances ſavonneuſes qui inciſent les mucoſités des premiéres voyes. 3°. Par les épices & les végétaux chauds qui abondent en un ſel volatile huileux, comme nous avons déja dit plus haut.

35. La chaleur eſt produite dans le corps humain, par le frottement des fluïdes & des ſolides; car lorſqu'il ceſſe, comme à la mort, il ſurvient un froid extrême. Le frottement des parties ſolides, les unes contre les autres, cauſeroit avec le tems une chaleur capable de les détruire ſi la nature n'avoit ſagement pourvû à leur lubrification par une ſubſtance huileuſe qui venant à manquer, comme il arrive quelquefois dans le ſcorbut, la goutte, & le rhuma-

tiſme ; il ſurvient ſouvent une chaleur in-
flammatoire.

36. Les ſubſtances ſtimulantes priſes e
alimens, mais ſur-tout les eſprits inflam
mables, augmentent la chaleur en augmen
tant le mouvement oſcillatoire des ſolide
Tout ce qui augmente la denſité du ſang
même ſans en augmenter la vîteſſe, échau
fe; parce qu'un corps denſe eſt plus chaud
qu'un corps rare. Enfin le froid extrêm
échauffe auſſi. Le froid eſt produit dans l
corps par les cauſes contraires à celles qu
en cauſent la chaleur ; comme 1°. par l'a
foibliſſement de la force des matiéres irr
tantes, par l'uſage du lait, du petit-lait, d
l'eau, &c. 2°. Par tout ce qui relâche. 3
Par les ſubſtances acides, qui ſont rafra
chiſſantes par rapport aux alkalines, com
me ces derniers le ſont par rapport au
acides.

37. Les céphaliques ſont toutes les ſub
tances qui atténuant & diviſant le ſang
le font circuler aiſément dans les capilla
res du cerveau. Un cordial, à proprement
parler, n'eſt pas toujours ce qui augmen
la force du cœur ; car cette force augme
tée, l'animal peut devenir plus foible, com
me dans les maladies inflammatoires. To
ce qui augmente la force naturelle ou an
male, c'eſt-à-dire, celle qui meut les flu

es & les muſcles, eſt un cordial; telles
ont 1°. les ſubſtances, qui mettent la ſé-
oſité du ſang dans l'état le plus propre pour
circulation & la nutrition; comme les
ouillons faits de ſubſtances animales, le
it, les fruits meurs, & toutes les matié-
es dont le goût eſt bon & point piquant.
°. Tout ce qui relâche les fibres trop ſer-
ées, ou fortifie celles qui ſont trop lâches;
°. Ce qui, dans quelques cas, chaſſe les
ents. 4°. Ce qui excite & emporte le mou-
ement languiſſant des eſprits animaux,
omme les épices, le vin, & les liqueurs
iritueuſes.

38. Les carminatifs ſont les ſubſtances
ui délayent & relâchent en même tems,
arce que les vents occaſionnent des ſpaſ-
es ou des convulſions dans les parties;
ut ce qui excite la tranſpiration eſt auſſi
rminatif; car les vents ſont une matiére
anſpirable retenue dans le corps.

39. Toute nourriture émolliente, & re-
chante, & tout ce qui détruit l'acrimonie
iminue les douleurs.

40. Il y a differentes matiéres qui priſes
omme alimens tuent les vers; comme
huile, le miel, &c.

Toute perſonne qui fera attention à ce
ue nous n'avons fait qu'inſinuer dans ce
hapitre, s'appercevra aiſément que toutes

les intentions remplies par les médicamens, peuvent l'être aussi par les alimens.

On s'attendra peut-être que je dise quelque chose dans ce chapitre, des qualités de trois plantes étrangéres, le thé, le caffé, & le chocolat ; dont l'infusion & la decoction sont aujourd'hui très en usage : on a écrit plusieurs traités là-dessus, qui leur attribuent des bonnes & des mauvaises qualités qu'elles n'ont point. Le docteur THOMAS SHORT a publié depuis peu une sçavante dissertation sur le Thé, dans laquelle il nous a donné, avec beaucoup d'habileté, & de sçavoir, l'histoire naturelle, & l'analyse de cette plante. Mais comme l'infusion & la décoction de ces végétaux dans l'eau commune sont leurs seules préparations en usage, il n'est point nécessaire d'examiner ici d'autres principes de ces plantes, que ceux qu'on en extrait par ces deux opérations simples.

Les feuilles vertes du thé contiennent un suc narcotique qu'on fait exhaler à la chaleur avec beaucoup de soin, avant de l'exposer en vente. On peut voir, dans le traité déja cité, les differentes méthodes de découvrir les frelateries du thé, faites par la coupe-rose, les fiels, l'esprit de corne de cerf, l'impression du thé sur les organes du goût & de l'odorat, y découvr

-peu d'eſprit volatile ; l'eau ſimple ne
: en extraire la réſine ou huile fixe qui
mere & aſtringente ; il faut pour cela
eſprit rectifié. Les principes actifs ex-
s par l'infuſion, ſont les parties de ſon
e ou partie gommeuſe, & de ſes ſels
plus aiſées à ſe ſéparer.
on ſel & ſa gomme ſont aſtringens ; les
chalybées en tirent une teinture de la
ne couleur que des feuilles du chêne.
ſt diſpoſé à s'aigrir, comme il paroît
ſes effets ſur les eſtomacs incommodés
idité : de maniere que le thé eſt l'infu-
d'une plante de nature acide & mé-
rement aſtringente, dans l'eau chaude.
laye par ſa partie aqueuſe, & ſtimule
ſon ſel : il modére par ſa vertu aſtrin-
e la qualité relâchante de l'eau chaude.
u imprégnée de quelque ſubſtance ſa-
ou ſtimulante, étant, comme nous l'a-
déja dit, très-pénétrante, s'inſinue très-
nement dans le tiſſu de nos liqueurs,
uit le cerveau, & répare les eſprits.
hé eſt une liqueur de cette nature,
comme elle affecte les nerfs par ſa
ité ſtiptique & ſtimulante, elle occa-
ne très-ſouvent des tremblemens ; il ex-
la tranſpiration par ſa chaleur, diſſout
iſcoſités de l'eſtomac, par ſa qualité
euſe, & peut par-là aider à la digeſtion,

mais ſa décoction forte eſt émetique, & ſ
boiſſon trop abondante relâche & affoibli
le ton de l'eſtomac.

Le thé eſt diurétique à raiſon de ſa qua
lité ſtimulante & délayante ; mais comm
aſtringent, il n'eſt pas tout-à-fait ſi propr
dans les cas où il s'agit de relâcher les ca
naux urinaires.

Le lait modére quelqu'une des qualité
du thé rapportées ci-deſſus, en le rendan
plus doux & plus nourriſſant ; le ſucre
comme ſel, augmente ſon *ſtimulus.* Il ſu
de ces idées 1°. que le thé ne convien
qu'à ceux dont l'état demande quelqu'
nes des altérations mentionnées ci- deſſu
Il paroîtra plus clairement quels ſont ceu
là, dans le chapitre ſuivant. 2°. Que
force immodérée & la quantité de cet
liqueur, peuvent nuire dans pluſieurs ca
& à preſque tout le monde.

Le caffé a une huile fortement com
binée & embarraſſée dans les particul
terreuſes, la partie la plus nuiſible de cet
huile s'exhale durant la torréfaction
caffé, juſqu'environ un quart de ſon poid

* Une livre de caffé a donné dans
diſtillation, ſix onces ſix dragmes d'eſp
volatile ; deux onces deux dragmes & de
ſcrupules d'huile ; cinq onces trois dragm

* Tranſact. Philoſoph.

e tête - morte. Quoique les Chymistes
'ayent point pû tirer de sel fixe, par la
alcination du *caput-mortuum*, il faut cer-
inement que ce végétal en ait quel-
u'un.

L'eau extrait du caffé les parties de son
uile les plus aisées à se séparer, lesquel-
s nagent souvent sur la surface de la dé-
oction. Cette huile est volatile & par con-
quent très-peu nourrissante.

Les huiles volatiles réparent les esprits
nimaux, mais elles possédent en même
ms toutes les mauvaises qualités des subs-
nces qui produisent les effets de l'acrimo-
e huileuse, dont nous parlerons dans le
hapitre suivant; ces effets sont la séche-
sse, la chaleur, la stimulation, le trem-
ement des nerfs; c'est pourquoi l'on a
cusé le caffé de causer la paralysie, les
eilles, & de détruire la vigueur masculine.
est aisé d'inférer de ces qualités qu'il doit
re nuisible aux constitutions chaudes, sé-
ies, & bilieuses, & utile peut-être aux
hlegmatiques; mais quand on le prend
op fort ou en trop grande quantité, il est
éjudiciable à tout le monde.

Le chocolat est certainement la meil-
ure de ces trois liqueurs, son huile est ali-
enteuse & anodine en même tems; car
noix en fournit une aussi douce que celle

de l'amande, & les Indiens en font du pain
Cette huile combinée avec le propre sel d
chocolat, & avec du sucre, le rend savon
neux & déterſif; qualité par laquelle il aid
souvent à la digeſtion & excite l'appétit
mêlé avec la vanille ou avec des épices,
acquiert les bonnes & les mauvaiſes qua
lités des huiles aromatiques, qui convien
nent dans quelques cas & dans certaine
conſtitutions; mais qui ſont très-contraire
dans d'autres.

CHAPITRE VI.

Des differentes intentions qu'on doit ſe pr
poſer dans le choix des alimens, dans l
differentes conſtitutions.

SAin & mal-ſain ſont des qualités rel
tives, & non réelles: affirmer par co
ſéquent qu'une choſe eſt ſaine ou mal-ſa
ne, ſans décrire, dans toutes les circon
tances, le ſujet avec lequel elle a ces ra
ports, c'eſt, qu'il me ſoit permis de le di
parler contre le bon ſens.

Pour rendre ces termes d'aliment ſain
mal-ſain intelligibles, deux choſes ſo
néceſſaires, 1°. de faire voir quels alime

viennent dans les différentes constitu-
ns. 2°. Les intentions qu'on doit se pro-
ser dans ces mêmes constitutions. Le pre-
er point a été le sujet du chapitre pré-
ent, le second sera la matiére de ce-
-ci.

PROPOSITION I.

Rapporter les différences les plus ordi-
res des constitutions humaines.

. Ces différences naissent, ou des soli-
, quant à leurs différens degrés de for-
ou de tension; étant dans les uns trop
nes & trop foibles; dans les autres trop
tiques & trop forts: ou du different
des fluïdes, qui étant composés d'es-
, d'eau, de sel, d'huile, & de terre,
érent suivant l'excès de tous, ou de
lqu'un de ces ingrédiens; de-là naissent
constitutions pléthoriques, phlegmati-
s, grasses, salines, & séches; cette der-
e est appellée par les anciens, atrabi-
e ou mélancholique. La constitution
horique où le véritable sang abonde,
nommée sanguine. La saline est acide,
aline, ou muriatique, suivant la natu-
les sels qui l'occasionnent.

. Quoique chaque constitution soit ma-
e, dans quelqu'un de ces sens, toute-

fois ces maladies ſont compatibles avec l
fonctions ordinaires de la vie, & laiſſe
les hommes à leur propre conduite, qua
à leur maniere de vivre ; elles ſont par co
ſéquent un ſujet propre à traiter dans c
ouvrage, où je ſuis fort éloigné de préte
dre inſtruire mes collegues, ou les dirig
dans la conduite des perſonnes qui ſo
commiſes à leurs ſoins.

3. Je crois qu'il convient d'avertir
lecteur de deux choſes, 1°. que je tâche
de donner l'idée la plus ſimple de la ma
die, & du régime ou de la nourriture, c
lui convient, faiſant abſtraction des co
plications de la premiere, & des cont
indications de la ſeconde. 2°. Que dans
traité de cette nature, le raiſonnement d
être précis, quoique la pratique puiſſe s
tendre beaucoup.

PROPOSITION II.

Expliquer les cauſes & les ſymptôn
des fibres foibles & lâches, & la nou
ture qui leur convient.

5. Il y a dans toutes les fibres, & dans
tuniques des vaiſſeaux, un pouvoir contr
tile par lequel elles tâchent de ſe raccou
ou de ſe contracter ; ceci eſt évident ; ca
une fibre eſt coupée tranſverſalement,

ux bouts se rétirent, & font bailler la
aye, la force opposée à cette contractili-
des fibres, est formée par le liquide qui
ule dans les tuïaux qu'elles composent.
 santé consiste dans l'équilibre entre ces
ux puissances; c'est-à-dire que, lorsque
 fluïdes se meuvent si uniformement
'ils ne pressent pas plus sur un endroit
s solides, que sur l'autre, & qu'ils ne
uvent le supporter, & que, de l'autre
té, ces derniers résistent & agissent si éga-
nent sur les premiers, qu'il ne se fait
cune sensation desagréable, l'animal est
 santé; il est en maladie, au contraire,
and cet équilibre est emporté; tout ce
i le détruit dans un point, le détruit, en
elque maniere, dans tout le corps.
2. Les premiers & les plus simples soli-
 de nos corps, sont peut-être purement
restres, incapables d'altération, ou de
ladie; de ces élémens sont composées
 premieres fibres; de ces fibres les vais-
ux; des vaisseaux les viscères, ou orga-
 du corps humain; la foiblesse par con-
uent & la laxité des fibres, des vaisseaux,
 viscères, & de toutes les parties soli-
, peuvent être regardées comme une
le maladie; quoiqu'il faut avouer qu'el-
n'est pas toujours universelle, & qu'il y
uelquefois de la foiblesse dans quelque

organe, avec une force musculaire consid
rable.

3. On dit qu'une fibre est foible, lorsq
la cohésion de ses parties est si légére, qu'
le peut se rompre, ou perdre son élasti
té, par une force peu supérieure à ce
qui se passe ordinairement dans le co
d'une personne saine: la foiblesse des va
seaux ou des organes, consiste dans une
hésion si légére des parties constituante
qu'elles se trouvent hors d'état d'exécu
les fonctions ordinaires de la vie conside
dans l'état de santé. Quoiqu'il y ait, ab
lument parlant, de la débilité dans les
bres des enfans, elle ne doit point être
gardée cependant comme maladie, pa
qu'elles doivent être lâches & souples, p
pouvoir s'allonger par l'action des fluid
& produire par-là l'accroissement, m
quand elles sont parvenues, dans les a
tes, à leur extension parfaite, elles ne p
vent plus céder, sans se rompre, ou p
dre leur élasticité.

4. La laxité d'une fibre consiste dans
telle cohésion de ses parties, qu'elle p
être allongée par une force légére: la
xité est une espèce de foiblesse.

5. Les causes les plus communes d
débilité des fibres, sont 1°. le défaut
la grande perte des sucs les plus essenti

n'y a pas assez de sang, le chyle ne
uroit s'assimiler aisément. Une personne,
en perd journellement beaucoup, de-
nt hydropique, & leucophlegmatique.
s une fibre élastique, de même qu'un
, a été tendue, plus elle se rétablit avec
ce; mais si elle est privée d'élasticité,
e est, ainsi qu'une vessie, purement paſ-
e à l'égard de l'influx du liquide. 2°. Les
nens trop visqueux & trop gluans, pour
e parfaitement digérés; de cette espèce
, selon Hippocrate, le pain non levé.
La vie sédentaire, car le mouvement au-
ente la circulation des liqueurs, & par
iséquent la cohésion des parties solides.
La trop grande extension causée par la
nitude. Une corde de luth soutiendra un
ds de cent livres, sans se rompre, mais
s pouvoir en même tems exercer son
ticité; ôtez-en cinquante, & elle éle-
a immédiatement le poids. 5°. Une at-
sphère humide. L'atmosphère est ce qui
ent les fibres unies ensemble; nous les
tons se serrer ou se lâcher, suivant le
érent état de l'air; plusieurs qui se por-
t bien dans un air sec, tombent, dans
air humide, dans toutes les maladies qui
endent du relâchement. 6°. Enfin cette
blesse peut venir de la structure, ou de
onstitution naturelle de la machine.

6. Les ſignes & les effets ordinaires d
la débilité des fibres, ſont 1°. la pâleur, l
douceur, & la froideur de la peau ; 2°. l
couleur pâle du ſang ; car la rougeur de c
fluide dépend de l'action forte des ſolides
3°. un pouls foible ; 4°. des bouffiſſeure
par tout le corps, ou quelqu'une de ſe
parties, 5°. la ſtagnation des humeurs, &
la pourriture, qui en eſt la ſuite ; car l
force des vaiſſeaux, & la preſſion de l'a
étant diminuées, toutes les liqueurs ſe d
latent, & ce qui croupit ſe putréfie ; ſi un
perſonne, dont les ſolides ſont fermes
commence à ſe bouffir, & paſſe ainſi, com
me d'une conſtitution chaude, dans un
froide, ſes fibres s'affoibliſſent. 6°. Les an
xiétés, & les palpitations de cœur : l
éructations aigres, après une nourriture v
gétale, & les nidoreuſes, après une an
male, marquent une foibleſſe dans les o
ganes de la digeſtion. 7°. Le changemen
de l'état ſain des humeurs, en celui que l
Médécins déſignent ſous le nom général d
cacochymie ; 8°. les taches, & les déco
lorations de la peau ; car les vaiſſeaux l
téraux, qui aboutiſſent vers l'habitude
donnent entrée à des ſucs groſſiers, qu'i
n'admettroient point, s'ils étoient dou
d'un degré de ſtricture convenable. 9°. L'
trophie, parce que les vaiſſeaux deſtin

cevoir les sucs nourriciers s'obstruent,
se dessèchent à cause de leur foiblesse.
Les hydropisies, parce que les fibres
t lâches & débiles, occasionnent le ra-
issement des fluïdes. En un mot la plû-
des maladies chroniques viennent de
xité des fibres ; cas où la principale in-
ion doit être de rétablir le ton des so-
, car celui-ci rétabli, la maladie se
pera avec le tems ; mais sans cela, tous
secours deviendront inutiles.

Il est évident que la nourriture des
onnes dont les fibres sont foibles, doit
aisément convertible en substances
ales ; tels sont les alimens mention-
Chap. V. Prop. IV. & V. comme 1°.
it qui est la partie chyleuse de l'animal
préparée. La partie caséeuse est sépa-
& dissoute par la bile, & la plus séreu-
tre dans le sang ; le simple petit-lait
op relâchant : 2°. Les œufs au sortir
poule ; car la partie la mieux travail-
& la plus spiritueuse se perd, en le
nt cuire ; 3°. Les bouillons dont la
ité alkaline peut être corrigée, s'il le
, par le mêlange de quelque acide ;
es décoctions, les crêmes, & les pa-
s, faites de pain bien fermenté (car
rmentation, comme il a été insinué,
p. III. Prop. IV. détruit la viscosité

gluante des ſubſtances farineuſes). 5°. L
vins auſtères trempés ; ils rafraichiſſe
plus que l'eau ſeule, & ne relâchent poi
en même tems : 6°. Tous les végétaux
doués d'un ſuc acide auſtère, rapportés
Chap. V. Prop. IV. & VIII. conviennen
auſſi dans ce cas. Le relâchement, produ
par la pléthore, ſe guérit par la diéte,
de quelle cauſe qu'il provienne, par ſes co
traires. On doit prendre garde de ne poi
obſtruer les vaiſſeaux, en travaillant à fo
tifier les fibres.

PROPOSITION III.

Expliquer les ſymptômes, & les cau
des fibres trop fortes & trop élaſtiques,
la nourriture, qui leur eſt propre.

1. L'état des fibres, oppoſé au préc
dent, eſt la rigidité ou l'élaſticité tr
grande ; la premiere les rend inflexib
aux cauſes auſquelles elles doivent céd
pour conſerver l'animal en ſanté ; par
ſeconde, elles ne réſiſtent pas ſeulemen
leur allongement, mais elles ſe rétabliſſe
encore avec trop de force & de preſſion
les fluïdes.

La rigidité des organes eſt cet état
leur fait réſiſter à l'expanſion néceſſair
l'exercice & à la continuation des fonctio
vita

tales. La roideur des vaiſſeaux & des or-
nes doit néceſſairement ſuivre celle des
res ; ſoit parce que celles ci en forment
s parties conſtituantes, ſoit parce qu'à
uſe de la grande force du cœur & du
ouvement des fluïdes, pluſieurs tuïaux,
r où ils couloient auparavant s'obliterent
s'uniſſent enſemble. Voy. Prop. VII.
hap. II.

2. La véritable ſanté conſiſte dans cette
xibilité des fibres & des vaiſſeaux, qui leur
rmet de céder à la force du cœur, pour
cevoir les fluïdes ; & dans l'élaſticité,
ceſſaire enſuite, pour en continuer le
ouvement progreſſif, par leur reſtitution ;
ſi les vaiſſeaux étoient entiérement ri-
les, ou que leur force élaſtique fut éga-
, ou excédat celle du cœur, la circula-
n ne ſçauroit ſe faire ; ou s'ils ren-
yoient le ſang avec trop de violence vers
cœur, il ſe formeroit des concrétions
lypeuſes dans les ventricules, particu-
rement lorſque les valvules ſe trouve-
ent diſpoſées à devenir plus rigides el-
-mêmes ; s'il ne reſtoit qu'une goutte de
g dans le cœur, à chaque battement,
gouttes parviendroient, après pluſieurs
ſations, à une maſſe conſidérable.

3. Il eſt aiſé de déterminer, par les loix
l'hydraulique, les effets naturels de cet-

te conſtitution, qui eſt la ſource des mal
dies aigues, comme le relâchement l'e
des chroniques.

4. Les cauſes de cet état des fibres, ſo
1°. outre la conſtitution naturelle du corp
un trop long uſage des alimens propres
fortifier les fibres. 2°. Le grand exercice c
le travail; ceux qui en font beaucou
ſont, ſelon Hippocrate, difficiles à gue
des pleureſies; cette conſtitution ſe fait
ſément connoître par les apparences ext
rieures du corps; étant maigre, chau
velû, ſec, & extenué, ſans maladie; l
muſcles ſont durs & fermes, parce que
grande force avec laquelle les petits va
ſeaux ſe contractent, les rétréciſſant bea
coup, ils chaſſent les liqueurs qu'ils co
tiennent, & admettent peu de celles q
ſuivent, d'où les tuïaux deviennent dur
& ſerrés; cette conſtitution ſe découvre e
fin par la force du pouls, & la vigueur d
fonctions vitales,

5. Les regles qui regardent le régim
dans cette conſtitution, peuvent ſe ti
de la Prop. IV. du Chap. précédent. C
doit s'y abſtenir des ſubſtances employé
dans l'état oppoſé. Le lait eſt trop nourr
ſant, mais le petit-lait convient, com
émollient. Les vins forts & auſtères de
vent être rejettés, mais plus encore les

rits inflammables qui durciſſent les fibres ; eau étant un puiſſant relâchant, eſt la oiſſon propre ; il n'y a point de meilleur noyen que le bain, pour aſſouplir & relâ- ner ; toute nourriture émolliente, comme s fruits mucilagineux dont on peut for- er des gélées ; les herbes potagéres de l'eſ- èce émolliente ; les ſubſtances réſolutives, déterſives, c'eſt-à-dire, qui détachent s matiéres gluantes adhérantes aux fibres ; ls que ſont les ſavons végétaux, dont le incipal eſt le miel : tout ce qui augmente graiſſe ; les ſubſtances huileuſes, les hui- s animales, la crême, le beurre, la moël- , les matiéres farineuſes, non fermen- es, obſervant d'uſer le moins de ſel, qu'il poſſible, car le ſel durcit ; toutes ces bſtances, dis-je, conviennent dans le cas éſent. La nourriture tirée des animaux, it y être donnée en bouillons, plûtôt e ſous aucune autre forme.

6. Les Méthodiques, ſecte ancienne de édecins, déduiſoient avec beaucoup de iſon, toutes les maladies de cette double uſe, le relâchement & la rigidité des fi- es ; car les fluïdes tirent leurs qualités des lides. Il ne paroît gueres qu'on puiſſe don- r d'autre raiſon des diverſes ſécrétions imales, que la configuration, & l'action férentes des vaiſſeaux, qui ſéparent,

d'une ſeule liqueur homogène, tant de d
vers fluïdes; je crois même que ſi, dans l
plûpart des cas où les humeurs ſont viciée
il étoit poſſible de les ôter entiérement, &
d'y en ſubſtituer immédiatement de ſaine
par la transfuſion, ces dernieres acque
roient, après pluſieurs circulations, les ſo
lides reſtant toujours les mêmes, les quali
tés des premieres. Les Méthodiques o
erré, en ce qu'ils ont conſidéré les ſolid
vaſculaires comme le ſeul ſiége des mal
dies, ſans faire attention que les ſolides
ou les organes eux-mêmes peuvent être a
terés, en agiſſant ſur les fluïdes.

PROPOSITION IV.

Rapporter les cauſes, & le régime d
conſtitutions pléthoriques.

La pléthore, ou ſur-abondance de ſu
louables, qui eſt la premiere maladie d
fluïdes, eſt cauſée par la vigueur des organ
digeſtifs, l'abondance des bons alimens
l'âge moyen, le tempérament ſanguin
dont nous parlerons ci-après, le défau
d'exercice ou du mouvement muſculaire
l'air humide, la ſuppreſſion des évacuatio
ordinaires. Ses effets ſont la trop gran
ſenſibilité à la chaleur, ou au travail,
diſtenſion des gros vaiſſeaux, & la con

:effion des petits, les lacérations à la
oindre cauſe, l'arrêt de la circulation,
cauſe de la trop grande réſiſtance que
ıuffre le cœur, la ſuffocation, &c. Les re-
èdes propres à cette conſtitution, ſont
ɔpoſés à ſes cauſes; par exemple, une
ɔurriture légére, l'exercice, & les éva-
ations convenables; on doit pourtant ob-
rver de ne point guérir la pléthore par
trop longue abſtinence; dans ce cas,
s parties les plus fluïdes ſe diſſipent, &
ne reſte que les plus groſſiéres: la ſai-
ıée diminue la pléthore, mais elle au-
ıente ſouvent la force des organes digeſ-
:s, & par conſéquent la maladie.

PROPOSITION V.

Expliquer les ſymptômes des conſtitu-
ɔns ſanguines, & la nourriture qui leur
: propre.

1. La conſtitution ſanguine, dans le ſens
ı'on l'entend ordinairement, c. a. d. cel-
d'une perſonne qui abonde en ſang, eſt
fférente de la pléthorique; ſes ſignes ex-
rieurs ordinaires ſont la rougeur du viſa-
, la couleur bleue, & le gonflement des
ines, la douceur de la chair, la couleur
ve de la peau, blanche ſans être pâle;
.e pareille conſtitution eſt ſujette, non-

obſtant une grande apparence de ſanté, à
une infinité de maladies.

2. Le ſang eſt compoſé, comme il a été
obſervé (Chap. II. Prop. V.) de globules
rouges qui nagent dans une liqueur claire
appellée ſéroſité; la partie rouge eſt la
moindre en quantité. Ces globules ſont
élaſtiques, & chacun diviſibles en ſix autres,
qui pour lors deviennent jaunes; ceux-ci
ſe diviſent encore en d'autres plus petits
plus blancs, & plus tranſparens; les vaiſſeaux
deſtinés à admettre ces derniers, ne
ſçauroient recevoir les gros, ſans maladie;
c'eſt pourquoi à proportion que le ſang
paſſe dans des tuïaux plus étroits, ſa rougeur
diſparoit de-plus-en-plus. Tout le chyle
eſt blanc & n'acquiert la couleur rouge
que par la circulation. Un mouvement libre
& conſidérable du ſang, doit produire
dans ces conſtitutions, une couleur vive
dans la peau, parce qu'il force la partie
rouge à paſſer dans un plus grand nombre
de vaiſſeaux capillaires : couleur à laquelle
contribue auſſi ordinairement la grande
tranſparence des vaiſſeaux, occaſionnée
par la fineſſe & la délicateſſe de leurs tuniques.
La groſſeur des veines qui paroiſſent
bleues & tranſparentes dans les perſonnes
ſanguines, prouve encore cette vérité.

3. Ces perſonnes paroiſſent être par con-

quent ſuſceptibles des maladies qui dé-
endent de l'impétuoſité du mouvement du
ng, & de la trop grande délicateſſe des
aiſſeaux : la premiere cauſe les rend ſujet-
s aux maladies inflammatoires; car l'ac-
on & la réaction des ſolides & des fluïdes
ugmentée, produit un frottement plus
onſidérable, auquel la chaleur eſt propor-
onnée: ce frottement doit produire une
rte diſpoſition à la corruption alkaline
es fluïdes, & par conſéquent aux ſuppu-
tions, le mouvement violent du ſang,
oit auſſi occaſionner des ſécrétions plus
ondantes, & la diſſipation des parties li-
uides; & de-là, peut-être, l'épaiſſiſſement
des concrétions couenneuſes, qu'on trou-
e toujours dans ceux qui meurent à la
ite d'une circulation trop forte.

Si les vaiſſeaux ſont dans un état de ri-
dité qui les empêche de céder; un mou-
ement projectile conſidérable occaſionne
ur rupture, & par conſéquent des hémor-
agies, particulierement dans les poûmons
ù le ſang abonde; mais ſi les vaiſſeaux
dent, au-lieu de ſe rompre, la perſonne
ra expoſée à tous les inconvéniens d'une
rculation erronée, c'eſt-à-dire, ou le ſang
égare dans les tuïaux ſéreux, ou lympha-
ques, ſuivant la Prop. V. du Chap. II; de-
les obſtructions & les inflammations; &

comme la délicatesse & la débilité des tuni-
ques regnent probablement, dans ce cas
par-tout le systême vasculeux, les glande
& les vaisseaux lymphatiques se trouveron
affectés, ainsi que les vaisseaux sanguins,
& ces constitutions seront sujettes par con-
séquent aux tumeurs glanduleuses, à l
rupture des vaisseaux lymphatiques, &
toutes les maladies qui en dépendent.

5. Les secours naturels tirés des alimens
dans le cas de la rigidité, sont 1°. la mo-
dération dans leur quantité. 2°. Tout ce qu
est capable de relâcher les veines ; car c
qui produit cet effet, prévient le trop gran
mouvement des liqueurs, dans les artè-
res : les alimens relâchans, & rafraichis-
sans, sont par conséquent indiqués ;
moins qu'il n'y ait des signes d'une tro
grande ténuité dans les fluïdes, & pour lor
les matiéres acidules conviennent quoi
qu'elles soient un peu astringentes ; car le
personnes qui usent de beaucoup de vin
aigre, rabaissent leur couleur vermeille qu
est un symptôme de la constitution sangui-
ne dont nous parlons.

On renvoye le lecteur au chapitre pré-
cédent, pour les particularités du régi-
me.

La constitution saline des fluïdes est aci-
de, alkaline, ou muriatique, comme dan

: ſcorbut de mer : nous en parlerons en
articulier.

PROPOSITION VI.

Expliquer les cauſes, & les ſymptômes
e la conſtitution acide des fluïdes ; & la
ourriture qui lui eſt propre.

1°. On a démontré ci-devant que les
queurs d'un animal ſain ne ſont ni acides,
i alkalines. Aucune des parties fluïdes ou
olides d'un animal qui ſe nourrit de ſubſ-
nces mêmes acides, ne donne rien, par
feu, que des ſels alkalis, ſuivant les
xpériences rapportées au Chap. IV. celles
ui ſemblent montrer le contraire, ont été
ites ſur des animaux qui avoient pris beau-
oup de ſel marin, lequel ne ſe change ja-
ais parfaitement dans le corps. L'ingé-
ieux & ſçavant BOERHAAVE ayant nour-
un moineau avec du pain pendant
uatre jours, pendant lequel tems il en
angea au-delà de ſon poids, il ne pût
écouvrir aucun acide dans ſon corps,
dans ſes excrémens : la raiſon de ceci
t que la force vitale d'un animal ſain, peut
ansformer les ſubſtances alimenteuſes aci-
es qu'il prend, en des liqueurs douces &
ourriciéres. Par cette force on entend la
omme de toutes les puiſſances d'un corps,
ui changent ſes alimens en fluïdes de la

propre nature. Une vache nourrie de trêffe
de marguerites, d'ozeille, donne un lai
exempt de toute acidité; mais si la force vi-
tale est foible, elle est insuffisante pour dé-
truire l'acidité des substances prises par la
bouche. Les liqueurs faites de végétaux fer-
mentés, comme le vin, & les bierres, s'ai-
grissent à une chaleur qui n'excéde pas cel-
le du corps humain; il arrive la même
chose dans un estomac, qui est trop foible
pour changer ces liqueurs, elles n'y sont
pas plus alterées, qu'elles ne le seroient
dans un vaisseau exposé à un pareil degré
de chaleur & d'humidité; de-là vient que
les estomacs foibles revomissent, sous la
forme de vinaigre, le vin qu'ils ont pris en
trop grande quantité pour pouvoir être di-
géré. Du pain avalé par un homme mou-
rant, suivra sa propre nature, & subi-
ra dans l'estomac l'altération qui ne dé-
pend que de la chaleur. Le pain de ségle
s'aigrira dans un estomac foible, & celu
d'un laboureur le digérera. Les substances
farineuses fermentées s'aigrissent; & les
non fermentées étant mêlées avec une lé-
gére quantité d'eau, deviennent visqueu-
ses, & ensuite dures comme la pierre: ainsi
si on les donne à des enfans débiles, elles
reconserveront leur caractere; car le pain
leur cause la colique; & les substances fa-

neuſes non fermentées leur rempliſſent
s premiéres voyes de viſcoſités.

2. Comme il n'y a point naturellement
'acides dans les animaux, il faut, s'il s'y
trouve, qu'ils ayent été pris par la
ouche, & qu'ils ayent éludé les puiſſances
geſtives; alors en ſe mêlant avec le ſang,
s peuvent en infecter toute la maſſe, ſi
quantité de ce fluïde, & la force de la
rculation ne ſe trouvent pas ſuffiſantes
our les détruire; mais c'eſt pour lors un
at de maladie. Les expériences faites ſur
chyle, n'y ont jamais découvert aucune
idité; mais elles ont toujours été faites
r celui d'animaux ſains.

3. Le premier & le principal ſiége de
acidité eſt l'eſtomac; cette qualité du chy-
eſt en partie détruite dans le *duodenum*;
ſe mêlant avec la bile, il perd beaucoup
ſon acidité, il devient encore moins aci-
dans le reſte du conduit alimentaire, &
ncore moins dans le canal thorachique,
raiſon de la grande quantité des liqueurs
imales qui s'y ſont mêlées. Mais cette
idité peut, comme on l'a déja dit, paſ-
r juſque dans le ſang. De-là l'acidité qu'on
ſerve quelquefois dans la ſueur, & qu'on
oit regarder comme un ſigne de convaleſ-
ence, après les maladies aigues, où le ſang
oit dans l'état contraire.

4. Les causes antécédentes, & conco
mitantes, & les effets de cette constitution
sont les acides pris en trop grande quanti
té : les rapports aigres, un appétit insatia
ble, particuliérement de substances terreu
ses, & absorbantes, (cas des filles qui on
les pâles couleurs) les aigreurs & les dou
leurs d'estomac, (ces douleurs sont occa
sionnées quelquefois par une bile âcre
mais cette cause peut être distinguée pa
l'absence des autres symptômes, particu
liers à l'acidité) les douleurs de colique au
environs du nombril ; les tranchées san
cours de ventre, que les Anglois éprou
vent dans les Indes occidentales, sont oc
casionnées peut-être par la trop grand
quantité d'acides, comme le jus de limons
qu'ils prennent dans le punch. Les coliqu
des enfans procédent de l'acidité, & d
l'expansion de l'air des alimens, pendan
leur fermentation ; car l'huile de vitriol jett
l'estomac dans des contractions involonta
res : l'inactivité & le changement de cou
leur de la bile, sont encore des effets de
acides, car ceux-ci changent la couleur
& la consistence de cette humeur. La bil
est le principal instrument de la digestion
& peut, comme nous l'avons déja dit
(Chap. I. Prop. V.) diviser la substance ca
séeuse, dans l'estomac d'un veau, & la ren

re fluïde ; c'eſt pourquoi, les conſtitutions
lieuſes digérent aiſément le fromage : de
acidité viennent encore l'odeur aigre des
xcrémens, laquelle eſt cadavereuſe lorſ-
ue la bile ſurabonde ; les ſueurs acides,
pâleur de la peau ; car la grande quan-
té de vinaigre rend, comme on l'a déja
bſervé, les lévres pâles. Les tumeurs des
ammelles peuvent être l'effet de l'acidité
u lait, de même que les convulſions des en-
ans peuvent provenir des acides qui, paſ-
s dans le ſang, vont affecter les fibres dé-
cates du cerveau. Quelques eſpèces d'é-
uptions cutanées ſont les productions d'un
op grand uſage de fruits acides, verds,
de ſubſtances farineuſes.

5. L'acidité n'étant point naturelle aux
uïdes, mais introduite par les alimens,
lle doit ſe guérir par ceux dont les qua-
tés ſont contraires ; & que le lecteur trou-
era au chapitre précédent. Les remèdes
nti-acides ſont inefficaces, ſans une nour-
iture de la même eſpèce ; celle qu'on tire
es animaux, eſt diſpoſée à s'alkaliſer,
articuliérement celle des animaux qui ſe
ourriſſent d'autres animaux ; comme les
nſectes, les poiſſons, & ſur-tout les co-
uillages. L'acidité de l'enfant peut ſe gué-
ir en mettant la nourrice à l'uſage de la
iande. Il y a pluſieurs végétaux anti-aci-

des qui ne fermentent pas aisément, mai
qui se pourrissent, comme tous les anti
scorbutiques chauds. Le céléri, les asper
ges, les choux, les navets, les carottes
les oignons, l'ail, les raiforts, la moûtar
de, le panicaut, & les orties sont anti-aci
des. L'eau est la boisson propre dans le
cas d'acidité; sa qualité trop relâchant
peut être corrigée en la faisant bouilli
avec quelque substance animale, comm
l'yvoire, la corne de cerf, &c. Il est né
cessaire de s'abstenir des liqueurs fermen
tées.

6. Cette maladie est très-ordinaire 1°
aux enfans, à cause de la foiblesse de leur
fibres, & de leur nourriture laiteuse; 2°
à ceux qui menent une vie sédentaire; 3°
à ceux qui prennent beaucoup de pain, d
vin, & d'acides végétaux; 4°. aux fille
disposées aux pâles couleurs & aux arti
sans qui se servent de préparations aci
des, comme les Distillateurs, & les Tein
turiers.

PROPOSITION VII.

Expliquer les causes, & les symptôme
des constitutions, qui abondent en un al
kali spontané, & la nourriture qui leu
convient.

1. La conſtitution oppoſée à la précé-
nte, eſt celle qui abonde en un alkali
ontané : aucun animal brûlé ne rend de
alkali ſans la putréfaction ; mais étant
tréfié il donne un alkali volatile ; point
nimal, par conſéquent, qui contienne,
ſanté, aucun alkali véritable ; mais dans
maladies qui augmentent le frottement
la chaleur des fluïdes, les ſels auparavant
ains, acquiérent la nature alkaline. Le
g humain eſt doux au ſortir de la veine,
ne cauſe aucune irritation dans l'œil, ni
une playe récente ; mais ſi on l'expoſe
n degré de chaleur égale à celle du corps
main, il deviendra fœtide, dans trois
rs ; ſon ſel volatile & alkalin, fermen-
t pour lors avec les acides ; & l'huile
ante ſera rance & volatile ; le ſang peut
iver à la fin au même état, dans les vaiſ-
ux, mais il faut qu'il paſſe auparavant
tant de degrés d'altération, que l'ani-
l ſera détruit, avant qu'il parvienne au
nier. Toutes les ſubſtances animales ex-
ées à l'air & quelqu'unes des végétales
oſées à la chaleur, deviennent alkalines
lles-mêmes : toutes les plantes acquié-
t par la putréfaction, la nature anima-
& donnent les mêmes principes par
alyſe. (Chap. I. Prop. III.)
2. Les cauſes de cette maladie ou conſti-

tution, viennent d'une nourriture alkalin
Si une nourrice vivoit de végétaux, de pain
& de liqueurs fermentées, ſon lait ſero
aigre, ou diſpoſé à le devenir; ſi elle
nourriſſoit au contraire de ſubſtances an
males, ſon lait tendroit à la putréfaction
& non à l'acidité.

S'il étoit poſſible d'uſer de moûtarde e
grande quantité, elle réduiroit bien-tôt
ſang à l'état alkalin, & détruiroit la m
chine; les plantes anti-ſcorbutiques cha
des priſes en grande quantité, occaſionne
la puanteur de l'haleine, & corrompent
ſang. Toutes les liqueurs des animaux q
vivent d'autres animaux, ſont plus diſp
ſées à s'alkaliſer, que celles de ceux qui
nourriſſent de végétaux, raiſon peut-être
pourquoi les poiſſons participent plus d
cette qualité, que les animaux terreſtre
car ils ſe putréfient plûtôt à l'air, que c
derniers (Chap. IV. Prop. I.). Un anima
dont les puiſſances digeſtives ſont conſid
rables, changera les acides en ſubſtanc
animales; mais ſi les alimens tiennent to
de la nature alkaline, ſes liqueurs le fero
encore davantage. Perſonne ne peut ſu
porter une nourriture de chair & d'eau
ſans acides, tels que le ſel, le vinaigre, &
le pain, ſans tomber dans une fiévre putr
de. Si cette nourriture conſiſtoit en eſca

s, en poiſſon, particuliérement en leur
e; en coquillages, vipéres, & oiſeaux
aces, comme quelques-uns qui vivent
ſectes & de végétaux de nature alkali-
cet effet arriveroit plûtôt. Les œufs &
vins d'Eſpagne pris en grande quantité,
s exercice, occaſionnent la fiévre. L'a-
dance du bon ſang & des ſucs louables,
oſe à cet état alkalin, de même que la
gue abſtinence, les fluïdes ſe trouvant
vés par-là, du délayant fourni par le
veau chyle. (Chap. II. Prop. VIII.) La
nde force des boïaux, le bon état, &
ondance de la bile produiſent le même
t. Nous en trouvons une autre cauſe
s l'action vigoureuſe des vaiſſeaux; ce
fait que les perſonnes jeunes & robuſ-
riſquent plus du côté des fiévres peſti-
ielles, que les gens foibles, & les vieil-
s.

Le mouvement violent produit auſſi cet
alkalin. Deux os frottés rudement en-
ble, ou avec une lime, répandent une
ur fœtide. Une forte friction peut cau-
la gangrène; & néanmoins, la ſtagra-
des fluïdes les jette dans la putréfac-
n.

Les effets de cet état alkalin, dans quel-
degré conſidérable, ſont 1°. la ſoif, &
liminution de l'appétit, que les choſes

corrompues occaſionnent plus qu'aucu
autre; ceux qui ſont incommodés d'acidi
ont ſouvent la digeſtion mauvaiſe, avec
appétit exceſſif: 2°. les éructations nid
reuſes différentes des aigres: 3°. l'impure
de la langue & du palais; 4°. l'amertun
& la chaleur de la bouche; 5°. la ſoif; 6
le dégoût; 7°. le vomiſſement bilieux; 8
les déjections d'odeur cadavereuſe; 9°. l
douleurs de colique avec chaleur. Outre c
effets qui ſe paſſent dans l'étendue du can
alimentaire, cet état diſſout le ſang, &
diſpoſe à la putréfaction; il empêche e
core la nutrition; car aucun poulet ne pe
éclore d'un œuf pourri; le ſang devenu ac
monieux corrode les vaiſſeaux, produiſa
des hémorrhagies, des puſtules rouge
plombées, noires, gangréneuſes, & pre
que toutes les indiſpoſitions inflamm
toires.

3. Les perſonnes de cette conſtitutio
doivent ſe nourrir de ſubſtances acidule
de beaucoup de pain, de vinaigre, & a
tres acides ſous la forme d'aſſaiſonnemen
ſans épiceries; en un mot, ils doivent fai
uſage des alimens décrits dans le Chapit
précédent. Les acides préſervent les ſub
tances animales de la putréfaction; car
ſang, la chair, ni la graiſſe ne ſe corron
pent point dans le vinaigre: on connoî

expérience, l'effet des plus forts acides, l'huile de vitriol même, dans les fiévres rides; où les esprits alkalins doivent être sibles; les substances farineuses, parti-érement celles qui sont tirées de l'avoi-conviennent aussi, comme étant douées a qualité acide; c'est une erreur commu-qu'on doit s'abstenir du vin dans cet ; les vins clairs, comme celui du Rhin, a Moselle, bûs avec de l'eau, convien-t dans la fiévre; mais lorsque la mala-est accompagnée de beaucoup de cha-, le lait mêlé avec l'eau est la boisson plus propre. Le nitre est préférable au commun, en assaisonnement; ce dernier sant la soif; l'eau est le seul délayant, s comme elle est dépourvûe de toute lité, elle devient meilleure en la mêlant c le jus de limon, ou le rob, ou la gélée quelque fruit acide; les alimens adou-ans mentionnés à la Prop. IV. du Cha-e précédent, seront quelquefois d'un nd secours.

. Le scorbut muriatique, qui est ordi-ement produit par la trop grande quan-de sel marin, & qui est commun par-les mariniers, est plûtôt une maladie ar-ielle, que naturelle; excepté dans quel-s-uns qui s'y trouvent naturellement osés. Ses symptômes ordinaires sont

un goût salin dans la salive, la démangea
son & des érosions rouges sur la peau,
sécheresse; la grande soif; des urines li
vieuses quelquefois avec une substance gra
se sur la surface, en forme de pellicule; e
fin le soulagement par les substances aque
ses, & acides. La cure de cette maladie co
siste dans une nourriture de choses fraich
non salées; de matiéres farineuses émo
lientes; de liqueurs acidules; de lait
beurre, de fruits acides; & l'abstinence d
anti-scorbutiques chauds, de l'espèce de
moûtarde: enfin la regle du régime ne d
fére pas beaucoup de celle du scorbut a
kalin mentionnée ci-devant.

5. Il est de grande importance de sçavo
si les maladies cutanées viennent d'une ca
se acide ou alkaline, parce que la métho
curative doit varier, suivant la différen
de cette cause. On peut les distingueur
par la différente maniére de vivre qui l
a occasionnées; les alimens cruds, les sub
tances farineuses, les fruits verds, & a
tres matiéres acides, produiront quelqu
fois le scorbut, la gâle, & même la lêpr
cas où les sels volatiles, & ceux qu'on ti
des substances animales, sont indiqués. 2
Par les différens symptômes; dans l'ac
monie acide, par exemple, il n'y a ni soi
ni chaleur, ni si grande diminution d'a

it, que dans l'alkaline. 3°. Les érosions
la peau ne sont pas d'une couleur si fon-
dans la premiere, que dans la seconde.
général, l'attention aux symptômes dé-
lés, peut conduire à la nourriture con-
able.

5. Il y a une autre constitution des fluï-
, qu'on peut appelier proprement glu-
euse ou phlegmatique; phlegme, parmi
anciens, signifioit une humeur froide,
queuse, contre l'étymologie du mot qui
nt de φλέγω, brûler, mais ils admettoient
x espèces de phlegme, le froid & le
ud. Ils appelloient, phlegmon simple,
umeur produite par le premier, & phle-
on phlegmonodée, lorsqu'elle venoit
n sang glutineux.

7. Le phlegme ou la pituite est une es-
e de demi-fluïde, étant assez solide pour
une partie en attire plusieurs, ce qui
rrive pas dans un fluïde parfait; mais
assez pour qu'une seule partie entraîne
te la masse, comme dans un solide par-
.

. La pituite où le mucus séparé dans le
, la bouche, le palais, l'estomac, les
aux, & la trachée-artère, n'est point
suc excrémenteux, mais une humeur
able, nécessaire pour défendre les par-
qui la séparent des excoriations telles

qu'elles arrivent dans le nez lorſqu'elle e
trop claire. Le manque de cette humeu
dans la trachée-artère, occaſionne l'enrou
ment & la difficulté d'avaler. Elle défen
les inteſtins, contre l'acrimonie des ſub
tances qu'ils reçoivent, & lubrifie les e
trêmités des jointures. C'eſt ſe tromper, p
conſéquent, que de s'imaginer que le ph
gme ne ſçauroit être trop purgé; mais lo
qu'il eſt trop viſqueux ou qu'il ſe ſépa
trop abondamment, il jette le corps da
l'état de maladie; ou cauſe la conſtituti
phlegmatique dont il s'agit, ce phlegm
paroît être la pituite vitrée des anciens.

9. Le premier ſiége de cette humeur,
le conduit alimentaire, où elle cauſe, da
les conſtitutions phlegmatiques, des cru
tés, la perte d'appétit, & un ſentiment
replétion, & d'inquiétude; car elle emp
che la contraction naturelle des fibres,
émouſſe ce ſentiment d'irritation qui pr
duit la faim. Une ſenſation de plénitud
ſans avoir mangé, eſt un ſigne certain d'
eſtomac phlegmatique, Dans les inteſtin
elle occaſionne le gonflement du bas-ve
tre, & l'atrophie de tout le corps, par
que la croute viſqueuſe formée par ce
humeur ſur la ſurface interne des boïau
empêche l'entrée du chyle dans les vein
lactées: c'eſt le cas des enfans rachitiqu

ns le poûmon qu'elle affecte ſouvent, peut s'épaiſſir par l'évaporation de ſes ties les plus liquides, juſqu'à fermer le age des bronches : arrêtée dans la peau, la rend pâle : le chyle qui par l'action a circulation paſſe, comme nous l'avons obſervé, par toutes les couleurs inter-liaires, juſqu'à ce qu'il parvienne enfin n rouge vif, reſtant crud & blanchâtre, le défaut de cette action, produit le ne effet dans l'habitude du corps ; & les ſonnes dans cet état, ſont appellées leu-hlegmatiques ; de ce phlegme viennent i les tumeurs froides, lymphatiques, iſcoſité, & par conſéquent l'imméabi-des liqueurs ; de-là les léthargies dans vieillards.

o. Les cauſes de cette conſtitution ſont les alimens viſqueux, comme les fruits ls, les ſubſtances farineuſes non fer-ntées, & priſes en grande quantité. Les nes détrempées dans l'eau, forment une ce de colle, à raiſon de l'huile qu'elles tiennent. 2°. Les grandes pertes, ou nque du ſang, ce fluïde étant un ſavon urel, dont le mouvement conſtant, le ſerve lui & le chyle de la coagulation. La foibleſſe des puiſſances digeſtives ; uſe de la viſcoſité qu'elle laiſſe dans le le. 4°. Le manque ou le mauvais état

de la bile, comme le principal diſſolva
des alimens; les conſtitutions phlegma
ques & les bilieuſes ſont oppoſées. 5°.
diſſipation des parties les plus fluides, p
la chaleur, ou par quelque évacuation co
ſidérable; les ſueurs abondantes & le fl
d'urine diſpoſent, par conſéquent, à c
te conſtitution en épaiſſiſſant le phlegn
6°. La ſtagnation des humeurs, occaſic
née par la foibleſſe des organes excrétoire
car ſi la pituite croupit, elle devient v
queuſe par l'action de la chaleur. Voilà
cauſes & les ſymptômes de la conſtituti
phlegmatique froide; celle qui eſt acco
pagnée de chaleur, devient inflammatoi
mais il n'y a point de cauſe plus fréquer
& plus forte de cette indiſpoſition, que
vie ſédentaire; ni de remède plus effica
que l'exercice.

11. Les ſymptômes guident à la cu
Elle conſiſte 1°. dans toutes les métho
de diviſion, rapportées, Chap. V. Prop. I
2°. Dans l'uſage des liqueurs & du pa
bien fermentés; car la fermentation c
truit la viſcidité des ſubſtances farineuſ
3°. Les alimens de haut goût ſont prop
auſſi aux phlegmatiques; les épices,
oignons, & l'ail diſſolvent le phlegme.
L'eau imprégnée de quelque ſubſtance p
nétrante, délaye & diviſe en même ten

Les eaux thermales font le meilleur
folvant du phlegme. 6°. Toute efpèce de
urriture propre à procurer la chaleur &
mouvement vif dans le fang, & par
nféquent, les bouillons faits des parties
animaux les plus volatiles & les plus
pofées à s'alkalifer, conviennent auffi.

12. La trop grande fluïdité eft une in-
pofition des humeurs, oppofée à l'épaif-
ement ou à la conftitution précédente :
fymptômes font l'excès des fécrétions
males, comme de la tranfpiration, de
fueur, des urines, les déjections liqui-
, la maigreur, la foibleffe, & la foif,
méthode curative doit être oppofée
 précédente. Les fubftances farineufes,
gêlées non fermentées tirées des ani-
ux, & des végétaux, & enfin toutes les
fes de cette nature, décrites Chap. V.
p. IV. conviennent dans ce cas.

13. La conftitution graffe en forme en-
e une autre. La graiffe eft une efpèce de
ftance amphibie ; divifible comme un fo-
; diffoluble à une chaleur non excéden-
elle du corps humain ; bornée & rete-
dans fes propres vaiffeaux, comme un
de. Les fymptômes de cette conftitution
fe rencontre fouvent avec la pléthori-
, ou la phlegmatique, décrites ci-def-
, font trop apparens pour avoir befoin

de deſcription. Outre l'embonpoint pr
duit par la graiſſe, il peut y en avoir
ſecond formé par la grande maſſe des cha
muſculaires, ce qui eſt le cas des gens r
buſtes. Un animal qui, après un trav
rude & continué, ne paroît être que va
ſeaux, os, & muſcles, doublera peut-êt
ſon poids & ſa maſſe, par un long repo
Cette addition n'eſt que de la graiſſe,
peut-être qu'un animal n'arrive jamais da
ce ſens, à ſon parfait accroiſſement.

14. Les cauſes ordinaires de cette co
titution, ſont 1°. une diſpoſition partic
liere & peut-être héréditaire du corps;
quelle paroît conſiſter, ſuivant la doctri
du Chap. II. dans la vigueur des orgar
de la digeſtion, & le relâchement des fib
des vaiſſeaux, particulierement de ceux
environs du pannicule charnu. Par l'acti
des fibres des vaiſſeaux ſur les fluïdes,
parties huileuſes du chyle (nageantes
core par la Prop. III. du Chap. II. ſur
ſurface du ſang tiré pluſieurs heures ap
le repas, ſont intimement mêlées avec
fluïde; mais lorſque cette action n'eſt
aſſez forte, & que le chyle eſt abondar
peut-être que les parties les plus groſſie
de ſon huile ne ſubiſſent jamais une d
ſion parfaite; quelques eſpèces de vola
engraiſſées ont toujours un ſuc laiteux,

nt au-dessus de leur sang. 2°. La grande
ntité d'alimens huileux, le lait, le beur-
& les liqueurs huileuses fermentées.
Tout ce qui occasionne assez de froi-
r dans la peau, pour arrêter la transpi-
on; froideur par laquelle les parties hui-
ſes figées, sont dissoutes & atténuées en-
e par la chaleur interne. Les habitans
pays froids & humides, sont générale-
nt plus gras, que ceux des climats chauds,
ecs; mais la cause la plus commune est
rop d'alimens, & le trop peu d'exerci-
en bon François, la gloutonnerie & la
esse. La nourriture médiocre & le tra-
empêcheront d'engraisser, à mon avis,
x qui y sont les plus disposés. J'ose as-
r que d'une armée de 40000. fantassins,
on en remarquera à peine un de gras, il
engraissera 20000. par le repos & l'a-
dance. Le trop de sommeil augmente la
sse, non seulement parce que le mou-
ent musculaire est long-tems suspendu,
s encore en relâchant les solides. Les
grandes cures de cette incommodité
été exécutées par le peu de sommeil,
soit dit en passant.
5. L'huile est nécessaire, dans les ani-
x, pour plusieurs fins: elle est nécessai-
lans tous pour le mouvement, dans
lques-uns pour la nourriture; la graisse

que ces derniers accumulent dans l'Et
ſupplée, pendant l'Hiver, à la diſette d
alimens; ce qui fait voir la ſageſſe de
nature, en donnant à certains animaux,
épiploon quadruple: mais le trop de grai
jette dans les inconvéniens ſuivants.

16. Elle empêche 1°. le mouvement d
articulations, en les rendant plus difficile
en rempliſſant les eſpaces occupés par
muſcles, lorſqu'ils ſe gonflent, & ſe co
tractent. 2°. Elle expoſe à toutes les ma
dies qui dépendent du défaut du mouv
ment projectile des liqueurs; car elles co
lent dans leurs vaiſſeaux, à raiſon de la
périorité de la force du cœur, ſur la pr
ſion ou réſiſtance oppoſée, or celle-ci
exceſſive dans les gens gras. 3°. Elle e
poſe aux ſuppurations, dont la membra
adipeuſe eſt le principal ſiége. 4°. Elle re
les maladies inflammatoires dangereuſ
la chaleur fébrile diſſout pluſieurs matié
croupiſſantes, & entr'autres la graiſſe q
mêlée pour-lors avec le ſang, ſe volatili
& occaſionne une acrimonie beaucoup p
dangereuſe, que la ſaline; car les ſels peuv
être délayés par l'èau, ce que ne font po
les huiles. La diſſolution de la graiſſe,
la fiévre, eſt démontrée par la perte q
s'en fait dans cette maladie. Au milieu
tous ces inconvéniens & de beaucoup d'

s, les perſonnes graſſes, qui arrivent à
âge avancé, ont cet avantage, qu'elles
ſont point ſujettes à la ſtricture, & à la
eté des fibres, triſtes effets de la vieil-
e.

17. Les cauſes mentionnées ci-deſſus,
nduiſent directement à la cure : comme
naladie eſt la production de la glouton-
ie & de la pareſſe; l'abſtinence & l'exer-
e en ſont les antidotes. On a remar-
é que la chaleur fébrile diſſout la graiſ-
tout ce qui, par conſéquent produira
diocrement cet effet, ſans expoſer la vie
malade, doit convenir; telles ſont tou-
les ſubſtances âcres & ſtimulantes, le
, le poivre, l'ail, les oignons, le vin-
re, &c. pris en quantité, produiront
fiévre momentanée. L'excès du ſel ré-
roit le corps à l'extrêmité de l'aridité &
la ſécheresſe. Les anciens étoient ſi per-
dés de la force des ſtimulans dans ce
, que leur fameux remède contre la
iſſe, étoit une certaine quantité de vin-
re de ſcille pris le matin; par la même
on, les ſubſtances ſavonneuſes, com-
le ſucre, le miel, les ſucs des fruits
rs; les herbes potagéres, avec l'abſti-
nce des viandes graſſes, ſont très-effica-
. Les liqueurs aqueuſes, non fermen-
s ſont ſeulement nuiſibles en ce qu'elles

relâchent : mais d'un autre côté, la quan
tité des liqueurs huileuſes fermentées, au
gmente ordinairement la maladie. Tout c
qui excite les ſécrétions, particuliéremen
la ſueur, & l'inſenſible transpiration, a
dans cette vue l'eau même priſe en quant
té, eſt quelquefois utile. Les ſels mêlé
avec la graiſſe, la durciſſent, & les mati
res acides figent l'huile; l'eſprit de nitr
change celle d'olives en une eſpèce de ſub
tance graiſſeuſe; mais on peut ſe ſervir d
acides, comme ſtimulans : ſi on ne les em
ployoit que comme rafraichiſſans, ils n
conviendroient pas ſi bien dans le cas pr
ſent, où il s'agit d'entretenir un degré c
chaleur conſidérable, mais ils ſont, à ra
ſon de leurs qualités mentionnées ci-de
vant, fortement indiqués dans les maladi
inflammatoires des gens gras; où l'huile di
poſe à une putréfaction rance. L'abſtinen
ce étant la principale méthode diététiqu
pour prévenir ou guérir cette incommo
dité, ceci me conduit à dire quelque cho
ſe de la quantité des alimens en général.

18. La fréquente répétition des alimen
eſt néceſſaire, (Prop. VIII. du Chap. II.
non ſeulement pour réparer les ſolides &
les fluïdes, mais encore pour préſerver ce
derniers de l'état de la pourriture alkaline
qu'ils acquerroient par le frottement con

uel, s'ils n'étoient rafraichis, & délayés du nouveau chyle ; d'où il suit 1°. que ongue abstinence peut être la source de ndes maladies, particuliérement dans constitutions chaudes bilieuses ; & très-ommode aux constitutions acides, à cau-le la sensation desagréable qu'elle cause s l'estomac. 2°. Que la quantité des ali-ns nécessaire pour entretenir l'animal s un état convenable de vigueur, doit divisé en répas, à des intervalles con-ables de la journée ; par cette méthode, les organes de la digestion, ni les vais-ux sanguins ne se trouveront point sur-rgés, ni les liqueurs privées trop long-ns d'un nouveau chyle. SANCTORIUS con-ne cette maxime, dans sa doctrine de la nspiration.

9. Le grand secret de la santé con-à conserver les fluïdes dans une taine proportion avec la capacité & orce des tuïaux dans lesquels ils cou-t ; mais le danger est moindre lorsque uantité des fluïdes est trop petite, que qu'elle est trop considérable ; car une te quantité de liqueurs passera, où une s grande ne sçauroit passer, & non *vice sâ*.

o. Lorsque la quantité du fluïde est trop te, l'action élastique des vaisseaux dans

laquelle la vie consiste, agit avec trop d
force sur le liquide. De-là la trop grand
dissipation de ce dernier, le desséchemen
& la décadence graduée de la machine
dans la trop grande plénitude; ou la forc
élastique des vaisseaux est totalement de
truite, ou si elle continuë d'être propor
tionnée au degré d'extension, comme u
arc trop fortement bandé, elle pousse ave
trop de violence les fluïdes dans les vai
seaux & vers le cœur, rend l'animal suj
à toutes les maladies qui dépendent de l
pléthore, & peut le jetter dans un pér
éminent. Par conséquent les maladies d
pendantes de la réplétion sont plus dange
reuses que celles qui dépendent de l'éta
contraire. Les exemples de vies longues
trouvent principalement parmi les gens so
bres. L'abstinence portée à l'extrêmité
deviendra mortelle, mais les expérience
en sont très-rares.

21. Ceux dont la circulation est im
parfaite dans quelque organe du corps
ne devroient jamais charger leurs vaisseau
de trop de chyle; nous l'avons déja obser
à l'égard des poûmons, Chap. II. Prop. I
mais cela est également vrai dans tout au
tre cas, comme les maux de tête, que l
frugalité soulage, & que le trop de boisso
& de nourriture occasionnent. L'assoupiss

ent, l'oppreſſion, la péſanteur, & la laſ-
ude ſont des ſignes d'un repas exceſſif,
rticuliérement dans les jeunes perſon-
:s.

22. La quantité de l'inſenſible tranſpi-
tion découverte par le poids, eſt la meil-
ıre regle pour ſe conduire dans le régi-
e; par conſéquent l'uſage des alimens ha-
ueux ou tranſpirables, & l'exercice au-
nentant l'un & l'autre la tranſpiration,
nviennent aux gens gras.

23. Les différentes conſtitutions de l'air
ſpoſent les habitans des différens pays,
être plus ou moins gras. L'expérience de
NCTORIUS qui démontre que la tranſ-
ation eſt aux autres ſécretions, comme
à-3. ne ſe trouve véritable dans ce pays
Angleterre) que dans le plus chaud de
té; de maniere que l'action de l'air de Pa-
uë, ſur la tranſpiration eſt égale toute
nnée à celle du nôtre, dans le mois
Août.

24. On peut trouver dans la doctrine pré-
dente, la raiſon du grand appétit des
ns gras & des gens maigres; la grande
nſpiration la fournit dans ceux-ci; & la
rtie de cette matiére qui n'étant pas aſſez
énuée eſt retenue à la ſurface de la peau,
meſure qu'elle y eſt portée, nous fournit
lle des gens gras. La faim n'eſt que l'aver-

tissement fait à l'ame, du besoin où le
vaisseaux se trouvent de nouveaux alimen
Après les sécrétions, les canaux des ger
gras sont aussi vuides que ceux des maigres
car la graisse est autant hors des routes d
la circulation, que ce qui s'est évaporé ; &
peut être qu'elle devient, dans ce cas, com
me une excroissance morbide qui exige un
nourriture superfluë.

25. Les enfans & les vieillards sont ceu
qui supportent le moins l'abstinence. L
premiers, à cause de la quantité d'alimen
qui se consument dans l'accrétion ; les de
niers par rapport à leur foiblesse, & le pe
de nourriture qu'ils prennent chaque foi
Les hommes de moyen âge la soutiennen
mieux, à raison des parties huileuses don
leur sang abonde.

26. Les regles de diéte préscrites pa
HIPPOCRATE, de donner dans les fièvre
plus ou moins d'alimens, ou de les fair
prendre plus ou moins solides, selon l
durée du tems qu'on prévoit qu'aura la fie
vre, suivent naturellement des principe
précédens ; par exemple, on n'en doit poin
permettre dans une éphémére, à cause que
le se termine en 24. heures, dans une fie
vre de quatre jours, moins que dans un
de huit, diminuant toujours la quantité de
alimens, & les rendant plus délayans &

oins ſolides, à meſure que la maladie
ance vers ſon période.

27. Nous venons à préſent à ce qu'on
ut appeller conſtitution terreſtre, ou
rabilaire, dans laquelle les parties du
ng les plus ſpiritueuſes & les plus fluï-
s, comme l'eſprit, l'eau & l'huile ſub-
e, étant évaporées au point de laiſſer le
, la terre, & l'huile groſſiere, en trop
ande proportion, le ſang devient épais
noirâtre; & c'eſt-là la conſtitution que
Anciens nommoient atrabilaire ou mé-
ncolique: mélancolie ſignifiant en grec,
le noire; la queſtion s'il y a une telle hu-
eur, n'eſt qu'une diſpute de mots. HIP-
CRATE a donné ce nom à cette humeur,
cela doit ſuffire; d'ailleurs c'eſt une ma-
re de fait que dans l'extrêmité de cette
aladie, la bile devient noirâtre, & le
ng incline vers une conſiſtence gluti-
euſe.

28. Les ſignes de la pente ou tendence
rs cet état, ſont un viſage ſombre ou li-
de, la ſéchereſſe de la peau, la maigreur,
eſprit vif & pénétrant, la foibleſſe du
uls & de la reſpiration. Ses cauſes ſont 1°.
ut ce qui enléve les parties les plus vo-
tiles du ſang, & fixe le reſidû; les gran-
s applications d'eſprit au même objet,
it qu'elles produiſent la triſteſſe ou la

grande joye, l'une & l'autre diſſipant éga-
lement les eſprits ; 3°. l'exercice immoderé
dans un air chaud, avec une ſoif qu'on ne
peut éteindre ; 4°. les alimens de dure di-
geſtion, comme la viande ſéche & ſalée
les fruits verds, les ſubſtances farineuſe
non fermentées & l'abus des liqueurs ſpiri-
tueuſes.

Les effets de cet état viſqueux & vici-
du ſang, ſont la ſtagnation & la viſcidit
des humeurs, les obſtructions, l'acrimo-
nie, la putréfaction, la ſécrétion imparfait
de la bile, une circulation défectueuſe, par-
ticuliérement dans les branches latérale
deſtinées à ſéparer les parties les plus fluï-
des ; & par conſéquent des ſécrétions viſ-
queuſes & médiocres dans les glandes : l
mouvement trop lent du ſang dans les ar-
tères cœliaque & méſentérique, produi
différentes incommodités dans les inteſtin
grêles & les hypochondres ; d'où les per-
ſonnes de cette conſtitution, ſont appellée
hypochondriaques : ces incommodités ſon
un ſentiment de peſanteur, d'anxiété, & d
plénitude, une mauvaiſe digeſtion ; d'où le
différentes eſpèces d'alimens acquiéren
dans l'eſtomac, l'état qu'ils affectent natu-
rellement ; celui d'acidité, par exemple, ſ
la nourriture eſt priſe des végétaux acides
alkalin ou nidoreux, ſi elle eſt tirée de ſubſ

ces animales, particuliérement de la
isse, dont la qualité rance se communi-
e si fort aux humeurs, que la salive brûle
elquefois dans le feu. Cette indigestion
nt de l'inactivité de la bile, qui occa-
nne aussi la constipation du ventre, & la
iculté d'être purgé. L'urine est quelque-
s limpide, quelquefois épaisse, & cette
niere est souvent un signe de guérison.
s humeurs portées vers les glandes sali-
res, à l'occasion des obstructions for-
es dans le bas-ventre, produisent un
chement fréquent.

.9. Cet état des fluïdes affecte enfin les
dres capillaires du cerveau, par la visco-
& l'imméabilité de la matiére, collée
s leur cavité, dérange l'imagination, &
duit finalement la corruption des viscè-
du bas-ventre.

.o. Il est évident qu'on ne doit pas plus
reprendre d'emporter cette maladie, par
remèdes actifs, que d'arracher avec vio-
ce une épine de la chair, ou quelque
tiére gluante, adhérante à un fil de soye;
matiéres visqueuses doivent être douce-
nt divisées, délayées, & emportées:
tes les substances qui échauffent, dissi-
t encore davantage les parties fluïdes,
par conséquent augmentent la maladie;
t pourquoi on trouve que l'eau impré-

gnée de quelque sel pénétrant, est très-e
ficace dans cette indisposition. La diéte do
être opposée à l'acrimonie particuliere, so
qu'elle soit acide, ou alkaline, ce qu'il e
aisé de découvrir par le N°. 5. de cett
proposition. Elle doit être adoucissante
légére dans les deux cas, humectante, &
propre à dissoudre la bile; de cette natur
sont les savons végétaux, comme le mie
& les sucs des fruits mûrs, quelqu'une
des plantes rafraichissantes & laiteuses
comme la chicorée, la laitue, la dent d
lion, dont on remarque le bon effet, dar
les pays chauds. Le lecteur peut voir, dar
le Chapitre précédent, la diéte qui con
vient dans toutes les intentions du cas pré
sent.

PROPOSITION VIII.

Tirer quelques conséquences générale
de la doctrine précédente.

Il est aisé de déterminer par ce que nou
venons de dire dans ce petit Essai, les re
gles du regime dans les différens états tar
de santé que de maladie du corps hu
main.

1. Par la Prop. VII du Chap. II. l
nourriture des enfans doit être ténue, &
abondante, & telle qu'elle allonge les f

es, ſans les rompre ou les durcir, à cau-
de leur foibleſſe & de l'état d'accrétion.
lait a toutes ces qualités.

2. Par la Prop. IV. du même Chapitre,
ſolidité, la quantité, & la réſiſtence des
mens doivent être proportionnées à la
rce, ou à la quantité de l'action muſcu-
re, plus grande dans la jeuneſſe, que
ns aucun autre âge, raiſon qui ſemble-
it y indiquer une nourriture forte & ſo-
e; mais qui doit être (parce que cet âge
encore dans l'état d'accrétion) émol-
nte, relachante, copieuſe, & ſans acri-
onie.

3. La nourriture des adultes doit être
ide & douce & d'une conſiſtence conve-
ble; leur boiſſon principale, doit être
l'eau froide (parce qu'elle poſſéde, dans
état, ſon eſprit & ſon air naturels que
chaleur détruit), & une quantité de li-
eurs fermentées proportionnée à leur
npérament.

4. L'action des fluïdes ſur les vaiſſeaux,
l'exercice des fonctions animales ordi-
ires, doivent à la fin durcir les fibres,
olir pluſieurs canaux, & en conſolider
uſieurs enſemble; de-là vient le deſſé-
ement, l'immobilité, la foibleſſe du
rps, & celle de la premiere & ſeconde
geſtion. La perte des dents, & le défaut

de la maſtication, qui ſont les acciden
de la vieilleſſe, exigent une nourriture ſen
blable à celle de l'enfance, qui ſoit émo
liente & délayante, ſouvent répetée, ma
ſans que la quantité en ſoit proportionn
à la maſſe du corps.

5. On peut auſſi déterminer aiſément
la doctrine du Chap. V. les inconvénien
qui naiſſent de l'excès de quelque alimen
que ce ſoit. Trop de ſel produit la ſoi
l'enrouement, l'acrimonie dans la ſéroſi
dont il détruit par conſéquent la douce qu
lité nourriciere; l'éroſion des petites fibre
les douleurs & tous les ſymptômes du ſco
but muriatique.

6. Les acides pris en trop grande quan
tité, particuliérement ceux qui ſont auſt
res, comme les fruits verds, produiſen
une ſtricture trop conſidérable dans les f
bres, épaiſſiſſent & coagulent les fluïde
de-là les douleurs, le rhumatiſme & l
goutte, la pâleur, la gâle, & autres éru
tions cutanées: les ſubſtances extrêmemen
ſtyptiques ſont nuiſibles aux nerfs, & oc
caſionnent la paralyſie.

7. Les épices trop abondantes cauſen
la ſoif, la ſéchereſſe & la chaleur, an
ment le poulx, augmentent le mouvemen
du ſang, & diſſipent les fluïdes; de-là l

igreur ; les douleurs d'estomac, le dé-
ìt, & la fiévre.

3. Les liqueurs fortes, particuliérement
esprits inflammables, pris en gran-
quantité, enyvrent, resserrent, dur-
ent, dessechent, irritent les fibres, &
gulent les fluïdes. Elles corrodent &
ruisent la tunique interne de l'estomac
des intestins ; & si la digestion est une
réfaction, il faut que les esprits l'em-
hent par leur qualité naturelle ; * ces
ieurs produisent encore la foiblesse, des
ts, des obstructions particuliérement
s le foye ; les fiévres, la leucophlegma-
, & l'hydropisie : comme elles élévent,
leur stimulation, les esprits pour un
nent, (élévation à laquelle succéde une
ction proportionnée), elles mettent
s l'habitude & la nécessité de les con-
ler, & même de les augmenter. Les li-
urs encore fermentantées, comme le
ût & la nouvelle bierre, sont sujettes à
duire des spasmes dans l'estomac, des
ques, & des diarrhées.

. Une nourriture visqueuse engendre
vents, des crudités d'estomac, des obs-
tions dans les petits vaisseaux des intes-
, dans les orifices des veines lactées, &
s les glandes, des tumeurs & la dureté

* Voyez l'anatom. de Chiselton.

du bas-ventre, la froideur, la pâleur de
peau, & la viſcidité des fluïdes.

10. Les alimens huileux relâchent l
ſolides, & particuliérement l'eſtomac
les inteſtins (les Moines qui uſent de bea
coup d'huile ſont ſujets aux hernies) ils ca
ſent des éructations nidoreuſes, le dégoû
des vomiſſemens huileux & amers; d
obſtructions dans les capillaires, en le
interdiſant l'entrée de la partie aqueuſe
avec laquelle ils ne ſe mêlent point; enf
ils produiſent la ſoif, & les inflamm
tions.

11. L'uſage conſtant d'une même nou
riture peut produire des mauvais effets
dans quelque conſtitution que ce ſoit. L
nature a pourvû l'homme d'une grande v
riété d'alimens; elle lui a donné l'appét
pour les deſirer, & les organes pour e
faire la digeſtion. (On peut voir dans l'Hi
toire naturelle de la Jamaïque du Chevali
Slaone, tout ce qui peut faire les délice
de la table). Cet uſage conſtant de la mê
me nourriture peut faire tourner la conſt
tution vers quelqu'un des extrêmes, men
tionnés dans ce Chapitre; La 1e. regle d
Celſe, du Chap. Ier. eſt bonne pour les pe
ſonnes en ſanté. *Sanus homo qui benè vale
& ſuæ ſpontis eſt, nullis obligare ſe legib
debet, nullum cibi genus fugere quo popul*

tur, interdum in convivio esse, interdum eo se abstinere, modo plus, modo amplius mere, &c. Le sens de ce passage est qu'un mme sain & qui est son maître, ne doit nt s'astreindre à des regles étroites, ni stenir d'aucune viande, dont l'usage est nmun; qu'il doit quelquefois se régaler, elquefois jeûner, quelquefois dormir, elquefois veiller plus qu'à l'ordinaire, . Une exacte & scrupuleuse regularité est sque impraticable; elle est même daneuse, lorsque devenue habituelle, on écarte; car toutes les substances, dont ne fait pas usage ordinairement devient stimulantes & nuisibles à nos corps, mme le vin, & la chair le sont à ceux n'y sont pas accoutumés: la regle de se, restrainte comme il convient, est nne par conséquent pour les personnes santé, & même pour celles qui ont quelune des indispositions rapportées dans Chapitre; soit resserrement, soit relâment; en qui l'acide domine ou le biux, &c. mais l'attachement constant à même espèce d'alimens, peut rendre le incurable, en le portant dans l'extrême osé.

12. Les regles générales sur le régime, s avoir égard aux constitutions particues, sont absurdes.

13. La diſtinction ordinaire en nourritu
re végétale priſe avec l'eau, & en animal
avec les liqueurs fermentées, n'eſt ni exact
ni complette, eu égard aux différentes con
titutions. 1°. Parce qu'il n'y en a aucun
de celles qui ſont rapportées dans ce Ch
pitre, qui puiſſe être limitée & reſtrain
à cette diſtinction ; on ne pourroit peu
être pas même aſtreindre une même pe
ſonne, à l'une ou à l'autre de ces deux nou
ritures, dans les différentes circonſtance
2°. Parce que la nourriture végétale n'e
point caracteriſée, n'y ayant point de qu
lité alimenteuſe générale, en laquelle to
les végétaux conviennent ; il y en a d'ac
des, d'alkalins, de rafraichiſſans, d'échau
fans, de relâchans, d'aſtringens, d'âcre
de doux, &c. d'utiles, ou de nuiſible
ſuivant les différentes conſtitutions qui e
font uſage : on peut faire un bouillon av
des végétaux, qui ſoit plus fort qu'aucu
jus de viande.

14. Comme la viande eſt généralemen
alkaline, & que pluſieurs végétaux ſo
acides & rafraichiſſans ; ceux d'une conſt
tution chaude bilieuſe ſe trouveront extr
mement bien d'une nourriture végétal
& d'une boiſſon aqueuſe, & peut-être ég
lement bien, ſi on l'entre-mêle de ſub
tances animales corrigées avec une qua

é suffisante de matiéres acides, comme
pain, le vinaigre, & les liqueurs fer-
ntées.

15. L'huile de la plûpart des végétaux,
ns laquelle consiste principalement leur
alité nourriciere, ne paroît pas être si
ficile à digérer que celle des animaux;
viande grasse est de plus dure digestion
e la plante la plus huileuse prise comme
nent: les personnes malades ne sçau-
ent prendre une si grande quantité de
aisse fondue, que d'huile d'amandes dou-
.

16. Les substances animales sont plus
urrissantes & plus aisées à se changer en
s liqueurs, que les végétales; c'est pour-
oi ces dernieres sont plus propres, com-
étant moins nourrissantes, pour certai-
s constitutions; quoiqu'il y ait quelques
gétaux, comme les carottes & les na-
s, qui engraissent les animaux, qui ne
ent que de végétaux.

17. Comme les qualités des plantes sont
is différentes que celles des substances
males, la nourriture tirée de quelques
èces de végétaux, peut être plus effica-
dans la cure de certaines maladies chro-
ques, qu'une nourriture animale.

18. Les parties fibreuses ou vasculaires
s végétaux paroissent à peine être alterées

dans le conduit alimentaire. La fiente
cheval n'eſt que les filamens du foin,
qui fait qu'elle eſt combuſtible.

19. Les ſubſtances végétales abonde
plus en particules aëriénes que les anim
les, & ſont par conſéquent plus vente
ſes.

20. L'homme eſt par ſa formation, ai
que par ſon appétit, un animal carnacie
les inſtrumens de la digeſtion ſont ſi bi
adaptés à la nourriture propre de chaq
animal, que de la ſtructure des premier
il eſt aiſé de deviner la ſeconde : la pl
part des quadrupédes, qui vivent d'herbe
ont des dents inciſives pour les arracher
les diviſer : une fois avalées, elles remo
tent d'un des eſtomacs, pour recevoir u
nouvelle altération par une ſeconde maſt
cation ; enfin la maſſe ainſi préparée pa
par quatre eſtomacs de figure & de ſtru
ture différentes, avant qu'elle arrive a
inteſtins. Ceci eſt le cas des animaux r
minans ; excepté quelques-uns, comme l
liévres, qui n'ont qu'un ventricule. Il p
roît par ce méchaniſme que la nature en
ploye beaucoup de travail à changer l
végétaux en ſubſtances animales : c'eſt pou
quoi les animaux non ruminans qui vive
d'herbes, ont de fortes dents molaires,
machent beaucoup. On a vû auſſi des hon

s qui ruminoient & remachoient leurs
ments & en qui le défaut de cette fonc-
a été le ſymptôme, ou l'avant cou-
d'une maladie prochaine. (Voyez les
nſact. Philoſoph. & le *Sepulchret. Ana-*
Bonet.) On obſerve dans les oiſeaux
vivent de graines, le méchaniſme d'un
ulin; leur jabot eſt la trémie qui reçoit
olit les graines, les laiſſant tomber par
tés dans l'eſtomac, où elles ſont mou-
par deux puiſſans muſcles, dont l'ac-
eſt aidée par les petites pierres que ces
tiles avalent à ce deſſein; pluſieurs de
-ci, comme les pigeons, digérent à de-
es alimens, avant de les donner à leurs
s, l'eſtomac de ces derniers étant trop
le pour exécuter cette action. Quelques
ux, comme le coucou, qui vivent de
ances aiſées à ſe diſſoudre, tels que
ers, les œufs, &c. ont les tuniques
eſtomac unies. Les oiſeaux de proye
ſe nourriſſent de ſubſtances animales,
des eſtomacs membraneux, & non
uleux.

es meilleurs inſtrumens pour diviſer les
es, ſont les dents inciſives, pour caſ-
es matiéres dures, comme les os, &
oix; les molaires, pour briſer la chair,
anines qui paroiſſent ſi néceſſaires à
eſſein, que l'aigle les a placées, non

dans le bec, mais deux à la racine de
langue, pour retenir sa proye, & tr
rangées à ses machoires, à l'entrée du g
sier. L'homme a les trois espèces. Les den
& les estomacs de quelques animaux c
naciers ne diffèrent pas beaucoup de ce
des hommes. Un lion a généralement
dents à chaque machoire; quatre incisiv
quatre canines, & six molaires, assez f
tes pour diviser la chair, ainsi que pour b
ser les os. L'homme en a communeme
16. à chaque machoire, dont il n'y a q
deux canines. Les plis de la tunique int
ne de l'estomac du lion, sont plus forts, q
les rides de celle de l'estomac de l'homm
mais ils diffèrent peu dans le reste. L'es
mac des oiseaux aquatiques qui vivent
poisson, est semblable à celui de l'homm
Il paroît, par ce qu'on vient de dire, q
la nature a pourvû les hommes d'inst
mens propres à préparer & à digérer pr
que toutes les espèces de substances a
menteuses; ils sont donc carnaciers,
par la structure de leurs parties, & p
leurs appétits.

21. On a objecté contre cette doctri
que les animaux qui vivent de graines, o
un long *colon* & un *cæcum*, & que ces
testins manquent dans ceux qui se nour
sent de chair. On répond que l'observati
n'

ſt point vraye ſans exceptions. On ſçait
e l'homme a ces deux boïaux; pluſieurs
imaux qui vivent de chair, n'ont ni l'un
'autre, & pluſieurs de ceux qui ſe nour-
ent de graines, les ont tous les deux;
tains qui ne mangent point de viande,
un grand *cœcum* & point de *colon*; &
itres n'ont ni l'un ni l'autre. Il y en a
ceux qui mangent quelquefois de la
ir, qui ont ces deux boïaux; mais com-
l'obſervation eſt généralement vraye,
prouve du moins que l'homme eſt deſ-
é à uſer quelquefois de nourriture végé-
, & eſt un nouvel exemple du plus
nd travail de la nature, à aſſimiler les
tances végétales en animales, en leur
niſſant un paſſage plus long & plus ré-
é.

2. Les animaux qui vivent de chair,
plus de courage, de force, & d'acti-
que ceux de la même grandeur qui
ourriſſent d'herbes; ce qui paroît évi-
, ſi on compare ces derniers avec les
, les tigres, & l'eſpèce canine. Les
ux de proïe ſurpaſſent auſſi ceux qui
nt de graines, en force & en courage.
çai plus d'un exemple de paſſions de co-
qui ont été très-moderées par une nour-
e végétale.

3. Les liqueurs fermentées ſont pro-

pres, & peut-être néceſſaires à ceux q
vivent de ſubſtances animales; car la cha
ſans être corrigée par les acides, comme
pain, le vinaigre, & les liqueurs ferme
tées, eſt une nourriture trop alkaline;
vin même pris avec modération en temp
re plûtôt la chaleur, qu'il ne l'augmen
L'eau eſt le ſeul délayant, & le meille
diſſolvant de la plûpart des ingrédiens
nos Alimens. On ſçait par expérience q
l'eau eſt la liqueur la plus propre pour aid
la digeſtion; mais comme elle relâche, ſ
uſage conſtant peut nuire à quelques co
titutions. Comme elle eſt dépourvûe
tout acide, elle ne convient point avec u
nourriture entiérement alkaline.

La doctrine établie dans cet Eſſai,
dans la plûpart de ſes points (je ne
pas dans tous) conforme à celle du di
HIPPOCRATE, comme il paroît par div
paſſages de ſes ouvrages, particuliérem
de ſes livres de la Diéte, de ſa Méth
du régime, dans les maladies aiguës;
Commentaires de Galien ſur les mêm
traités, & quelques autres de ſes ouvrag
Dans ſes livres de la Diéte, il décrit
qualités de toutes les ſubſtances dont
hommes ſe nourriſſent généralement,
celles de la chair de pluſieurs animaux
ne ſont point en uſage parmi nous; com

chiens, les renards, les Anes, les che-
x. Je citerai quelques endroits de ces
rages, autant qu'ils ont du rapport à
e partie de la Diéte, qui concerne les
nens, ſans renvoyer le lecteur aux édi-
is, aux livres, & aux pages, ce qui lui
it de peu d'uſage. Les maximes de ce
nd homme ſont, que la ſanté dépend
cipalement du choix des Alimens.

Que les Médécins d'avant lui devoient
blâmés pour n'avoir point preſcrit de
es pour le regime.

Que celui qui veut traiter habilement la
iére des alimens, doit conſidérer leur
re, celle de l'homme, & la conſtitution
a perſonne qui les prend.

Que la chair des animaux ſauvages, eſt
sèche que celle des domeſtiques; celle
eux qu'on a engraiſſé, plus que celle
eux qui ſe ſont nourris de pâturage.

ue celle des animaux châtrés, & de
qui ſont dans la vigueur de l'âge, eſt
eilleure, & celle de ceux qui n'ont pas
xpoſés à un rude travail, la plus ten-

ue le bœuf eſt bilieux, c'eſt-à-dire,
ſé à s'alkaliſer, de même que toute
eſpèce de chair.

ie la viande des pays chauds & ſecs,
ès-nourriſſante.

Il porte l'exactitude, quant à la manie
d'aprêter les viandes, jusqu'à dire que
les rôtir c'est leur enlever leur hum
dité.

Que la chair salée doit être macérée,
humectée.

Qu'elle desséche, atténue, & lâche
ventre.

Il est aussi très-curieux dans le tempér
ment qu'il donne aux qualités de ses via
des, par les assaisonnemens de leurs co
traires.

Il décrit les qualités de la chair de
plûpart des espèces de volatiles: il no
dit que celle des oiseaux qui vivent
graines, n'est pas si humide, & si huileu
que celle des canards. Il est très-exact qu
aux qualités du poisson frais & salé, & d
végétaux alimenteux & médicinaux.

Il rapporte que les oignons, les porrea
les raiforts, &c. sont chauds & acrin
nieux; que certaines substances végétal
comme la moûtarde, & le cresson, oc
sionnent la dysurie; que d'autres, com
la laitue, sont rafraichissantes & relâch
tes; que le céleri est diurétique; que
menthe est chaude; que les choux di
vent la bile; que les herbes odoran
sont échauffantes; les légumes venteu
les fruits meurs, laxatifs; les verds,

ngens ; ceux des climats chauds plus
s & plus échauffans que ceux des pays
ids, & que les concombres, qui ne
t pas meures, ſont difficiles à digé-
.

Il n'eſt pas moins exact dans la deſcrip-
n du lait & du petit lait, & de toutes les
èces de pain & d'eau, laquelle il choiſit
ire, légére, ſans goût, & ſans odeur,
ée non de la neige, mais des fontaines
poſées à l'Orient ; quoiqu'il ſemble avoir
quelque choſe des eaux minérales, il ne
rien de leur uſage.

Il ne décrit pas avec moins d'exactitude
qualités des différentes eſpèces de vin,
r, blanc, auſtère, clair, huileux, &
rs uſages propres, par où il paroît qu'on
bûvoit jamais ou rarement de vin pur,
s ſon pays. Il le permet tel, après des
ndes diſſipations d'eſprits par la fatigue,
en regle la quantité, ſuivant les ſai-
s.

l a auſſi examiné les qualités médicina-
des alimens ; il nous dit que quelques-
ſont laxatifs, d'autres humectans,
tres deſſéchans, quelques-uns aſtrin-
s, certains diurétiques.

Les qualités qu'il attribue aux ſubſtances
nenteuſes, ſont à la vérité les quatre
mmunes parmi les Anciens, le chaud,

le froid, le ſec, & l'humide; ſes notio
ſont en conſéquence ſouvent très-juſte
& très-inſtructives; rien ne peut l'être d'
vantage que ce qui ſuit; ſçavoir que l
ſubſtances acides, âcres, auſtères, & am
res ne nourriſſent point, mais qu'elles ca
ſent des friſſons par la ſtimulation que le
qualité aſtringente cauſe dans les fibre
que les matiéres douces, huileuſes, & gra
ſes ſont nourriſſantes & anodines; que l'e
délaye & rafraichit; que le miel eſt déte
ſif, & le vinaigre utile aux conſtitutio
bilieuſes: ſes maximes dans la cure d
maladies, par les alimens, ne ſont pas moi
judicieuſes.

Il avance encore que les maladies dépe
dent du vice des parties contenuës & co
tenantes, c'eſt-à-dire, des fluïdes, & d
ſolides.

Que ces derniers doivent être relâché
ou reſſerrés, ſuivant qu'ils donnent paſſa
à une trop grande ou trop petite quant
d'humeurs.

Que les animaux ſont compoſés de f
& d'eau, définition qui n'eſt pas ſi impa
faite qu'on pourroit ſe l'imaginer; car p
l'eau, il paroît entendre les parties paſſiv
& même les ſolides, & par le feu, tou
les parties actives & volatiles; il place
différence des conſtitutions dans l'excès

défaut de ces principes, & compare leur
èlange à une eſpèce d'harmonie.
Qu'il y a dans le corps humain, l'amer,
ſalé, le doux, l'âcre, l'inſipide.
Que les contraires ſe guériſſent par leurs
ntraires.
Que la ſanté conſiſte dans une propor-
n convenable de ſang, de pituite, & de
e.
Que la ſur-abondance du ſang & de la
e, ſont les cauſes des maladies aigues.
Que la longue abſtinence occaſionne l'a-
rtume de la bouche, & le battement
tempes; il blame les Médecins qui af-
ioient leurs malades, dans le commence-
nt de la maladie; la raiſon qu'il en don-
& qui eſt conforme aux principes établis
s cet Eſſai, eſt qu'ils deſſéchoient trop
-là, c'eſt-à-dire, que les parties fluïdes
ient diſſipées.
Que l'homme ne ſçauroit vivre en ſanté,
digérer ſes alimens, ſans exercice, &
la quantité & l'eſpèce de ceux-là, doi-
t conſerver une juſte proportion avec
i-ci. GALIEN ſon Commentateur poſe
deux aphoriſmes ſuivans.
Les perſonnes jeunes, chaudes, robuſ-
& laborieuſes, peuvent ſe nourrir de
ndes dures & groſſiéres, comme le bœuf,
orc, la chair & le poiſſon ſalés, le fro-

mage dur, le pain de seigle, les œufs durs
&c. parce que ces substances nourrissent &
se digérent lentement, car si ces personne
usoient de viandes légéres ; ou elles seroien
trop-tôt digérées, ou elles se convertiroien
en bile.

Le lait est la nourriture la plus propr
pour les enfans ; les viandes tendres pou
les personnes dans l'état d'accrétion ; &
les liquides pour celles qui sont attaqué
de maladies aigues.

HIPPOCRATE observe encore que la p
leur est l'effet de l'acidité.

Que le choix de la nourriture doit se fa
re, selon la différence des constitutions
les phlegmatiques, par exemple, se nou
rissant de chair & de poisson bien assaiso
nés ; de volaille, peu de végétaux ; & d
vins noirs & austères : ceux d'un tempér
ment sec, de fruits addoucissants, de f
gues, de raisins secs, & de vins doux
ceux dont la digestion est mauvaise, &
ventre lâche, cas des constitutions acide
de volaille, nourriture en même tems a
kaline, & de digestion aisée ; les perso
nes constipées d'herbes potagéres.

GALIEN son Commentateur nous dit qu
les substances ameres engendrent la bi
& brûlent le sang, sans procurer aucun
nourriture à la machine : elles peuvent c

endant, ſuivant ce qu'on a dit dans cet ſai, fournir une eſpèce de bile auxiliaire. avance encore que les épiceries piquans ſont très-contraires aux corps délicats, raiſon de leur diſpoſition à ſe fondre & s'enflammer : les perſonnes robuſtes peunt les prendre avec les viandes groſſiéres, par conſéquent, elles conviennent, ſuiint les principes de cet Eſſai, aux gens as, à cauſe de leur qualité fondante : les andes chargées de ſel ſont dangereuſes ; ur grand uſage produiſant les inflammaons, la lépre, des ardeurs d'urine, & s obſtructions conſidérables : elles ne nviennent qu'aux conſtitutions robuſtes, mme les Matélots, les Soldats, & les Laoureurs accoutumés à la fatigue & au trail.

Les viandes graſſes ne ſont bonnes que ur les eſtomacs ſecs ; elles ſont bien-tôt rrompues dans les ſanguins & les bilieux ; ns les phlegmatiques, elles procurent le urs de ventre, & empêchent la rétenn.

Il obſerve encore que la nourriture des lades doit être oppoſee dans les quali à la maladie ; car la ſanté elle-même ſt qu'une eſpèce de tempérament acquis conſervé par un mêlange convenable de ntraires. Les alimens preſcrits, en con-

ſéquence, dans les fiévres, par HIPPOCRA-TE, étoient les ptiſanes, & les crêmes d'or-ge, les décoctions de certains végétaux mêlées avec quelque acidité; l'hydromel l'oxymel, & les vins légers trempés & ſan goût, lorſqu'il n'y avoit point de diſpoſi-tion au délire. Il donnoit l'eau, le vinaigr & le miel dans les pleureſies; & les in-flammations du poûmon; cas où il mêloi quelquefois les épicéries, ce qui paroî étrange, mais qu'il faut qu'il ait preſcri dans la vûe de provoquer l'expectoration il ordonne dans les ulcéres du poûmon l ſel & la graiſſe, dans ſa ptiſane pour le douleurs d'après l'enfantement, la graiſſ & les porreaux; pratique qui lui avoit ſan doute réuſſi.

Il preſcrit le lait d'âneſſe en grande quan-tité, & juſqu'à environ quatre pintes d Paris, dans les cas convenables; mais par-ticuliérement comme un reſtaurant. Il don-ne ce même lait & le petit-lait, avec l précaution de s'abſtenir d'huile, & d graiſſe, aux conſtitutions chaudes & sè-chés.

Ses maximes générales pour la conſer-vation de la ſanté, ne ſont pas moins ju-dicieuſes.

Il conſeille une nourriture modérée ave un degré d'exercice convenable.

Il remarque que les perſonnes d'une conſ-
ıtion chaude, doivent s'abſtenir d'exer-
es violens, uſer du bain d'eau chaude,
tôt que d'onctions; ſe nourrir du maïs,
eſt ſa nourriture favorite, & d'herbes
ageres.

Qu'on ne doit point s'aſſûjettir à une
te trop reguliere, parce que, dans ce
, la moindre erreur devient dange-
ſe.

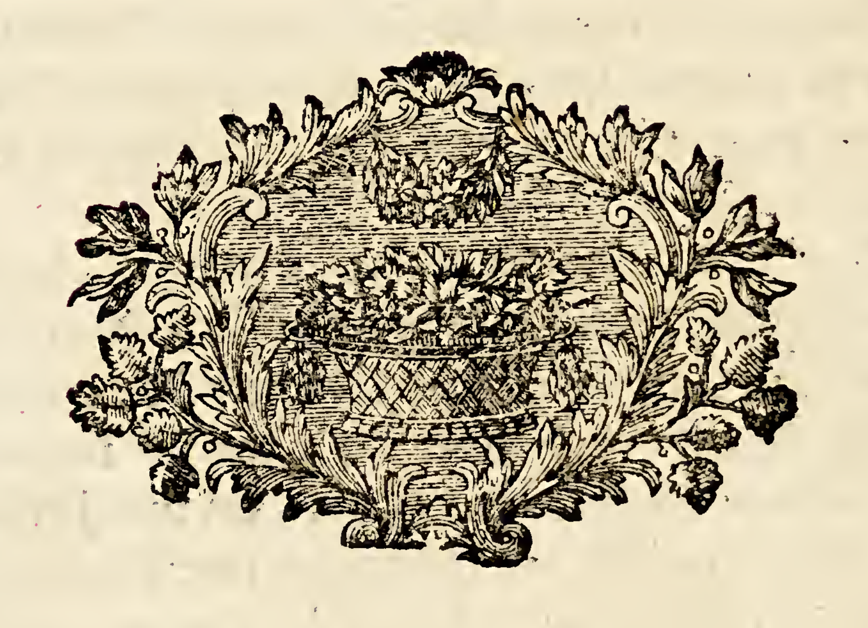
Que toutes les altérations ſoudaines, &
rêmes, ſoit de plénitude, d'évacuation,
chaud, ou de froid, ſont dangereu-

GALIEN, Interprête de l'eſprit d'HIPPO-
ATE, nous dit que la conſtitution d'un
ps peut-être entiérement changée par la
urriture.

Que nous devons prendre ces eſpèces
viandes, qui conviennent le-mieux à
re âge, à notre tempérament, & à nos
ſpoſitions; car comme chaque mem-
de nos corps, ſe nourrit d'un ſuc diffé-
ment qualifié, de même les travailleurs,
gens oiſifs, les enfans, les jeunes per-
nes, & les vieillards, les conſtitutions
udes & froides, les phlegmatiques &
colériques doivent uſer de nourritures
érentes. Il me ſeroit aiſé de citer un in-

finité d'autres passages, pour prouver la conformité de la doctrine de cet Essai, avec les notions, & la pratique d'HIPPOCRATE; mais ceux que j'ai déja rapportés, suffiront, & pourront servir à confirmer à quelques lecteurs, par autorité ce qu'ils ne voudroient pas se donner la peine de déduire par raisonnement.

Fin de la Premiere Partie.



EGLES PRATIQUES

SUR

LA DIÉTE

ANS LES DIFFERENTES

CONSTITUTIONS

ET MALADIES

DU CORPS HUMAIN.

r JEAN ARBUTHNOT, *Docteur en Médeci-ne, Membre du College des Médecins de Londres, & de la Societé Royale.*

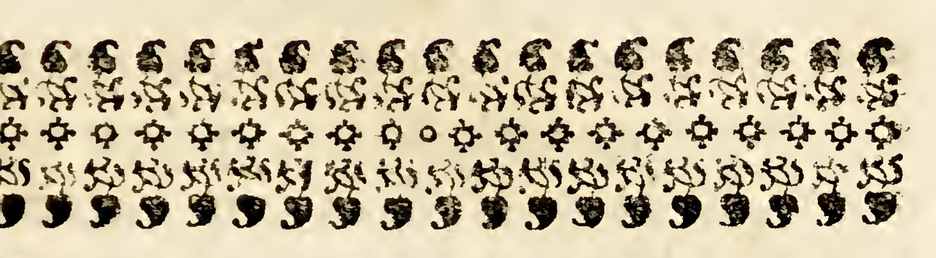
SECONDE PARTIE.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

hez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine S. Séverin, au Lys d'Or.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.



PREFACE.

ON a reproché deux défauts à la premiere Partie de ce ...ité; le premier, c'eſt d'être obſ...re; le ſecond, de n'être pas auſſi ...atique qu'elle doit l'être: quant ... premier reproche, je réponds ...e l'obſcurité peut être priſe dans ...ux ſens, ou comme réelle, ou ...mme rélative à l'intelligence du ...teur; ſi l'obſcurité eſt priſe dans ... premier ſens, j'oſe aſſûrer que ...ſt injuſtement qu'on le blâme: ... n'eſt peut-être pas entiérement ...ai, mais je ſuis ſûr qu'il eſt intel...ible. Si l'obſcurité eſt priſe dans ... ſecond ſens, les élemens d'Eu...de même peuvent être regardés ...mme obſcurs: j'avoue ingénu...ent que j'avois fait un jugement ...op partial de la capacité de di-

vers de mes lecteurs ; il est cepen
dant vrai que plusieurs, qui ne son
point de la profession ont entend
le tout ; d'autres une grande partie
mais il n'étoit point possible d'écrir
à la portée de tout le monde.

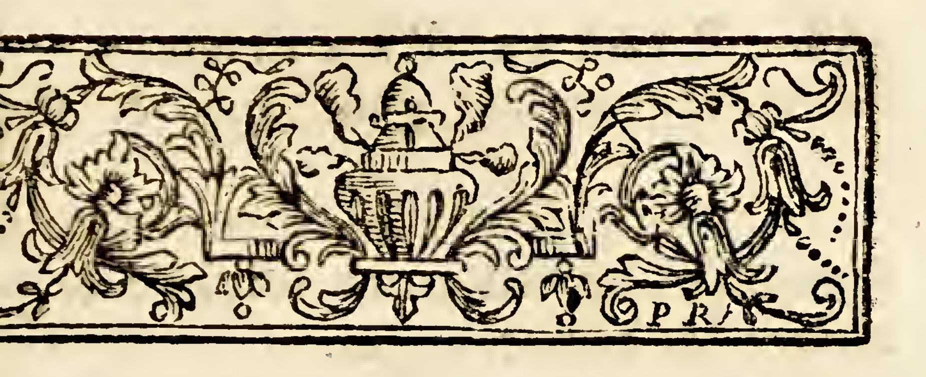
Quant à la seconde faute, j'ai ta
ché de la réparer par l'addition d
cette seconde Partie, que j'ai ét
obligé d'écrire à la hâte, & dan
un tems que les angoisses du corp
& de l'esprit, outre les affaires, m
rendoient très-impropre pour cet
entreprise : tout ce que je puis dir
en sa faveur est que, quoique moin
exacte, elle peut être plus utile qu
la premiere, la regardant d'ailleu
comme un ouvrage assez semblab
à un almanac, dont l'utilité est p
blique, mais dont personne ne s'e
jamais proposé, je pense, de retir
aucune réputation. C'est une colle
tion des préceptes épars dans la pr
miere Partie, avec des nouvelles r
gles, qui s'étendent aux maladi
les plus communes, de même qu'au

nſtitutions des corps, j'ai encore
ivi ici la méthode du ſçavant
OERHAAVE, qui a certainement
udié & enſeigné cette Partie de
profeſſion mieux qu'aucun ne l'a-
it fait avant lui.

Je ne ſçaurois penſer qu'il ſoit
u important de traiter, *ex profeſ-*
, de cette Partie de la Diété avec
elque exactitude, pour les raiſons
ivantes: 1°. Parce que les parties
un art ou d'une ſcience ſont ſou-
nt mieux entenduës, lorſqu'on les
aite ſéparement: 2°. Parce que les
aticiens en Médecine & en Chi-
rgie ſont ſouvent fruſtrés dans
urs intentions, par les erreurs de
éte commiſes par leurs malades;
convénient que j'ai ſouvent éprou-
, je ſuppoſe, de commun avec
uſieurs de mes Collegues. 3°. Par-
que quelques Regles Pratiques de
tte eſpèce peuvent être utiles à
ux qui ne ſont point à portée de
courir à l'avis du Médecin; de
ême qu'à quelques Praticiens peu

expérimentés, dont on est quelque-fois obligé de se servir. Les méthode[s] prescrites dans ce court Traité, les-quelles sont à la portée de presqu[e] tout le monde, produiront plus d[e] bien & causeront moins de mal dan[s] les maladies aigues, que les remède[s] peu convenables & donnés hors d[e] saison; & le régime que chacun trouvera convenable à son état pourra faire des grandes cures dan[s] les indispositions chroniques. J'e[s]pere enfin d'avoir fini sur ce suje[t]. J'ai écrit la premiere Partie par ha-zard, & la seconde pour répare[r] quelques défauts de la premiere triste récompense des Auteurs.





EGLES PRATIQUES
SUR
LA DIÉTE,

ans les différentes constitutions & maladies du corps humain.

CHAPITRE I.

es différentes qualités, & effets des substances alimenteuses.

Des substances alimenteuses austères, & astringentes.

CE sont celles qui contiennent un sel acide essentiel combiné avec la terre & tres-peu d'huile ; comme plusieurs sortes de prunes, quelques espèces de poires, qu'on peut

diſtinguer par leur goût âpre & ſtypti-
que.

Les coings, qui par leur qualité ſont ſou-
vent utiles aux eſtomacs foibles, & pou
arrêter les hémorrhagies.

Les grenades, qui contiennent un ſu
ſtyptique, & extrêmement rafraichiſſant.

Le fruit de l'épine-vinete, les néfles
les griotes, tous utiles dans les pertes d
ſang.

L'ozeille, qui eſt bonne dans le crache
ment de ſang, & l'haleine puante.

Le pourpier, qui eſt ſucculent & acidul
contenant un ſel nitreux rafraichiſſant.

La pimprenelle, aſtringente, & vulne
raire. Les tamarins, rafraichiſſans, & a
tringens, mais neanmoins laxatifs.

Les capres, aſtringentes, & diurétique
Toutes les matiéres confites au ſel & a
vinaigre, particulierement le fenouil d
mer, qui eſt ſtimulant. Ces ſortes de ſub
tances incommodent certains eſtomacs, pa
leur qualité acide, & aſtringente.

Il y a des vins de la même nature, co
nus par leur goût âpre & auſtère; de mê
me que toutes les eaux acidules & fe
rées.

Les liqueurs fortes & ſpiritueuſes co
tractent & durciſſent les ſolides plus enco
re que les précédentes.

Des substances alimenteuses adoucissantes, & relâchantes.

Ce sont les sucs de la plûpart des fruits
eurs de jardin, comme les cerises; ces
uits sont rafraichissans, & laxatifs; &
urs noyaux bons pour la gravelle.

Les fraises; qui par leur odeur embau-
ante semblent aussi être cordiales. Les
pins, qui se détachent des fruits meurs
les secouant dans l'eau, sont un très-
n remède contre la pierre. Les sucs des
ises & des limons dans l'eau de fontaine
nt une excellente boisson dans les fiévres
ieuses.

Les oranges. Les douces sont plus relâ-
antes que les ameres ou celles de Sevil-
, qui neanmoins ne sont point échauf-
ntes; ces dernieres sont très bonnes dans
scorbut chaud.

Les citrons & les limons. Leurs sucs sont
us rafraichissans que celui d'orange. Les
nons aigres ne possedent pas beaucoup
qualité relâchante, étant un peu stypti-
ues.

Les pommes qui sont aussi pectorales,
fraichissantes & lénitives; elles différent
nsidérablement selon leurs espèces; mais
urs qualités peuvent se connoître aisément
r le goût.

Les poires, qui participent beaucoup d
mêmes qualités, quelqu'unes de leurs
pèces paroissent être, par leur goût relev
plus cordiales que les pommes.

Les pêches, qui sont aussi cordiales
pectorales.

Les prunes douces. Les austères sont
tringentes.

Les meures, qui sont aussi pectorales
corrigent l'alkali bilieux.

Les abricots qui, excepté ceux qui so
bien meurs, sont plûtôt un peu styp
ques.

Les groseilles. Celles qui sont extrêm
ment meures sont lénitives, les vertes so
aigres & astringentes.

Les raisins de Corinthe sont bons da
le crachement de sang; ils sont extrêm
ment rafraichissans, & un peu astringer
Leur gêlée mêlée avec l'eau, est une e
cellente boisson dans les fiévres bilieuse

Les raisins qui pris modérement augme
tent l'appétit, & aident à la digestion; m
pris en grande quantité ils dissolvent tr
la bile, & produisent le cours de ventr
secs ils sont pectoraux.

Les figues. Elles domptent puissamme
l'acrimonie, sont utiles dans la toux,
l'enrouement; extrêmement émolliente
& diurétiques par le relâchement qu'el

oduisent dans les voyes urinaires, bon-
s dans le pissement de sang ; on a toujours
u que leur usage immoderé engendroit
s poux.

Les mêlons, les courges, les citrouilles,
les concombres contiennent un suc ra-
aichissant, avec un sel nitreux ; celui de
êlons est nourrissant, cordial & diuréti-
e ; & il y a des exemples de pissements
sang produits par leur quantité immo-
rée ; on doit les manger à jeun. Les con-
mbres sont trop froids pour certains es-
macs. Ceux dont le sang est dissout &
ueux doivent s'en abstenir ; si leur tige
meurtrie, la pulpe du fruit devient ame-
, & produit l'effet de la coloquinte.
suc de ceux qui ne sont point meurs,
purgatif. Les concombres sont utiles
ns le pissement de sang.

Tous les fruits qui contiennent un sel
idule essentiel, beaucoup de phlegme &
u d'huile, ont la qualité lénitive, de-
ême que les herbes potageres émollien-
s, comme,

Les choux, qui sont adoucissans, & sans
ucune acidité. La gêlée ou le jus du chou
uge cuit au four & mêlé avec du miel,
t un excellent pectoral.

La laituë dont le suc est anodin, dissol-
nt de la bile & propre pour les mélan-

coliques; cette plante eſt diurétique, bonne dans les ſtranguries, particulié-ment quand on la mange crue; on cr qu'elle augmente le lait.

La chicorée & la dent de lion qui quelqu'unes des mêmes qualités avec légére amertume extrêmement agréabl l'eſtomac & point échauffante. Le ſuc la dent de lion eſt bon dans les fiévres termittentes.

Les épinars, qui ſont émolliens mais nourriſſans; on les regarde comme b dans les inflammations des boyaux.

Les bettes émollientes, nourriſſant & laxatives.

Les carottes, bonnes dans les cas de lique néphrétique, anti-acides, & engr ſantes.

Les panais utiles dans les coliques ph matiques. La plante dont on tire l'opo nax eſt une eſpèce de panais.

Le chervi, eſt une bonne racine dan piſſement & le crachement de ſang.

La ſcorſonere eſt adouciſſante, bo dans la petite vérole, la rougeole, les vres peſtilentielles, & la goutte; ſon exprimé eſt meilleur que ſa décoction.

Le ſalſifix, c'eſt une racine aliment qui a la plûpart des qualités de la ſ ſonere.

Toutes les ſubſtances farineuſes ſont auſſi ollientes, comme,

L'orge qui eſt déterſif, quoique légére-nt viſqueux; la décoction & la crême rge conviennent dans les maladies in-nmatoires.

Le ris eſt nourriſſant, bon dans les hé-rrhagies.

Le mays ne fermente pas ſi aiſément que autres grains; c'eſt la raiſon pour quoi ſt plus viſqueux.

Le froment qui eſt le plus propre de tous grains pour le pain. Celui-ci eſt laxa-, & irrite les boïaux lorſqu'il n'eſt pas iérement purgé du ſon.

Le pain de ris eſt plus diſpoſé à s'aigrir, moins nourriſſant que celui de fro-nt.

L'avoine eſt déterſive, réſolutive, & pec-ale. Le gruau & le beurre, appliqués érieurement, deſſéchent les dartres de tête.

Le millet eſt diurétique, déterſif, & bon s les maladies des reins.

Le panic eſt apéritif; bouilli avec du il eſt adouciſſant & tempére l'acrimonie.

Les pois contiennent une huile douce, s aucune qualité piquante; ils ſont par ſéquent extrêmement adouciſſans, & dérent l'acrimonie.

Les fêves & les haricots ont les même
qualités ; on les regarde comme diuréti-
ques, & bons pour la pierre.

L'opinion commune eſt que les perſon
nes qui menent une vie ſédentaire, n
doivent pas manger beaucoup de pois, n
d'haricots à cauſe de leur viſcoſité.

Les huiles animales, la crême, le beu
re, & la moëlle ſont toutes lénitives &
nourriſſantes : cette derniere eſt excellent
dans le ſcorbut ſec, accompagné du cli
quetis des os, cas où elle produit ſon effe
naturel.

La boiſſon la plus relâchante eſt le peti
lait & l'eau chaude ; les décoctions des ſub
tances farineuſes, & les panades poſſeden
auſſi cette qualité.

3. *Des ſubſtances délayantes.*

Telles ſont l'eau & les liqueurs aqueu
ſe ſans le mêlange d'aucune matiére ſal
ne ; les décoctions des ſubſtances farineu
ſes, les robs, & les gêlées des fruits d
jardin.

Les réſolutifs ſont ceux qui redonnen
aux liquides nouvellement figés, leur pr
miere fluïdité. Telles ſont,

Toutes les ſubſtances ſavonneuſes, c
compoſées de ſel & d'huile ; la plûpart d

its de jardin meurs possédent par conuent cette qualité, & le miel plus que tes les matiéres végétales. Les simples ayans dissolvent & entraînent les sels.

Des anti-acides, ou les substances contraires à l'acidité.

Les anti-acides sont toute nourriture anile en général, parce qu'il n'y a point nimal qui ait aucun acide; la chair rô, quoique moins aisée à digérer que celqui est bouillie, est particuliérement de nombre.

Les animaux qui se nourrissent d'autres maux doivent avoir cette qualité à un s haut degré, que ceux qui vivent de étaux acides; tels sont la plûpart des ssons, tous les oiseaux qui se nourrissent vers & d'insectes; plusieurs espèces d'oix aquatiques, les bécasses, les bécassi, & différentes espèces de petits oix qui, à cause de cela, fournissent un nent plus nourrissant, que ceux qui vit de graines ou d'autres végétaux.

La chair des animaux différe suivant ls sont terrestres, aquatiques, ou amies. Les poissons contiennent beaucoup ile; les amphibies participent un peu eur nature. Les mêmes espèces d'ani-

maux différent auſſi ſuivant le terroir
l'air où ils vivent, & ſelon les alime
qu'ils prennent : ainſi la chair de ceux q
pâturent dans les marais, n'eſt pas la m
me que celle de ceux qui paiſſent ſur
montagnes ; celle de bœuf, de mouton,
des bêtes fauves différe pareillement ſel
le pâturage, mais cette différence ne
montre dans aucun animal auſſi ſenſib
ment que dans le cochon.

Les jeunes animaux ont, à raiſon de le
âge & de la nature de leurs alimens,
fibres plus tendres, & abondent plus
humidité que les vieux, dont les fibres ſo
plus dures, les ſucs plus exaltés, & p
ſavoureux.

Le mouton eſt, ſuivant l'expérience,
nourriture la plus tranſpirable ; & le po
& les huîtres le ſont le moins de to
tes.

La chair des animaux qui mangent be
coup & qui s'exercent à proportion, d
être nourriſſante ; à cauſe de la forte ſ
guification qui s'exécute chez eux, tels ſo
les pigeons, de-même que certains p
ſons.

La nature de la plûpart des nourritu
animales peut ſe découvrir par le goût
autres qualités ſenſibles, ainſi que par qu
qu'unes des regles générales mentionn

ci-dessus, sans entrer dans une recherche particuliére de chaque espèce.

Les œufs sont, peut-être, la nourriture animale la plus nourrissante, la plus exaltée, & en même tems la plus indigeste, personne n'en pouvant prendre & digérer la même quantité que d'autres alimens.

Les coquillages sont nourrissans, leur huile se trouve corrigée par leurs sels qui la rendent piquante, & stimulante.

Mais, comme on l'a dit ci-devant, toute nourriture animale est anti-acide ou alkalescente.

Les végétaux pris avec des alimens anti-acides, deviennent plûtôt fœtides & puans, qu'ils ne s'aigrissent.

Toutes les espèces de choux sont anti-acides.

Les asperges, sont diurétiques ou apéritives; l'odeur puante qu'elles donnent à l'urine, les fait soupçonner d'être nuisibles aux reins.

Le persil & le céleri contiennent un sel & une huile piquans; ils sont diurétiques, & apéritifs, & ne conviennent pas dans les hémorrhagies.

L'ail, la rocambole, les cignons, l'échalote, & les porreaux abondent tous en un sel, & en une huile volatiles, & piquans. Ils sont extrêmement diurétiques & très-

efficaces dans les cas où les diurétiques
mulans peuvent être sûrement employ
l'expérience a appris que l'ail étoit un
cellent remède dans les jaunisses, les hyd
pisies, & l'asthme produit par un phleg
visqueux. Toutes ces plantes sont nuisib
dans les cas où la masse sanguine est t
dissoute, dans le crachement, & le pi
ment de sang.

Le cresson, les raves, les raiforts, &
moûtarde abondent aussi, dans différ
degrés, en un sel piquant. Ils sont prop
à dompter l'acidité, mais très-contra
dans les cas où le sang tend à l'état op
sé de putréfaction alkaline; ils sont en
néral plus propres pour les vieillards &
constitutions froides, que pour les pers
nes jeunes, & les sanguines. La moûta
est un remède très-puissant dans les cas
phlegme & de viscosité.

La laitue & le chou marins contienn
un sel doux très-bon dans le scorbut.

Les carottes, les navets, & les pa
sont des anti-acides d'une espèce
douce.

Les orties sont bonnes dans les hém
rhagies.

Les substances végétales, qui abond
en une huile douce, opérent en émous
l'acrimonie des sels; telles sont la plû

les eſpèces de noix dont la plus grande partie, quoique de difficile digeſtion, poſſède quelques bonnes qualités médicinales. De ce nombre ſont,

Les noix de noyer, qui ſont auſſi cordiales, anti-hyſtériques, & médiocrement ſudorifiques.

Les noiſetes, qui ſont bonnes dans le crachement de ſang.

Les châteignes, qui ſont bonnes dans les foibleſſes des femmes.

Les amandes, qui ſont pectorales.

Les piſtaches, qui ſont nourriſſantes & ſtimulantes.

Les olives ſont anti-acides par leur huile; mais toutes les ſubſtances huileuſes engendrent une acrimonie d'une autre eſpèce.

Les trufles qui ont une huile exaltée & un ſel volatil; elles ſont échauffantes.

Les morilles ont quelqu'unes des mêmes qualités, ainſi que les topinambours qui ſont très-nourriſſans.

Les champignons, qui contiennent un ſel volatile huileux; c'eſt pourquoi le vinaigre en eſt le principal correctif; le poiſon de quelques-uns rend les autres ſuſpects; ceux qui empoiſonnent opérent par une eſpèce de ſuffocation, dont le meilleur remède eſt le vin, ou le ſel, & le vinaigre, & le vo-

miſſement auſſi-tôt qu'il eſt poſſible.

L'acidité ſe guérit auſſi par le délay
ment ; l'eau eſt par conſéquent anti-acide.

5. *Des ſubſtances acides.*

Ce ſont la plûpart des fruits meurs
jardin, les liqueurs fermentées, les peti
vins, avec peu d'huile, & beaucoup de ta
tre ; le vinaigre, le lait-aigre, le lait
beurre. Diverſes plantes, connues par
goût, comme l'ozeille, &c. Les farineuſ
ſont aceſcentes, c'eſt-à-dire qu'étant ga
dées, elles s'aigriſſent plûtôt qu'elles ne
pourriſſent.

6. *Des ſubſtances qui diſſolvent les matiér*
graſſes & glutineuſes.

Telles ſont les épiceries, comme la c
nelle, le macis, la muſcade, les cloux
gérofle, le gingembre, le poivre. Ces ar
mates abondent en une huile fort exalt
& en un ſel volatil, principes qui les re
dent échauffants, & les font fortement a
ſur les fluïdes & ſur les ſolides ; le gi
gembre eſt, peut-être, une des meilleur
de ces ſubſtances ; toutes les épiceries ſo
mauvaiſes pour les mélancholiques.

De la même nature ſont les végéta

employés en assaisonnement, comme le
hym, la sariéte, la mar;olaine, le rôma-
in, la menthe, les écorces d'orange & de
itron ; le fenouil qui contient une partie
ubtile, balsamique, chaude, & stimulan-
e; le cerfeuil est de la même nature. Ils
ont bons dans les constitutions phlegma-
iques froides : la sauge est stimulante &
stringente; employée en grande quantité,
lle produit l'yvresse.

Tous les savons & les substances savo-
eufes, & par conséquent les fruits meurs,
es sucs des plantes âcres & aromatiques;
outes ces matières résolvent les obstruc-
ions des solides, & atténuent quelquefois
es fluïdes.

7. *Des stimulants.*

Ce sont en général tous les sels acides
: alkalins; toutes les huiles acrimonieu-
es, & les matiéres, où elles abondent;
ar celles-ci bouchent par leur huile les
xtrêmités des petits vaisseaux, & irritent
ar leurs sels, les solides; par conséquent
outes les substances mentionnées dans l'ar-
cle précédent sont stimulantes, de-même
uè tous les esprits fermentés dont l'effet
st très-prompt.

Le grand froid stimule, en produisant

d'abord des frissons, & ensuite une ch
leur brûlante; les matiéres qui irritent
l'excès, causent de la douleur.

8. *Des incrassants, ou les matiéres, qui épa ssent les humeurs.*

Ce sont tout ce qui dissipe assez fort
ment les parties liquides, pour épaissir
qui reste: l'exercice violent ou le trava
produit par conséquent cet effet; le san
des personnes qui travaillent, est plus de
se que celui des sédentaires. Une consiste
ce convenable dans les fluïdes, est très-n
cessaire pour la santé; elle s'acquiert prin
cipalement par l'exercice. Tout ce qui pr
voque abondement les sécrétions, partic
liérement la sueur, épaissit à la fin les h
meurs.

9. *Des choses qui rendent le sang acrim nieux, ou piquant.*

Ce sont celles qui augmentent la vél
cité de ce fluïde, car les sels sont produ
par le frottement mutuel des liquides,
des solides.

Tout ce qui atténue les humeurs.

Tout ce qui resout les concrétions,
les rend fluïdes.

La grande quantité de ſubſtances hui-
euſes ; rendant les humeurs âcres & fœ-
des par la chaleur.

Les huiles diſtillées deviennent âcres ; les
xprimées ſont douces.

Celles qui ſont entiérement privées de
urs ſels, ne ſont point âcres.

L'acrimonie eſt de trois eſpèces : l'acide
uſée par le long ſéjour des végétaux dans
eſtomac ; aucune ſubſtance animale, ex-
epté le lait, ne produit l'acidité.

L'alkaline produite par les ſels fixes, les
kalis fixes & les volatils pris en grande
uantité, & par les ſels eſſentiels des vé-
étaux ; tels que le ſucre, la manne, & le
iel.

La muriatique occaſionnée par tous les
gétaux qui abondent en un ſel & une
iile âcres, & volatils, comme la moû-
rde, l'ail, les oignons, les raiforts, le
eſſon ; & par toutes les épicéries. Tout
qui cauſe de la douleur rend les humeurs
quantes.

*. Des ſubſtances qui diminuent & tempe-
rent l'acrimonie ou l'acreté.*

Ce ſont les huiles exprimées des végé-
ux meurs comme celles d'amandes, de
ſtaches, & des autres noix, avec toutes
irs autres préparations.

Les émulſions d'orge, d'avoine, &c.

Les décoctions des légumes farineu
comme les Pois, les fêves, &c.

Les huiles naturelles des animaux, cor
me la graiſſe, la crême, le beure,
moëlle, particuliérement cette dernier
qui eſt excellente dans quelques ſcorbuts.

Tous les végétaux inſipides & ſans ode
ſont adouciſſants.

Les gêlées & les bouillons des ſubſta
ces animales peu aſſaiſonnées; les matiér
acides par rapport aux alkalines, & l
alkalines par rapport aux acides.

Les eſprits inflammables fermentés dom
tent l'acidité, & offrent ſouvent un prom
remède, lorſque l'eſtomac eſt attaqué
cette maladie. L'eſprit de vin adoucit l
eſprits de ſel, de nitre, & de vitriol; ma
pour lors ces eſprits ont d'autres mauva
effets.

Les abſorbants comme la craye, les ye
d'écreviſſes; mais ces ſubſtances ne ſo
point alimenteuſes, excepté la corne
cerf calcinée, qui a quelque choſe de ce
qualité.

Rien ne diminue plus l'acrimonie
ſang, qu'un mouvement égal de ce fluïd
qui ne ſoit ni trop vîte, ni trop lent;
premier produit l'acrimonie alkaline,
le dernier cauſe l'acide.

II. *Des ſubſtances qui coagulent les humeurs.*

Telles ſont les matiéres qui diſſipent les rties les plus fluïdes, comme dans le cas l'épaiſſiſſement, & celles qui imbibent ıelqu'unes des parties liquides, comme s abſorbants.

Tous les végétaux qui avec le vitriol de ars forment une teinture noire ou pourre, comme font les noix de galle. Les s des végétaux qui ne ſont point meurs, ceux de tous les auſtères, qui coagulent ſalive, & qui mêlés avec le ſang dans s veines, produiroient des polypes dans cœur, & la mort.

Tous les eſprits inflammables fermens poſſédent cette qualité à un haut degé.

. *Des ſubſtances, qui accélerent le mouvement du ſang.*

Ce ſont toutes les matiéres ſtimulantes, layantes, & atténuantes, ce qui relâche s veines, comme les frictions, les bains, s compreſſions par les ligatures ſouvent angées; l'éternuement, la toux, le rire, divers autres mouvemens naturels,

13. *Des ſubſtances, qui augmentent le lait.*

Ce qui engendre promptement une gra de quantité de chyle, comme les bouillo clairs, les ptiſanes d'orge, le gruau, l panades augmentent le lait, mais rien l'augmente tant que le lait avec du ſel du ſucre ; la crême, ſi le lait n'eſt pas tr épais, la bierre, qui ne ſoit ni forte, vieille ; un degré convenable d'exercic ou de travail. Une nourriture de chair tr abondante diminue le lait.

14. *Des ſubſtances expectorantes.*

Ce ſont celles qui ouvrent & détergen comme les huiles douces végétales, tell que celle d'amandes, ou d'olives ; les m tiéres ſavoneuſes, particuliérement le mie les émulſions des ſubſtances farineuſes, l décoctions des végétaux émolliens, le ſ cre.

Les ſubſtances ſtimulantes ſont quelqu fois néceſſaires pour diſſoudre le phlegn viſqueux, & exciter la toux.

La vapeur douce des liquides chauds pa ticuliérement celle de l'eau chaude.

Les matiéres douées d'une vertu narc tique, en incraſſant le phlegme.

. Des ſubſtances lénitives & qui entrétiennent la liberté du ventre.

Telles ſont les huiles animales, le beure
iis, la crême, la moëlle, les bouillons
is, particuliérement ceux des parties des
virons du méſentère; les foyes des ani-
ux, à raiſon de la bile qu'ils contien-
nt; les huiles exprimées des végétaux
ux, comme celles d'olives, d'amandes,
piſtaches, & ces fruits eux-mêmes; tous
fruits doux & huileux, comme les fi-
es; les décoctions des végétaux farineux;
is ceux-ci lubréfient les inteſtins; quel-
es ſubſtances ſavonneuſes qui ſtimulent
icement, comme le miel, l'hydromel &
ucre, ſur tout celui qui n'eſt point ra-
é.

Ces ſubſtances lénitives conviennent aux
ſtitutions sèches atrabilaires, qui ſont
ettes au reſſerrement du ventre, & aux
norrhoïdes. Elles réuſſiſſent lorſque des
ſtances médicinales plus fortes ſont
lquefois ſans effet; mais cette diéte eſt
ſible à ceux, dont les boïaux ſont foi-
s & lâches.

Les ſubſtances aqueuſes ſont auſſi léniti-
; & même l'eau commune & le petit-
, avec la précaution de le boire dans

l'air frais, & de se promener ensuite ;
lait aigre & le lait de beurre ont le mê
effet.

Il y a d'autres matiéres qui stimulent pl
comme le lait même, particuliérement
lui d'ânesse lorsqu'il s'aigrit dans l'estoma
le petit-lait aigri purgera fortement.

Les gêlées faites des parties solides
animaux contiennent une espèce de sel a
moniac, de-même que les coquillag
comme les huîtres, lequel rend ces su
tances lénitives : la plûpart des fruits
jardin produisent le même effet, à rai
de leurs sels ; quelques-uns d'eux, com
les raisins, jettent ceux qui en mang
immodérement, dans un *cholera morb*
ou des diarrhées incurables ; tous les fru
lorsqu'ils produisent cet effet, sont flatue
Le vin, & les liqueurs spiritueuses ne s
pas si utiles dans la colique causée par
excès de fruit, que l'eau qui est le meill
remède dans ce cas. Les sucs exprimés
différens végétaux stimulent les boïaux
leurs sels essentiels.

Tous les sels fossiles, comme le sel m
rin, le sel gemme, &c. ont cette qu
té ; une nourriture de viande salée j
quelquefois les Mariniers dans des d
rhées.

16. Des diurétiques.

Toutes les décoctions, les émulsions, les huiles des végétaux émolliens, qui âchent, & lubréfient les conduits urinai- font diurétiques : on doit les pren- lorsque l'estomac est vuide, en plein , & avec la précaution d'un léger exer- e.

Les délayants, comme l'eau, le petit- , le thé, la petite biere sans hou- n.

Les matiéres stimulantes; qualité qui d tous les sels diurétiques.

Les savons par leur qualité résolutive; sels, les huiles, les salades d'herbes pi- antes avec l'huile d'olives & le vinaigre it diurétiques.

Les sucs des coquillages, des huîtres, moules, des cancres, des écrevisses, & soupes qui en sont faites, sont diuré- ues par leur qualité saline.

Les végétaux qui ont peu d'huile, & ucoup de sel essentiel, le persil, le cé- , l'oseille, le cerfeuil, & le pani- .

Les végétaux aromatiques & balsami- s, le saffran, les asperges, la musca- qui communiquant leur odeur à l'u-

rine, ont quelque chose de la qualité di-
rétique.

Toutes les substances anodines qui e-
portent les spasmes & les contractions d
parties membraneuses, & celles qui dom
tent toute acrimonie particuliére, sont di
rétiques.

Pour provoquer les urines, on d
d'abord commencer par les plus doux d
rétiques, comme les lénitifs, les re
chants, les délayants, & donner ensu
les stimulants.

Le sang peut être dépuré, & ses s
mieux emportés, peut-être, par la vo
des urines, que par aucune autre séc
tion.

17. *Des sudorifiques.*

Ce sont les matiéres qui relâchent
vaisseaux de la peau, qualité qui rend
dorifiques plusieurs diurétiques; l'eau cha
de & le miel, l'eau d'orge, les frictions
les vapeurs tiédes appliquées à la pea
opérent par la même qualité.

Les substances anodines relâchent
diminuant le spasme, & par ce moyen p
voquent la sueur.

Ce qui dissout & délaye le sang.

L'eau, le vinaigre, & le miel sont

cellent ſudorifique employé par HIPPOCRATE; l'addition d'un peu de macis leur nne plus d'effet.

Ce qui détermine le mouvement des ides vers les extrêmités, augmente la ce & la fréquence du pouls, devient orifique, comme les violens exercices. us les cordiaux, les épicéries, les vins its & piquants, & le jus de limon opét par la même qualité.

La matiére de la ſueur eſt la partie du g la plus ſpiritueuſe & la plus nourricie- c'eſt pourquoi l'on ne doit point la forcer s des indications manifeſtes. Elle cont les mêmes ſels lixiviels que l'u- e.

La ſueur épaiſſit ſouvent le ſang, & quel- fois l'atténue, & le diſſout.

Les ſudorifiques doivent être variés ſe- la cauſe de la maladie qu'on a deſſein combattre.

18. *Des diaphorétiques.*

Ce qui aide à la digeſtion, eſt diaphoréti- , parce que la diviſion des alimens les d tranſpirables.

e qui reſſerre les fibres & fortifie les ſo- s; l'exercice a un degré moindre, que ui qui provoque la ſueur.

Les subſtances médiocrement ſtimula-
tes.

L'air modérement chaud.

Il y a auſſi des alimens plus ou mo
tranſpirables. Voy. SANCTORIUS.

19. *Des emmenagogues.*

Ce ſont les matiéres qui produiſent
pléthore ou plénitude des vaiſſeaux, &
conſéquent ce qui fortifie les organes d
digeſtion, particuliérement l'exercice;
qui emporte les excrémens & le muc
& débouche les orifices des vaiſſeaux
tés, de maniere à laiſſer un paſſage li
au chyle, dans le ſang.

Les ſubſtances ſalines ou ſavonneuſ
c'eſt-à-dire, compoſées de ſel & d'huil

Les matiéres qui relâchent & ôten
réſiſtence des vaiſſeaux de la matrice;
fomentations & les bains tiédes des par
inférieures du bas-ventre.

Ce qui accélere le reflux du ſang
parties inférieures vers le cœur, les f
tions, la promenade, particuliérement
danſe.

Ce qui ſtimule & aide à l'excrétion
ſang, principalement quelqu'unes des p
tes qui abondent en un ſel piquant &
une huile fort exaltée, comme celles q

ploye en assaisonnement, la sariéte, le
m, la marjolaine, le pouliot, &c. les
eurs acrimonieuses.

De ce qui produit la chaleur dans le corps humain.

La chaleur est produite dans le corps
nain par l'application des choses chau-

Par l'augmentation du frottement des
des & des solides, auquel la chaleur est
portionnée.

ar conséquent tout ce qui augmente la
ocité du sang en stimulant, échauffe;
es sont les liqueurs spiritueuses fermen-
; lorsque la chaleur du sang est au-
entée, sa vélocité l'est certainement
i.

Ce qui augmente la densité des fluïdes,
se aussi de la chaleur; car un fluïde plus
se est plus chaud qu'un fluïde plus rare;
i vient que le froid lui-même échauffe
fin.

Tout ce qui étrécit les vaisseaux doit
uffer, parce que dans ce cas, le frot-
ent devient plus grand; par conséquent
habits étroits, les fortes couvertures,
froid & pésant, mais sur-tout le pain
d, échauffent: tous ceux qui sont su-

jets aux hémorrhagies, doivent éviter c
choſes. Dans la conſomption & l'atrophi
les liquides étant épuiſés, les parois c
vaiſſeaux s'affaiſſent; de-là l'augmentati
du frottement, & par conſéquent la cl
leur.

21. *De ce qui produit le froid dans le*
corps des animaux.

Le froid eſt produit dans le corps c
animaux par les cauſes contraires aux p
cédentes, c'eſt-à dire;

Par tout ce qui diminue le mouvem
projectile du ſang, en affoibliſſant la fo
de tout ce qui ſtimule les ſolides; par co
ſéquent les délayants, comme l'eau, le p
tit-lait, le lait & l'eau rafraichiſſent, ſ
en corrigeant l'acrimonie, ſoit en relâcha
les vaiſſeaux.

Ce qui eſt contraire à l'acrimonie
rafraichiſſant, comme les ſubſtances alk
lines, eu égard aux acides, & les aci
eu égard aux alkalines; les matiéres
vonneuſes ſont auſſi de ce nombre, ſi
chaleur procéde d'une cauſe huileuſe
viſcide.

Ce qui chaſſe les matiéres ſtimulan
hors du corps rafraîchit.

Les choſes qui atténuent & délaye

iminuant la densité des fluïdes, com-
le nitre, & les végétaux qui contien-
: des sels nitreux, rafraichissent.
e bain tiéde rafraichit en relâchant
aisseaux L'air léger est plus rafraichis-
, *cæteris paribus*, que l'air pésant, par
u'il comprime moins les vaisseaux.
ous ceux dont les fibres & les vaisseaux
lâches, sont naturellement d'une cons-
ion plus froide, que ceux qui les ont
us.

22. *Des céphaliques.*

e sont les substances qui atténuent les
es qui circulent dans les capillaires du
eau, lesquelles abondent en une hui-
ın sel, & un esprit volatils, & qu'on
oît communément par un goût & une
r agréables, comme la marjolaine, la
:he, la sauge, le rômarin, &c.
es matiéres qui affectent le nez d'une
r gracieuse, & ne sont point chaudes,
oquent, par leur odeur, la séparation
sprits animaux.

23. *Des cordiaux.*

: sont toutes les choses qui augmentent
ıcilitent les mouvemens de la machi-

ne, l'action des muſcles, ou la circulati-
des fluïdes.

Ce qui augmente la force du cœur n'
pas toujours un cordial; car dans les ma
dies inflammatoires, la force peut être
minuée nonobſtant l'augmentation du mo
vement projectile du ſang.

Ce qui augmente la force du cœur
maniere à donner au ſang un degré conv
nable de mouvement, eſt un cordial.

Ce qui produit une quantité convenal
d'eſprits animaux, facilite néceſſairem
les mouvemens tant animal, que nature

Tels ſont les alimens qui mettent
ſucs nourriciers dans cet état de ténuité
de chaleur qui approche de celui du bla
d'œuf durant l'incubation. Ce ſont ordin
rement des viandes & des boiſſons de
geſtion aiſée, nourriſſantes, & d'un g
agréable à la plûpart des palais.

Les matiéres qui fixent & rétabliſſent
mouvemens irréguliers des eſprits, &
conſéquent les ſubſtances anodines, &
les qui diminuent les ſpaſmes & les conv
ſions ſont cordiales.

Les choſes qui ſtimulent & animent
eſprits, comme les épicéries & les végét
qui abondent en un ſel, une huile, &
eſprit volatils.

Enfin tout ce qui relâche les vaiſſe
tr

p tendus, où tend ceux qui ſont trop âchés ; ce qui épaiſſit les fluïdes trop té. s, ou atténue ceux qui ſont trop épais, cordial.

Des carminatifs ou ſubſtances qui chaſſent les vents.

Les vents ſont un air élaſtique & rarefié, ermé dans quelque partie du corps, où roduit, par ſon expanſion, la tenſion ou convulſion.

Tout ce qui emporte cette convulſion, , à proprement parler, carminatif.

Ainſi ce qui relâche & ouvre le paſſage à air élaſtique, comme l'eau chaude bûe ndamment, le bain, les fomentations ; matiéres qui calment les douleurs, & es qui abondent en ſels volatils huileux, t carminatives.

Comme les ſpaſmes ſont ſouvent occaınés par quelque ſubſtance acrimonieu- qui reſſerre les fibres de la partie affec- ; tout ce qui combat cette acrimonie, carminatif.

Des anthelmintiques ou remèdes contre les vers.

Toutes les eſpèces d'huiles ; le miel pris

à jeun, ou après quelque doux purgatif
sont anthelmintiques.

Les substances qui par leurs petites part
cules aigues & piquantes tuent les vers
sans blesser les intestins, comme tous les c
de poisson, & la corne de cerf pulverisés.

Celles qui purgent, & qui les chasser
du corps. De cette espèce sont divers
substances alimenteuses.

26. *Des anodins ou des matiéres de l'espè alimenteuse qui calment les douleurs.*

Telles sont celles qui diminuent la te
sion des fibres nerveuses affectées, comn
les décoctions des substances émolliente
celles qui emportent les ostructions,
détruisent l'acrimonie qui occasionne
douleur. Celles qui amortissent les sen
tions du cerveau, en procurant le so
meil; quelques matiéres alimenteuses po
dent cette qualité, comme le safran,
laitue, la chicorée, le vin, & les espr
inflammables.

Cette espèce de court dispensaire alim
taire, nous évitera, dans les regles suiv
tes, la répetition continuelle des mên
choses, & il nous suffira de marquer
indications ou les vices qu'on devra sui
dans la diéte.

Quand il y a des contre-indications, c'est-à-dire, lorſque la diverſité des ſymptômes demande des méthodes oppoſées, il faut accommoder la cure au ſymptôme le plus preſſant.

Si la maladie eſt compliquée avec d'autres maladies, il faut examiner laquelle eſt la plus dangereuſe.

Ces attentions pourront ſervir de regles générales.

****

CHAPITRE II.

Regles de diéte dans les différentes conſtitutions du corps humain.

Fibres lâches & foibles.

La pâleur, le pouls foible, les palpitations de cœur, la molleſſe, & la blancheté de la peau, les laſſitudes, la nonchalence, la bouffiſſure, les taches ſcorbutiques ſont des ſymptômes de la débilité des fibres.

La maigreur n'eſt point un ſigne de la foibleſſe des fibres; car quoique le faiſſeau de celles qui conſtituent un muſcle, puiſſe

être petit, les fibres elles-mêmes peuvent être fortes & élaſtiques.

Ceux dont les fibres ſont foibles, doi-vent éviter toutes les grandes évacuations particuliérement la ſaignée, les ſubſtance viſqueuſes, & de difficile digeſtion, la vi ſédentaire, & l'air humide.

Ils doivent manger ſouvent & peu à fois, uſer d'alimens de bons ſucs & de d geſtion aiſée; tels que le lait, les boui lons, les gêlées de viande, les panades, & leur boiſſon doit être de vins auſtères av de l'eau, ou quelqu'autre vin avec de l'e ferrée; ils doivent mêler dans leurs alime des végétaux ſtyptiques auſtères, tels q ceux qu'on a rapportés N°. 1. autant q leur eſtomac pourra les ſupporter.

Fibres trop fortes & trop élaſtiques.

Un corps robuſte, ſec, maigre, vel chaud, avec des muſcles fermes & rigid un pouls fort, l'activité & la promptit dans les fonctions animales, ſont les ſig des fibres fortes, rigides, & élaſtiques.

Ces conſtitutions ſont ſujettes aux m dies inflammatoires.

Elles doivent éviter la diéte qui c vient dans l'état contraire.

Leur nourriture doit être émollient

fraichissante. Les pulpes, les jus, les gê-
es, les mucilages & les décoctions des
gétaux mentionnés N°. 2. les huiles ani-
ales, & toutes les substances qui relâ-
ent & augmentent la graisse, évitant tout
qui est salé & épicé, conviennent ici; la
isson doit être prise de l'eau, de la décoc-
on d'orge, du petit-lait, s'abstenant sur-
ut des esprits fermentés qui sont extrê-
ement nuisibles dans le cas présent.

Le bain d'eau tiéde est utile à ces consti-
tions, & le travail, ou l'exercice immo-
ré est nuisible.

Constitutions pléthoriques.

Les signes de la constitution pléthori-
ie ou sur-abondance des sucs louables,
nt évidens.

Ses causes sont le bon appétit, une forte
urriture, une bonne digestion, peu d'e-
rcice, beaucoup de sommeil, & la sup-
ession des évacuations ordinaires, parti-
lièrement de la transpiration; la cure
nsiste par conséquent dans l'abstinence
ces causes, & l'usage de leurs contrai-
s.

Les constitutions pléthoriques sont su-
tes à l'arrêt de la circulation, & par con-
quent à la suffocation, à la rupture des

vaiſſeaux, & à la mort ſubite; on doi
donc la rétablir promptement par les éva
cuations artificielles convenables, & l
rappel des évacuations naturelles.

La longue abſtinence ne convient poin
aux conſtitutions pléthoriques; car ell
épaiſſit les fluïdes; les petites & fréquen
tes ſaignées augmentent ſouvent la forc
des organes de la digeſtion, ce qui fa
qu'elles engraiſſent & empirent la mal
die.

Ces conſtitutions doivent éviter les ſub
ſtances huileuſes & trop nourriſſantes; l
végétaux aqueux leur conviennent, comm
moins nourriſſans que les matiéres anim
les; de-même que le poiſſon plûtôt que
viande: celles de carême maigriſſent ord
nairement.

Conſtitutions ſanguines.

Les perſonnes de cette conſtitution ſo
connues par la couleur vive du viſage
de la peau; elles ſont ſujettes aux hémo
rhagies, aux inflammations, particulièr
ment à celle du poûmon, aux ſuppur
tions, & ſouvent aux maladies ſcroph
leuſes.

Tout ce qui accélere le mouvement
ſang, eſt nuiſible aux conſtitutions ſa

uines, comme les violens exercices, & les eilles.

Les ſubſtances acides, N°. 5. ſont uti-es; ſur-tout le vinaigre dont le grand uſa-e produit la pâleur.

Les ſanguins doivent éviter le trop grand ſage de toutes les ſubſtances qui abondent n un ſel acrimonieux & en une huile fort xaltée, comme la moûtarde, les oignons, ail, les porreaux, les herbes employées n aſſaiſonnement, rapportées N°. 6. & en énéral toutes les épicéries.

Conſtitutions ſujettes à l'acidité.

Les rapports aigres, un appétit exceſſif, uelquefois de choſes abſurdes, comme ans le cas des pâles couleurs, les douleurs e colique, les tranchées, le changement e la couleur de la bile, de jaune en verte, ne odeur aigre dans les excrémens & la eur, la pâleur de la peau, la petiteſſe du ouls, & quelques eſpèces d'éruptions cuta-ées, ſont les ſignes ordinaires de ces conſ-utions.

Le principal ſiége de l'acidité eſt dans ſtomac & les inteſtins, d'où elle paſſe uelquefois dans le ſang, & les autres cs.

Les perſonnes ſujettes à cette incommo-

dité, doivent s'abſtenir du grand uſage d
ſubſtances alimenteuſes acides mentionné
N°. 5. manger peu de pain & de matiér
farineuſes; boire peu de liqueurs fermen
tées, particuliérement de vins aigrélets
petits.

Leur nourriture doit plûtôt être tir
des ſubſtances animales, que des végétale
la chair des animaux qui ſe nourriſſent d'a
tres animaux eſt la plus anti-acide; comm
celle de divers oiſeaux & de ceux qui v
vent dans l'eau, quoique celle-ci incon
mode quelquefois l'eſtomac, à cauſe de
qualité huileuſe; les huiles végétales & an
males, comme celles d'amandes, de p
taches, la crême, le beure, & la moëll
ſont néanmoins ſouvent utiles.

La nourriture doit ſe tirer en général d
ſubſtances rapportées N°. 4.

L'eau ou le vin qui ne ſoit ni aigre,
petit eſt la boiſſon qui convient.

Ces perſonnes doivent faire beauco
d'exercice; car les gens qui s'exercent, o
ordinairement une bonne digeſtion,
domptent l'acidité de leurs alimens.

L'acidité des enfans à la mammell
doit ſe guérir par une nourriture alkali
préſcrite à la nourriſſe.

Pour connoître ſi les éruptions de
peau viennent d'une cauſe acide ou alk

ne ; il faut faire attention à la nourriture
ui a précédé, & aux ſymptômes qui ac-
ompagnent ; les fruits verds que les en-
ans mangent ſouvent, les expoſent à cette
icommodité ; La lenteur, la demangeai-
on, & la couleur des éruptions qui ne
ont ni inflammatoires, ni tendantes à la
ppuration, indiquent plûtôt une cauſe
cide ; le ſuccès de la cure démontre la
ême choſe ; cette eſpèce étant ſouvent
iérie par des ſels animaux alkalins.

Conſtitutions qui abondent en un alkali ſpontané.

Cette conſtitution eſt la plus naturelle
i corps humain, parce que toutes les
bſtances animales ſont alkaleſcentes.

La chaleur, la ſoif, les rapports chauds
doreux, la ſaleté de la langue, & du
lais, une bouche amere, & échauffée,
dégoût, les inquiétudes d'eſtomac, le
omiſſement bilieux, les déjections d'odeur
davereuſe, les douleurs dans le ventre
ec chaleur, ſont les ſymptômes de l'état
kalin des humeurs dans l'eſtomac & les
teſtins.

Cet état diſpoſe les fluïdes de tout le
rps, à la chaleur, aux inflammations,
la putréfaction, empêche la nutrition,

produit souvent des éruptions cutanée
noirâtres, livides, plombées, & gangr
neuses, & ce qu'on appelle communéme
scorbut chaud.

Ces constitutions doivent éviter les sub
tances alkalines, N°. 4. c'est-à-dire, l
matiéres animales, particuliérement la gra
se, les épiceries, tous les végétaux q
abondent en un sel acrimonieux & en u
huile fort exaltée, & le grand usage d
sels en général; tous les sels animaux so
alkalins; le sel marin & le sel gemm
quoique de nature mixte, augmentent pl
tôt la maladie, qu'ils ne la diminuent;
nitre est le plus rafraichissant & le pl
propre.

Elles doivent user abondamment des m
tiéres acides mentionnées N°. 15. viv
principalement d'alimens faits de grain
ou de substances farineuses, manger bea
coup de pain, & assaisonner leur nourrit
re de beaucoup de vinaigre; les petits vi
le vin avec l'eau, celle-ci avec le suc
limon, & sur-tout le lait & l'eau, sont l
boissons propres.

Ceux qui n'éprouvent aucun inconv
nient de la part des acides, doivent en u
abondamment.

Les personnes de cette constitution d
vent éviter les exercices violens, la long

bſtinence qui diſpoſe à l'état alkalin, & ne pas manger beaucoup après un long eûne; les alimens liquides leur conviennent lûtôt que les ſolides.

Les pléthoriques ſont ſujets à tomber ans cet état alkalin des fluïdes, plus dan-ereux que celui qui procéde de l'acidité; ar la bile qui eſt ſur-abondante dans la onſtitution alkaline, eſt le plus puiſſant nti-acide, & elle peut, lorſqu'elle eſt fort xaltée & acrimonieuſe, produire tous les rribles ſymptômes des fiévres malignes, peſtilentielles, comme le démontrent s expériences faites dans la derniere peſte Marſeille. Rien ne corrige mieux l'acri-onie de la bile, que la diéte acide men-onnée ci-deſſus. On ne ſçauroit donc con-oître trop-tôt la tendance à un pareil état, obſerver trop exactement ſi la perſonne t d'un tempérament pléthorique, chaud, ı ſec; ſi l'air eſt chaud; ſi les fiévres bi-euſes regnent; s'il paroît quelque acrimo-e dans les déjections, l'urine, ou la ſueur, ı quelque couleur jaune ſur la peau. Avec s attentions & une application faite à ms des remèdes propres, on peut préve-r pluſieurs maladies dangereuſes & fa-es.

Constitutions phlegmatiques.

Les maux d'estomac, un sentiment d
plénitude sans avoir mangé, les crudités, l
diminution de l'appétit, les vents par haut
mais particuliérement un phlegme épais sou
vent rejetté par le vomissement; les gonfle
mens du ventre, quelquefois la respira
tion courte, & la pâleur sont les signes d
la constitution phlegmatique. Lorsqu'un en
fant devient pâle, & que son ventre s'en
fle comme il arrive aux rachitiques, il y
certainement un phlegme épais dans les in
testins, lequel bouche ordinairement l
orifices des veines lactées, & empêche
passage du chyle: ces constitutions doiven
éviter les substances farineuses non fe
mentées, les fruits, qui ne sont pas meur
& tous les alimens visqueux; s'abstenir
la saignée, excepté dans des cas pressant
& ne point provoquer la sueur, à cause
l'épaississement qu'elle produit dans les h
meurs.

Leur diéte doit être alkalescente tir
des substances mentionnées N°. 4. par
que tout ce qui conduit dans l'état alkali
convient à la cure de la maladie; de-là au
l'utilité des matiéres savonneuses, comp
sées d'un sel piquant, & d'une huile vol

e, des épiceries, du ſel, de l'ail, des gnons, des porraux, & des végétaux auds, employés en aſſaiſonnement, comme le thym, le rômarin, la ſariéte, le baic, la marjolaine, & en général tout ce ui exalte la bile, car les conſtitutions bieuſes & phlegmatiques ſont oppoſées : les fans même ainſi indiſpoſés doivent uſer une diéte plus chaude que celle qui, ſans tte indiſpoſition, conviendroit à leur e.

La boiſſon des perſonnes phlegmatiques it ſe tirer des liqueurs fermentées, & s vins puiſſans, tels que ceux qui metnt le ſang dans un grand mouvement. eau chaude diſſout le phlegme, mais elle lâche trop.

Ténuité ou diſſolution du ſang.

La ſoif, la maigreur, l'excès des ſécréons, comme de l'urine, de la ſueur, de tranſpiration, & les déjections liquides, nt les ſignes, & les effets de la trop gran ténuité du ſang.

La diéte preſcrite dans la débilité des fies, le lait bouilli avec des grains, partiliérement avec le ris; les alimens ſolides, ûtôt que les liquides, & les vins auſtères ur boiſſon, conviennent dans cet état.

Conſtitutions graſſes.

Les gens gras doivent manger & do
mir peu, & faire beaucoup d'exercice, (
quoi la cure conſiſte principalement.

Tout ce qui échauffe médiocrement, l
ſubſtances ſtimulantes qui abondent en
ſel âcre piquant, comme la moûtarde, l
raiforts; l'ail, les oignons, les porreau
les épiceries, & les plantes aromatique
employées en aſſaiſonnement, le ſafra
les ſemences carminatives, les viandes fo
aſſaiſonnées de ſel, de poivre, & de vi
aigre, conviennent & diſſolvent la graiſſ
ces ſubſtances ont ſeulement l'inconvénie
de cauſer la ſoif, & la boiſſon abondan
augmente la maladie, en délayant les flu
des, & relâchant les ſolides; le ſel eſt
grand diſſolvant de la graiſſe.

Les perſonnes graſſes doivent éviter l
alimens huileux; mais les ſavons qui ſo
compoſés d'huile & de ſel convienne
parce qu'ils ſont réſolutifs; le miel, le ſ
cre, & les fruits meurs de jardin ſont pa
conſéquent utiles.

Quelqu'unes des ſubſtances aſtringent
mentionnées N°. 1. conviennent, parce q
les fibres ſont ordinairement trop lâch
dans ces conſtitutions.

Tout ce qui provoque la tranſpiration, par conſéquent les frictions de la peau, nt utiles.

Ces perſonnes doivent uſer de petits ns pour leur boiſſon, le thé & le caffé nt propres, comme délayans & médio-ement ſtimulans ; la grande quantité des ueurs huileuſes fermentées, augmente graiſſe ; l'eau pure relâche trop ; l'air hu-de nuit en relâchant les fibres, & arrê-nt la tranſpiration.

Conſtitutions mélancholiques, ou atra-bilaires.

La tendance vers ces conſtitutions ſe nnoît, par l'air ſombre, & la lividité du age, la ſéchereſſe de la peau, la mai-eur, un génie vif & pénètrant, la pe-eſſe du pouls & de la reſpiration, les ſtructions dans le bas-ventre, & la trop nnde application au même objet.

Tout ce qui échauffe & produit une nſpiration trop abondante, comme les ſtances qui abondent en un ſel acrimo-ux, & en une huile volatile, & qu'on ut voir dans le Chap. I. eſt nuiſible. Les nens viſqueux, & de digeſtion difficile, is ſur-tout la chair, & le poiſſon ſalés fumés, & en général tout ce qui épaiſ-

ſit les humeurs, ou les reduit à une conſi
tence viſqueuſe, eſt de ce nombre.

Les alimens aſtringens auſteres rappo
tés N°. 1. & les vins acerbes ſont nuiſ
bles.

L'air trop froid, de-même que le tro
chaud ſont contraires, car dans ces deu
états de l'air, les mélancholiques ſont to
jours plus mal.

Les délayans ſont utiles, particulièr
ment l'eau imprégnée de quelque ſel pén
trant; les ſubſtances qui rafraichiſſent, l
chent le ventre, & diſſolvent la bile; l'e
d'orge, le petit lait, les fruits meurs de ja
din, les herbes potagéres émollientes, ſu
tout la laitue, la chicorée, la dent de lio
& le miel, ſont les plus convenables.

Il eſt à obſerver que la diéte doit êt
oppoſée à l'acrimonie particuliere qui occ
ſionne la maladie; ſi elle procéde, p
exemple, d'une trop grande acidité, les ſub
tances animales, les bouillons de viand
& les œufs même conviennent; ſi la cau
eſt alkaline, la méthode contraire doit êt
employée.

Mouvement vicié des fluides.

Le ſang & les autres fluïdes pêchent ſo
vent, non ſeulement dans leurs qualité

ais encore dans leur mouvement ; il peut
re trop lent, trop vîte, ou totalement
pprimé dans quelques vaiſſeaux.

Ceux chez qui la circulation eſt trop
nte, doivent être regardés comme dans
cas des gens gras & phlegmatiques ; &
ux qui l'ont trop vîte, comme dans celui
s perſonnes d'une conſtitution bilieuſe,
aude, & alkaline ; & les diétes reſpec-
es conviennent.

Dans les obſtructions inflammatoires des
iſſeaux, la nourriture doit être rafraichiſ-
nte, médiocre, ténue, & délayante, évi-
nt le grand uſage des ſubſtances ſalines
i pourroient, par leur qualité ſtimulan-
, augmenter l'inflammation. On doit,
je, éviter ces ſubſtances, excepté dans
elques cas, où il y a eſpérance d'atté-
er les fluïdes, & d'emporter les obſtruc-
ns par les ſels volatils ; ou bien lorſqu'on
intention de produire une ſuppuration,
is il eſt certain que toute ſubſtance ſti-
lante, lorſqu'elle ne réſout pas l'obſtruc-
n, augmente l'inflammation.

Dans les tumeurs froides, où l'intention
de réſoudre & d'atténuer, la diéte doit
e délayante & ſtimulante, conſiſtant en
ſtances de nature ſavonneuſe, c'eſt-à-
e, en ſel & en huile.

Playes.

La nourriture de ceux qui ont des bl
fures récentes, doit être douce, c'eft
dire, fans rien de falin, ou de ftimulan
de facile digeftion, & de l'efpèce de
les qui préfervent les humeurs de la pu
faction, & les rendent huileufes & b
famiques.

Lorfqu'il faut procurer la fuppurati
les alimens doivent être plus abondant
plus chauds, parce que ceux-ci produif
la putréfaction.

Un bleffé eft en quelque maniere,
rant le cours de fa playe, dans le cas d
enfant qui croît, dont la nourriture
être telle qu'elle allonge les fibres,
les rompre; car c'eft par un pareil allon
ment que les playes fe ferment & fe c
trifent; ainfi le Chirurgien doit varie
diéte fuivant qu'il trouve que les fibres
longent trop, qu'elles font trop flafq
& engendrent des chairs baveufes; ou
lon qu'elles fe durciffent, ou produi
des callofités; dans le premier cas le
& les liqueurs fpiritueufes font utiles,
le fecond elles font nuifibles.

Les femmes en couche font dans le
des perfonnes bleffées.

CHAPITRE III.

Des maladies aigues.

Les fiévres avec leurs divers ſymptômes.

ES FRISSONS OU LE FROID. Un bon regime durant ce ſymptôme eſt d'une nde importance dans le commencement ne fiévre, & les erreurs commiſes d'une gereuſe conſéquence : le froid long eſt ſigne de la grandeur de la maladie, & , en lui-même, une approche vers la rt; pendant le froid, la circulation eſt s lente, le ſang croupit dans les extrê-és, cauſe, par ſa preſſion ſur le cœur, grandes anxiétés, peut produire des crétions aux environs de cet organe, & s les autres parties du corps; le froid mente par conſéquent l'inflammation : x qui meurent de fiévre quarte, meu-t dans le froid ; enfin il n'y a point d'ac-ent qu'un froid de longue durée ne puiſ-roduire.

Tous les cordiaux chauds, & les ſubſtan-ſtimulantes ſont contraires dans le id ; car les premiers agiſſant avec force

ſur le ventricule droit du cœur, peuve
pouſſer le ſang avec trop de violence vers
poûmon ; & les ſecondes peuvent augme
ter ſouvent ce ſymptôme par le reſſerr
ment qu'elles cauſent dans les vaiſſeau
rien de plus propre dans cet état, que l'e
qui délaye & relâche en même tems, el
jette le malade dans la ſueur & termi
plûtôt le froid que le cordial le plus chau
l'addition d'un peu de vin du Rhin la re
dra encore plus efficace. Les fortes fri
tions des extrêmites ſoulagent auſſi.

Les Anxie'te's. On peut permettre da
les anxiétés qui accompagnent les fiévre
un régime plus chaud après la terminaiſ
du froid ; & comme ces anxiétés arrive
ſouvent en conſéquence de ſpaſmes p
duits par les vents, les épiceries ſo
utiles.

Les ſubſtances ſavonneuſes qui diſſolve
le ſang, ſont indiquées dans ces anxiét
les fruits meurs, quelqu'unes des plantes
teuſes, comme la laitue, l'endive, &
&, particuliérement le miel, ont ce
qualité.

La Soif. Dans la ſoif qui accom
gne les fiévres, la boiſſon ne doit po
être entiérement froide ; car les lique

ides reſſerrant les glandes du palais & goſier, n'étanchent pas ſi bien la ſoif, e les liquides modérement chauds : les ueurs acidules devroient être bûes abonmment dans ce cas; tous les ſels augment la ſoif, excepté le nitre ; ſon eſprit cifié mêlé avec l'eau eſt très-propre, même que l'eau d'orge & les émulſions, epté dans les grandes foibleſſes & flaſités de l'eſtomac, cas où l'eau mêlée c un peu de vin du Rhin eſt la meilleure iſſon.

LE VOMISSEMENT. Ce ſymptôme eſt un plus incommodes qui accompagnent la re, parce qu'il rend le malade incapade rien prendre.

On le prévient ſouvent par un émetie, ou on le guérit en ſoutenant le voſſement pendant quelque tems, avec l'eau de.

Les liqueurs acides & même les auſtè& aſtringentes ſont indiquées durant ſymptôme, parce qu'elles fortifient les res de l'eſtomac; en effet la nature porles malades à une telle boiſſon, car ils pétent les liqueurs acidules, & ont de orreur pour les ſubſtances graſſes, & ileuſes.

Les délayans & quelquefois les laxatifs

guériſſent ce ſymptôme, en entraînan
ſels bilieux par le bas.

On doit ici & dans divers autres
faire attention aux appétits des mal
qui ont quelquefois déſiré des choſes b
res, comme le ſel, le vinaigre, &c.
les ont ſoulagé.

Le vomiſſement produit par une c
bilieuſe ſe guérit par les liqueurs acidu
celui qui vient de pourriture ſe guérit
les ſels de toute eſpèce; dans ce cas
gruau avec la crême de tartre, le vi
Rhin avec de l'eau, la gêlée de groſeil
la marmelade de coings, l'oſeille dans
bouillons dont on a bien écumé la gra
ſont utiles.

Si le vomiſſement procéde d'une c
phlegmatique, les épiceries & les a
ſoulagent. Le contre-poiſon doit être a
té à la cauſe. Par exemple, les ſubſta
alkalines conviennent dans le poiſon
ſublimé corroſif, les huileuſes contre
ſenic, & les délayans dans l'un & l'autr

Il eſt aiſé de juger de la cauſe par les
tiéres que rend le malade.

Les circonſtances doivent détermin
l'on peut donner un vomitif avec ſûr
s'il y a quelque ſigne d'inflammation d'e
mac, ce remède eſt extrêmement da
reux.

LES VENTS, ET LES SPASMES sont oc-
ionnés par la chaleur fébrile qui dilate
particules aëriennes des fluïdes.
Tout ce qui est anodin, ce qui calme les
nvulsions & diminue la chaleur, soula-
ces symptômes.

LA FOIBLESSE, ou l'impuissance d'exer-
le mouvement animal, qui accompagne
fiévre, procéde de la trop grande pléni-
e dans le commencement, & de la trop
ande inanition sur la fin de la maladie;
tout ce qui arrête ou retarde la circula-
n dans les petits vaisseaux, particuliére-
nt ceux du cerveau (effet que produiront
alement la plénitude & l'inanition) occa-
nne ce symptôme. Ces deux causes deman-
nt des méthodes différentes, dans le pre-
er cas, les évacuants & les délayants con-
nnent; dans le second une nourriture
s forte, l'usage du vin avec de l'eau, les
ceries en petite quantité, les gêlées, les
uillons dont la qualité alkalescente peut
e corrigée avec quelque acide, à moins
il n'y eut des signes d'acidité; & dans ce
, la diéte doit être opposée à la cause du
nptôme; les bouillons de vipere sont an-
acides & nourrissants.
Dans la foiblesse produite par quelque

grande hémorrhagie, le vin & tous les
mens qui sont aisément assimilés ou c
gés en sang, conviennent; il faut du
pour faire du sang; une petite quantit
ce fluïde met le malade en danger d'hy
pisie.

Les frictions des extrêmités soulagen
foiblesses, en aidant le cours des suc
des esprits dans les membres & les j
tures.

Les gens gras sont très-sujets à la
blesse dans les fiévres, parce que la gr
fondue par la chaleur fébrile, obstrue
petits tuïaux & produit en conséqu
ce symptôme. La grande perte de gr
que ces personnes souffrent dans les fié
rend ce fait évident. La foiblesse qu'
éprouvent à la fin des fiévres, vient du
lâchement des fibres & de l'inanition
petits vaisseaux; ces personnes doivent
traitées par conséquent avec un soin pa
culier, c'est-à-dire qu'après les évacuat
convenables, les fort délayans, soit en
son, ou en clystères, doivent être
ployés, évitant les matiéres huileuses
usant de sucre, de miel, & de fr
meurs.

Les cordíaux composés de liqueurs s
tueuses ne sont pas les meilleurs rem
pour cette foiblesse; quoiqu'ils augmen

la force du cœur & ſoient quelquefois néceſſaires pour ſoutenir les fonctions vitales, ils coagulent les fluïdes; ils fortifient le moulin, mais ils congélent le courant qui le fait moudre. Tout ce qui rend la circulation plus aiſée dans les petits vaiſſeaux, eſt un cordial.

La Chaleur. On en peut connoître le degré par le thermoſcope, le rapport du malade, l'augmentation de la rougeur de l'urine, l'épaiſſiſſement, ou la coëne du ſang, la diſſipation des parties fluïdes, qui rend ce fluïde plus épais, la dureté, la force, & la fréquence du pouls, qui rend le frottement auquel la chaleur eſt proportionnée, plus conſidérable; la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, & le tempérament ſec du malade.

La chaleur fébrile eſt moderée par la ſaignée, le repos, les légeres ligatures qui compriment uniquement les veines, & qui ſouvent changées d'une jointure à l'autre, retardent la circulation par une raiſon méchanique; de cette eſpèce ſont les ventouſes ſéches, le bain des parties inférieures, les boiſſons aqueuſes tiédes, les acidules, comme celles où l'on a diſſout de la gêlée de groſeilles, les décoctions des matiéres farineuſes rendues acides, les ſubſtances

anodines, celles qui diſſolvent les con-
tions, comme le ſucre, le miel, & l'oxi
ſimple ſouvent employé par HIPPOCRA
les délayans pris en aſſez grande abond
ce pour redonner au ſang autant de ſ
ſité que la chaleur en a diſſipé ; toutes
ſubſtances adouciſſantes & relâchantes
rafraichiſſement de l'air de la chambre
malade, &c. Toutes les matiéres ſtimul
tes & ſtyptiques doivent être évitées, p
ce qu'elles augmentent la force des ſ
des.

LE DELIRE. La trop grande gayeté
la promptitude dans les réponſes, parti
liérement chez les perſonnes qui ſont
turellement d'un autre tempérament, ſ
ſignes d'un délire approchant; il y a d
le délire fébrile une légére inflammat
dans le cerveau ; tout ce qui accélére
conſéquent la circulation dans les par
inférieures, & diminue la preſſion de
viſcère, eſt utile, comme l'immerſion
pieds dans l'eau chaude; rien ne ſoul
plus la tête que les hémorrhoïdes, on d
par conſéquent eſſayer de les procurer
des ſuppoſitoires faits de miel, d'aloës,
de ſel gemme ; les relâchants en boiſſon
en lavemens, ſur-tout la crême d'orge c
viennent.

LE COMA SOMNOLENTUM procéde ou
e la pression des nerfs dans leur origine,
cause de la trop grande plénitude; ou
e la pénurie des esprits, produite par la
op grande inanition.

Les vieillards sont sujets au *coma*, à rai-
n de la viscosité des fluïdes qui circulent
ns le cerveau; la pléthore en est la cau-
ordinaire dans les jeunes personnes; c'est
urquoi la saignée & la liberté du ventre
sont les principaux remèdes. Les signes
cette pléthore sont un visage rouge &
s yeux enflammés; si ce symptôme est
oduit par une huile glutineuse, on en doit
ayer la résolution par l'eau, les sels ni-
eux, les savons, & les liqueurs acidu-
.

Les comateux doivent d'abord user,
ns leur convalescence, d'une nourriture
uce & modique.

LES VEILLES. Ce symptôme quelque-
is appellé *coma vigil*, précéde souvent un
op grand assoupissement, & c'est, peut-
e, le plus fâcheux symptôme de la fié-
e.

Les expédiens convenables dans ce cas,
nsistent à mettre le malade à couvert du
uit, & de tout ce qui peut faire quel-

que forte impreſſion ſur ſes ſens: l'u
de quelqu'uns des ſecours, employés
le délire, une diéte humectante & adou
ſante, toutes les préparations d'orge,
émulſions avec la ſemence de pavot &
amandes; quelques plantes alimenteu
principalement la laitue; la décoction
la racine de ſcorſonere, les amandes, &
gêlée d'avoine, conviennent dans la m
occaſion: un thé fait avec les fleurs de
mevère eſt utile, à raiſon de ſa qualit
xative.

BOERHAAVE propoſe quelques ſec
méchaniques qui peuvent, peut-être, a
un bon effet, comme le doux bruit de l
qui diſtille par gouttes dans un baſſin
l'eſſai du malade de les conter.

L'air parfumé de l'odeur des plantes ſ
niferes, comme les pavots, la mandra
re, la morelle, les fleurs de fève.

L'application de linges trempés dan
vinaigre, ſur les tempes

On ne doit jamais donner les remè
où entre l'opium qu'après des grandes
cuations.

LES CONVULSIONS. Il eſt de la
niere importance de connoître la cauſe
ſez ordinairement obſcure, & le ſiége
cette incommodité.

Elle eſt communément produite, dans es enfans, par l'acidité de l'eſtomac, & guérie par les abſorbants terreux; les convulſions qui accompagnent les fiévres ne eur ſont pas tout-à fait ſi dangereuſes.

Les convulſions produites par quelque crimonie logée dans l'eſtomac, ou l'irriation de quelque nerf dans ſon extrêmité, & non point dans ſon origine (le cerveau) ne ſont pas fort dangereuſes.

Les convulſions cauſées par des grandes vacuations, comme les fortes hémorrhaies qui ſurviennent dans les fiévres, ſont angereuſes. Celles qui viennent de l'inammation des membranes du cerveau ſont rdinairement fatales : les ſymptômes qui es accompagnent ſont une grande chaleur, n pouls dur, & le délire : les remèdes, eux-mêmes qu'on tire de la diéte, doivent arier ſuivant le ſiége de la maladie : s'il ſe rouve dans l'eſtomac, les alimens contraires à l'acrimonie acide, alkaline, ou huieuſe, réſidante dans ce viſcère, doivent tre employés. Si la maladie dépend de uelque engorgement du cerveau, les ſubſances chaudes volatiles & épicées augmenent le mal; celles qui relâchent, délayent, & ſur-tout celles qui lâchent le ventre, coniennent dans ce cas, (voyez le Chap. I.)

& en général le régime prescrit dans l
coma, & le délire.

LES VIOLENTES SUEURS procédent d
relâchement des vaisseaux excrétoires de l
peau, & de la circulation trop véhément
du sang : elles privent le sang de ses partie
les plus fluïdes, l'épaississent, & causen
souvent des obstructions ; il n'est point d
la bonne pratique de pousser trop les sueur
dans les fiévres, excepté dans celles qu
sont pestilentielles.

On devroit du moins avoir soin dans le
grandes sueurs, de rétablir par les délayans
le liquide que le sang perd, & d'employe
les méthodes conseillées dans la trop gran
de chaleur, comme la soustraction de quel
que couverture du lit, l'admission de l'ai
frais, & l'usage d'une diéte médiocremen
astringente ; le vin, les épiceries, & les li
queurs spiritueuses ont souvent, dans c
cas, un bon effet, ces dernieres épaississen
les fluïdes ; la sauge est un bon remède dan
les sueurs excessives.

LA DIARRHE'E est souvent dans les fié
vres, un symptôme dangereux & fatal
elle affoiblit, excorie, & enflamme le
boyaux, occasionne la dissenterie, épaissi

fluïdes, & épuiſe les forces du malade; ne doit point néanmoins arrêter une rrhée critique crainte d'attirer ces dan- rs.

On doit faire attention à la cauſe de la rrhée; ſi elle vient d'acidité, elle doit e guérie par les anti-acides; ſi la cauſe alkaline & bilieuſe, comme il arrive ſou- nt dans les fiévres, les acides convien- nt; les ſubſtances huileuſes ſoulagent en nouſſant l'acrimonie; elles ne provoquent int le cours de ventre d'elles-mêmes, el- ne font que lubréfier ou rendre les yaux plus gliſſans. Les diarrhées produi- par des excès de fruits, ſe guériſſent uvent par les émulſions. Les vomitifs opé- nt fréquemment la même cure, en éva- ant la matiére irritante.

Les ſubſtances anodines conviennent ſſi, & généralement parlant, les ali- ens ſolides & ſecs ſont à préférer aux quides.

Les Eruptions Inflammatoires.

intention qu'on doit ſe propoſer dans utes les éruptions inflammatoires, com- e la petite vérole, la rougeole, le pour- e, &c. doit être d'éviter les violens ſu- rifiques qui pouſſent une trop grande antité de matiére vers la peau; d'em-

ployer les rafraichiſſans & les délayans tempérés, dans la vûe de conſerver la matiére dans ſa fluidité & ſon mouvement, pour qu'elle puiſſe ſe ſéparer du ſang; de ſe tenir chaudement pendant l'éruption, & d'uſer d'une diéte rafraichiſſante; ainſi l'uſage moderé des acides, comme le jus de limon, eſt indiqué.

L'attention convenable au petit nombre de regles mentionnées ci-deſſus dans les différens ſymptômes, produira des grands ſuccès dans la cure de la plûpart des fiévres. J'en ajoûterai encore quelqu'autres, ſuivant les différentes eſpèces de fiévres, & de maladies inflammatoires.

L'EPHE'MERE, ou la fiévre d'un jour ſe guérit par l'abſtinence, le repos, & les délayans; la même méthode réuſſira ſi la fiévre dure pluſieurs jours & n'eſt point putride ou accompagnée d'une plus grande inflammation, d'acrimonie, & d'engorgement dans les vaiſſeaux de quelque partie; ce qui eſt le cas de celle qu'on appelle communément *cauſus*, ou fiévre ardente.

Les cauſes de cette fiévre ſont les erreurs commiſes dans les choſes non naturelles, l'air, le manger, le boire, le répos, & le mouvement; le travail ou le trop d'exercice, la chaleur du ſoleil, la longue ſoif,

uſage immoderé des liqueurs fermentées
: ſpiritueuſes, les ſubſtances chaudes,
omme les épiceries, les grandes fatigues
ſuyées en tout tems, mais particuliére-
ıent dans un tems chaud.

Les ſymptômes du *cauſus* ſont une cha-
ur brûlante ſur la peau & exceſſive inté-
eurement; quelquefois le froid des extrê-
ıités; la ſéchereſſe de la peau, de la bou-
ıe, de la langue, & des narines; une
ſpiration courte & laborieuſe; une gran-
: ſoif; le dégoût, les cardialgies, & le
omiſſement; les inquietudes; les anxiétés;
s laſſitudes; quelquefois la toux & l'en-
ɔuement, les veilles, le délire, & le ré-
ɔublement tous les deux jours.

Cette fiévre ſe termine ſouvent par un
ignement de nez qu'on ne doit par con-
quent pas arrêter, s'il ne ménace point
vie. Elle ſe termine auſſi ſouvent, le jour
itique, par la ſueur, le vomiſſement, le
ɔurs de ventre, & le crachement d'un
ılegme épais. Les ſignes fâcheux ſont
ɔmmunement le piſſement de ſang, la dif-
:ulté d'avaler, des ſueurs aqueuſes aux
ıvirons de la tête & du viſage, ſans ſou-
gement; le froid des extrêmités, le trem-
ement, le cours de ventre trop abon-
ınt, & quelquefois l'inflammation du poû-
on.

Le régime consiste, dans cette fiévre, à tenir l'air de la chambre du malade, frais & pur en le garantissant du feu, de la fumée, & des exhalaisons d'un nombre de personnes ; à être simplement couvert pour se défendre du froid ; à tenir les rideaux ouverts pour renouveller l'air, & à garder dans le lit la posture la plus droite qu'on peut ; le malade recherche toutes ces choses & leurs contraires lui sont nuisibles.

La boisson doit être rafraichissante, acidule, & tiéde, prise en petite quantité, & souvent, comme l'eau avec le jus de limon, ou les tamarins.

La nourriture doit être légére, & tirée des végétaux farineux, comme le gruau, les préparations d'orge, avec un peu de jus de limon ; le ris cuit dans du petit-lait & passé ; les pommes cuites dans le progrès de la maladie ; les roties au vin du Rhin & à l'eau, la gêlée de groseilles ; les bouillons & les gêlées des substances animales sont trop alkalescentes, ainsi elles doivent être corrigées par le jus de limon ou quelqu'autre acide.

Les matiéres alimenteuses, qui stimulent doucement le ventre, telles que certains fruits meurs : les fraises, les groseilles, les meures sont quelquefois utiles.

Les symptômes empirent par l'usage des

ubſtances chaudes priſes ou comme alimens, ou comme remèdes.

Fiévres intermittentes.

Ces fiévres ſont, du moins dans ce pays, rès-opiniâtres, reviennent ſouvent, malré tous les remèdes, & dégénérent, par eur longueur, en fiévres hépatiques, & n diverſes maladies chroniques, comme la uniſſe, l'hydropiſie, le ſchirre, & le ſcorbut; administration juſte & méthodique des emèdes, & une diéte convenable ſont par onſéquent d'une grande importance dans es fiévres; on y remarque beaucoup de riété quant aux intervalles des paroxiſes; ils redoublent quelquefois dans les erces, de maniere à les faire paroître uotidiennes. Je crois qu'on peut prendre mme une regle générale que, plus la diſnce des paroxiſmes eſt éloignée, & moins fiévre eſt dangereuſe, mais plus opiâtre.

Le régime doit être différent durant le roxiſme & hors du paroxiſme, dans le oid, le chaud, & la ſueur. Celui qui a preſcrit au commencement de ce chare, à l'article du froid fébrile, convient ns le froid de toutes les fiévres: on doit ppliquer à racourcir le période du froid

autant qu'il eſt poſſible, & à procure
promptement la ſueur par les délayans tié-
des, ſans la pouſſer outre meſure, parce
que la fiévre intermittente relâche pa
elle-même & affoiblit extrêmement le
corps.

La trop grande abſtinence eſt auſſi nui-
ſible entre les paroxiſmes, que la tro
grande plénitude. Comme les fiévres inter-
mittentes ſont ſouvent de longue durée,
l'extrême abſtinence eſt impraticable, elle
mettroit le malade hors d'état de ſoutenir
la violence de l'attaque ſuivante.

Les ſubſtances qui tempérent, corrigent,
& domptent l'alkali bilieux, comme les
acides, les ſels nitreux, les petits vins avec
de l'eau, les bouillons de poulet avec le
jus de limon, l'infuſion des amers dans le
vin, conviennent dans l'intervalle des pa-
roxiſmes; la chicorée, & la dent de lion
ſont utiles, parce que leurs ſucs exprimés
guériſſent les fiévres intermittentes dans
les pays chauds où les Médecins ſe ſer-
vent auſſi de végétaux aſtringens (voyez
Chap. I. N°. 1.)

L'exercice porté auſſi loin que le mala-
de peut le ſupporter, eſt extrêmement pro-
fitable entre les paroxiſmes: mais le prin-
cipal remède eſt de tâcher de prévenir l'ac-
cès du froid, en ſe mettant dans le lit, pa

es frictions, & quelque liqueur ſudorifique chaude, car en retardant le froid, quelques fiévres ont été guéries.

La ſaignée fait rarement du bien, & ſouvent beaucoup de mal, dans les fiévres intermittentes; mais l'état du malade doit être examiné dans ce cas.

On a obſervé que les fiévres intermittentes délivroient de quelques maladies chroniques, comme la goutte & les convulſions, mais elles en entraînent ſouvent de grandes avec elles.

Maladies inflammatoires.

La phrénéſie, ou inflammation du cerveau.

Cette maladie demande les plus prompts ſecours: les grandes hémorrhagies du nez la terminent communément; la copieuſe ſaignée des temporales eſt le remède le plus effectif: mais pour m'en tenir à mon ſujet qui eſt la diéte.

Les ſubſtances qui rafraichiſſent & lâchent en-même tems le ventre, comme la décoction des tamarins, ſont extrêmement utiles. Cette décoction priſe abondamment, peut à la fin attirer un cours de ventre, qui ſoulage extrêmement la tête.

La dérivation du ſang du cerveau vers

les autres parties ; & par conſéquent l
bains tiédes des parties inférieures, le flu
hémorrhoïdal, les fomentations faites ſu
les veines qui rapportent le ſang de la tête
ſoulagent dans cette maladie. Il eſt bon d
ſe tenir ſur ſon ſéant, s'il eſt poſſible, e
de reſpirer l'air frais, car la chaleur de ce
lui du lit agite le ſang.

La nourriture doit être ténue, & con
ſiſter en ſubſtances farineuſes, comme l
gruau rendu acidule, ou les fruits meurs d
la même nature, avec leurs gêlées ; la boi
ſon ſera légére, délayante, & rafraichiſſan
te, comme l'eau d'orge, la petite bierre
ou la décoction des tamarins. Tous les dou
anodins de l'eſpèce alimenteuſe ſont ſan
danger. Voyez, dans ce Chapitre, l'articl
du délire, & celui des veilles.

L'eſquinancie.

La tumeur du goſier qui occaſionne l
difficulté d'avaler & de reſpirer jointe
cette maladie, peut être de pluſieurs eſpè
ces ; comme ſéreuſe, œdémateuſe, ou ſchir
rheuſe, ſuivant les différens degrés de l
viſcoſité de l'humeur ; elle peut être auſſ
inflammatoire, & cette inflammation ſe
termine quelquefois par la ſuppuration, ou
la gangrêne.

La difficulté d'avaler & de reſpirer, qui arrive ſans aucune tumeur ni en dehors, ni en dedans, après des longues maladies, procéde ordinairement de la réſolution ou diſpoſition paralytique des parties, laquelle eſt l'avant-coureur de la mort.

Le régime dans les eſquinancies qui ſont le ſimple effet de l'obſtruction des glandes, doit conſiſter dans l'uſage des liqueurs chaudes, qui relâchent, ramolliſſent, & humectent doucement ces glandes; telles ſont celles qui évacuent la ſéroſité ſur-abondante par les ſelles, les ſueurs, & les urines; ou qui, en ſtimulant, ouvrent les émonctoires de ces glandes, pour donner iſſue à l'humeur. Voy. Chap. I.

Dans la tumeur purement aqueuſe, la diéte doit être plus chaude que dans l'inflammatoire, l'uſage moderé du vin ſoulage ſouvent le malade.

La difficulté d'avaler & de reſpirer occaſionnée par les ſchirrhoſités des glandes, ne peut être guérie que par l'extirpation.

Les perſonnes ſujettes aux inflammations du goſier, doivent vivre avec tempérance, pour prévenir la pléthore; ou la diſſiper promptement par les évacuations convenables, lorſqu'elle eſt formée; éviter l'air froid, les alimens, & les remèdes trop

aſtringens ou ſtimulans, & les violens exe
cices qui en augmentant le mouvement
ſang, échauffent, & diſſipent la ſéroſit
mais elles doivent ſur-tout s'abſtenir, lo
qu'elles ont chaud, de la boiſſon des
queurs froides.

Une légére diarrhée ſoulage dans c
inflammations; les ſubſtances qui la pr
curent, comme les tamarins infuſés da
le petit-lait, ſont par conſéquent utiles. L
décoctions & les émulſions des végéta
farineux, rendues médiocrément acides,
ceux qui abondent en un ſel nitreux rafr
chiſſant, conviennent; on croit vulgair
ment que la pimprenelle & la ſaxifrag
ſont ſpécifiques dans ce cas; tout le mon
connoît l'utilité des meures priſes de to
tes manieres : tous les acides, comme l'
zeille, le jus de limon, &c. modérent l
inflammations.

La bouche & le goſier doivent être t
nus humides, & le nez net, afin que l'
y puiſſe avoir un libre paſſage; car cel
qu'on reſpire par la bouche, deſſéche.

Lorſque la déglutition eſt totaleme
abolie, on peut nourrir le malade par l
lavemens, ce que je ſçai avoir été pratiq
pendant une ſemaine, après laquelle la t
meur ſuppura.

Lorſque l'inflammation ſe termine

gangrêne, le cas eſt généralement mortel, à moins qu'elle ne s'étende pas au-delà du palais, de la luéte, & des amygdales; la vie du malade pouvant ſubſiſter après la deſtruction de ces parties.

L'inflammation du poûmon.

Cette maladie peut arriver dans les bronches, ou les vaiſſeaux pulmonaires, & ſe communiquer bien-tôt des unes aux autres; lorſque l'inflammation attaque les deux lobes & tout le corps du poûmon, le cas eſt déſeſpéré, parce que la circulation étant néceſſairement ſupprimée pour lors, il ne ſe porte plus de ſang au cœur. Outre les cauſes générales des inflammations, il y en a de particuliéres au poûmon, comme la mauvaiſe conformation de ce viſcère, & celle de la poitrine ordinairement accompagnée de l'aſthme; l'air trop chaud, froid, & humide, chargé, peut-être, de particules cauſtiques, aſtringentes, & coagulatives: le poûmon eſt, à proprement parler, une partie externe du corps, expoſée à l'air qui, par ſon contact immédiat, peut aiſément coaguler le ſang qui coule dans les vaiſſeaux qui rampent le long des véſicules pulmonaires, & je crois que les qualités de l'air ſont les cauſes générales

des péripneumonies qui arrivent en hive

Comme le poûmon eſt le principal c gane de la ſanguification, le chyle cr & viſcide, les alimens viſqueux, les ép ceries, mais particuliérement les liqueu ſpiritueuſes, peuvent occaſionner l'inflan mation de ce viſcère; ſon action portée ju qu'à produire une reſpiration courte & l borieuſe, ou ſa diſtenſion trop continu par les cris ou le chant, peuvent produi le même effet : il y a des poiſons coagula qui affectent très-ſoudainement le poûmo les paſſions violentes peuvent faire la m me choſe par l'altération qu'elles cauſe dans le mouvement du cœur ; il eſt cor mun de voir des perſonnes, dans des ſo dains tranſports de colere, reſpirer dif cilement. Les inflammations paſſent que quefois des autres parties, au poûmon : pleureſie dégénére aiſément en péripneum nie. La meilleure regle de diéte, pour pr venir la maladie, conſiſte à éviter les ca ſes rapportées ; les promptes & abonda tes ſaignées doivent être employées ava que l'inflammation ſoit entiérement fo mée.

Cette maladie ſe guérit ſouvent par réſolution critique, la coction, & l'évacu tion de la matiére morbifique, laquelle e ou aſſez atténuée pour rentrer dans les voy

de la circulation, ou eſt expectorée par la toux, ce qu'on peut aiſément connoître, par la diminution des ſymptômes, ſçavoir la fiévre, la difficulté de reſpirer, la ſoif, les anxiétés, les inquiétudes; & par les douces ſueurs, qui ſurviennent au malade, un des meilleurs réſolutifs dans cette indiſpoſition, eſt le ſang de bouquétin.

La ſaignée copieuſe eſt le remède le plus efficace dans le commencement de la maladie; mais elle eſt moins convenable lorſque l'expectoration ſe ſoutient avec ſuccès, parce qu'elle la ſupprime quelquefois, les ſudorifiques donnés dans le même cas, épaiſſiſſent la matiére de l'expectoration. La nature doit être ſuivie, & non point troublée dans ſes mouvemens.

Il conſte par les ſymptômes de la maladie, & l'uſage du poûmon, que la nourriture doit être ici plus ténue que dans aucune autre indiſpoſition inflammatoire; le petit-lait ſuffit pour ſoutenir les forces du malade; les liqueurs aqueuſes, & même la vapeur de l'eau chaude, humée dans l'inſpiration, atténuent la matiére compacte des bronches. Les alimens relâchans dont l'orge & ſes préparations ſont les meilleurs, conviennent dans ce cas

Les diurétiques deſtitués d'acrimonie ſont propres; car le flux d'urine ſoulage le poû-

mon; dans cette vûe, l'infuſion de raci
de fenouil dans l'eau chaude eſt bonne p
ſe avec du lait & comme aliment, & co
me boiſſon.

Si la nature ſoulage le malade par u
diarrhée, ſans lui abbattre les forces,
ne doit point l'arrêter, mais la ſoute
doucement par des lavemens émolliens.

Les décoctions de chicorée & de l
tue ſont propres comme anodines & ré
lutives.

Si le malade n'eſt pas ſoulagé & ne me
point dans huit jours, l'inflammation
termine par la ſuppuration, & l'abſcès
poûmon, & quelquefois de quelqu'au
partie. Les ſymptômes de cet abſcès ſo
une toux ſéche opiniâtre augmentée par
mouvement, & la nourriture; une fiév
continue avec des friſſons irréguliers da
leurs périodes; des exacerbations ap
l'exercice, & le repas, la ſoif, des ſuei
nocturnes, une urine écumeuſe, la pâleu
la maigreur, & la foibleſſe; la ſituation
plus aiſée eſt ſur le côté affecté.

On doit, dans cet état, proſcrire la ſ
gnée; uſer d'une diéte douce, incraſſan
& plus pleine, recevoir dans le poûmon
vapeur chaude des décoctions d'ingrédie
convenables; celle du vinaigre & tout
qui excite la toux, comme l'oxymel, l'exc

ice, & le mouvement conviennent, lorſqu'on juge par le tems & les ſymptômes, que l'abſcès eſt meur; plûtôt il eſt ouvert & moins il y a de danger pour le poûmon.

Quoique cet état ſoit extrêmement dangereux, il n'eſt pas entiérement déſeſpéré; la nourriture & la boiſſon doivent conſiſter dans le lait, l'eau d'orge, & les ſubſtances alimenteuſes expectorantes & déterſives, avec des doux anodins, pour procurer quelque repos au malade. Voyez le Chap. I.

L'intention principale, dans chaque état de l'inflammation du poûmon, doit être de provoquer l'expectoration & de la rappeller, lorſqu'elle eſt ſupprimée.

Si l'inflammation ſe termine en gangrêne, le cas eſt déſeſperé, ſi elle ſe termine en ſchirrhe, elle eſt incurable,

Il y a une eſpèce de péripneumonie fauſſe, ou ſans inflammation; elle eſt dangereuſe, & ſuffoque ſouvent, lorſque les vaiſſeaux ſont obſtrués d'une pituite viſqueuſe qui ſe mêle avec le ſang; & qu'elle attaque dans un tems froid; elle eſt ordinaire aux gens foibles, & aux vieillards. Quelqu'uns des ſecours employés dans l'inflammatoire, & les fréquens clyſtères conviennent, mais non point les ſi grandes

ſaignées; une nourriture plus forte, l
bouillons & les gêlées avec le jus de limo
l'hydromel pour boiſſon, les huiles ado
ciſſantes & les alimens qui abondent
une huile douce non volatile, ſont u
les.

La péripneumonie eſt, dans toutes l
maladies mortelles, le ſymptôme fatal q
termine la vie du malade; car perſonne
meurt ſans une ſtagnation du ſang dans
poûmon; tant qu'il circule dans ce viſcèr
il circule par-tout le reſte du corps.

La pleureſie.

Il n'y a point de membrane qui tapi
l'intérieur de la poitrine, qui ne puiſſe êt
le ſiége de cette maladie; elle attaque
médiaſtin comme la plévre.

Ses cauſes, outre celles qui ſont con
munes à toutes les inflammations, ſo
l'obſtruction des artères de la plévre, d
calloſités dans cette membrane, ſon adh
ſion au poûmon, l'impreſſion ſoudaine
l'air froid, un régime trop chaud, & pa
ticuliérement le grand uſage des liqueu
ſpiritueuſes, les liqueurs froides bûes lo
que le corps eſt fort chaud, un tranſpo
de matiére de quelqu'autre partie affecté
mais ſur-tout un air froid de Nord, ou Nor

eſt : on peut tirer de ces cauſes les précautions qui conviennent dans le régime, pour prévenir la maladie.

La pleureſie eſt quelquefois ſéche ou ſans crachement, & d'autrefois accompagnée d'expectoration ; elle ſe termine par la coction ou la réſolution de la matiére fébrile ; ou finit par la ſuppuration, ou la gangrêne.

Le régime doit être le même que dans la péripneumonie ; la diéte rafraichiſſante, ténue, & délayante, évitant tout ce qui peut augmenter la chaleur, & même l'air trop chaud.

Les ſymptômes de la ſuppuration ſont les mêmes que dans celle du poûmon ; lorſque la matiére eſt formée, il faut ouvrir le côté pour lui donner iſſue.

La réſiſtence de la maladie à tous les remèdes, la diminution ſoudaine de la douleur, un pouls vîte & foible, quelquefois intermittent, la reſpiration courte, & des ſueurs froides, ſont les ſymptômes de la gangrêne ou d'une mort prochaine.

Le paraphrénitis, ou inflammation du diaphragme.

Les ſymptômes de cette maladie, qu'on méconnoît ſouvent, ſont une fiévre violen-

te, une douleur très-vive augmentée da
l'inſpiration; en quoi on la diſtingue
la pleureſie; la plus forte douleur ſe fa
ſant ſentir, dans celle-ci, durant l'expir
tion.

Cette douleur eſt encore augmentée p
le vomiſſement, la plénitude de l'eſtoma
& la contraction quelconque des muſcl
de l'abdomen, comme dans l'expulſion d
excrémens, &c. La reſpiration eſt extr
mement précepitée, ſuffocante, & ne p
roît être exécutée que par le mouveme
de la poitrine. Cette maladie eſt auſſi a
compagnée du délire, de la fureur,
d'un rire involontaire, tenant de la co
vulſion.

Elle ſe termine comme la pleureſie,
la péripneumonie, mais elle eſt généra
ment fatale, ſi elle ſuppure; le pus tom
pour lors dans la cavité du bas-ventre, pr
duit la putréfaction des viſcères, & une m
miſérable & pénible.

Le régime, s'il y en a quelqu'un de bo
doit être le même que dans la pleureſie.

L'inflammation du foye.

L'artère hépatique & la veine-porte fo
niſſent le ſang au foye: la petiteſſe de
premiere, & la lenteur du ſang dans la
con

conde, ſont les raiſons de la moins fréquente inflammation du foye, que des autres parties ; mais lorſqu'elle arrive elle eſt extrêmement dangereuſe, à moins qu'elle n'occupe qu'une petite partie de ce viſcère, & celle de cette eſpèce eſt plus fréquente qu'on ne penſe communément.

Quelques-unes des meilleures précautions dans la diéte, peuvent ſe prendre des cauſes, & des ſymptômes de cette maladie.

Ces cauſes, outre celles qui ſont communes à toutes les inflammations, ſont la grande quantité de graiſſe ; diſſoute par la chaleur & l'inflammation, elle obſtrue ſubitement les vaiſſeaux du foye. Les beſtiaux engraiſſés par des bons pâturages, meurent quelquefois ſoudainement après de forts mouvemens, & on leur trouve le foye enflammé & corrompu. Un ſang & une bile atrabilaires & aduſtes, une matiére acrimonieuſe ou purulente, arrêtée dans quelqu'autre organe, ſe dépoſe plus aiſément ſur le foye, que ſur aucune autre partie, ſur-tout dans le cas de l'uſage des alimens chauds & épicés, des liqueurs ſpiritueuſes, de la grande chaleur, & de la fiévre. Les éroſions du foye par l'acrimonie de la bile, ou ſon obſtruction par la viſcoſité de cette humeur ; les calloſités, le ſchirre, ou les

pierres dans ce viſcère ; la ſoif long-ter
endurée, l'expoſition ſoudaine du corps
l'air froid, la boiſſon des liqueurs froide
quant le corps eſt chaud ; les vomitifs do
nés imprudemment lorſque le foye eſt d
ja affecté, agitant trop alors ce viſcère, s'
n'en emportent pas l'obſtruction ; les
diſpoſitions hypochondriaques inveteré
Toutes ces cauſes, dis-je, peuvent produ
l'inflammation du foye.

Dans ce cas, le foye gonflé compri
l'eſtomac, le diaphragme, & les viſcè
voiſins, ſuſpend la circulation des ſucs,
génération & l'excrétion de la bile, & to
tes les digeſtions ; produit une infinité
mauvais ſymptômes, comme la jauniſſe a
toutes les maladies qui en dépendent ;
le foye reçoit le ſang rapporté de preſq
toutes les parties du bas-ventre, & il
le principal inſtrument de toutes les dig
tions, qui s'exécutent dans cette cav
La fiévre, une chaleur & une douleur p
gnante dans la région du foye & du d
phragme, la tenſion des hypochondr
la couleur jaune des yeux & de la pe
& les urines ſaffranées, ſont les ſignes
la diſpoſition inflammatoire du foye.

Cette maladie eſt guérie, comme les
tres inflammations, par la reſolution
coction, & l'excrétion de la matiére m

sifique, ou se termine en abscès, en schirre, ou en gangrêne.

Dans le premier état, le régime chaud & le saffran qu'on regarde comme un spécifique, sont contraires.

Les boissons rafraichissantes résolutives, comme le petit lait avec l'ozeille bouillie dedans, les fomentations, les fréquens lavemens, les bains, & les frictions relâchent & rendent la matiére fluide; le miel avec un peu de vin du Rhin, ou de vinaigre, les sucs, & les gelées de quelques fruits meurs de jardin, & ceux de quelques plantes laiteuses, comme l'endive, la dent de lion, la laitue, sont résolutifs.

Les purgatifs violents nuisent, les doux laxatifs soulagent; les délayants avec des sels nitreux, & la décoction des tamarins dans l'eau ou le petit-lait, sont utiles; les déjections médiocrement sanglantes ou teintes de sang ne doivent point être arrêtées, parce qu'elles aident la résolution de la maladie, les hémorrhagies du nez produisent souvent le même effet.

La matiére fébrile est souvent emportée par les urines, c'est pourquoi les diurétiques peu stimulans conviennent.

La sueur ne doit point être excitée par les cordiaux chauds, mais il faut l'aider par des liqueurs délayantes tiédes.

Le cas eſt fatal lorſque l'inflammati
ſe termine par la ſuppuration, à moins q
l'abſcès ne ſe trouve aſſez extérieureme
pour pouvoir être ouvert; car ſi le pus s
vacue dans l'abdomen, il y produit d
ſymptômes affreux, comme la putréfacti
des viſcères, ou un flux hépatique incu
ble.

Le pus icoreux fourni par l'ulcère du fo
viſcère le plus ſuſceptible de diſſolutio
en ronge ſucceſſivement toute la ſubſtanc
il eſt ſouvent pompé dans le ſang, &
jetté par le vomiſſement, avec une ode
cadavereuſe, accompagnée d'une gran
ſoif; s'il eſt emporté vers le bas, il occ
ſionne une diarrhée colliquative purulen
Les ſubſtances acides ſoulagent beauco
dans ce cas.

Cette maladie peut produire un canc
ou un ſchirre; on ne ſçauroit dire que
dernier ſoit abſolument incurable; on ſç
par expérience que l'herbe & le pâtura
l'ont guéri dans les beſtiaux; peut-être q
le jus exprimé des herbes & de quelq
plantes apéritives, comme celui des plan
laiteuſes mentionnées ci-deſſus, pourr
opérer le même effet dans l'homme.

La diéte preſcrite ici eſt néceſſaire d
la jauniſſe, & toutes les maladies du fo
On doit s'y abſtenir de toutes les ſubſta

ces, que causent la putréfaction, & particulierement du poisson & de la chair salés, mais sur-tout des liqueurs fortes.

L'inflammation de l'estomac.

Les symptômes de cette maladie, sont une douleur violente pongitive, brûlante, & fixe dans l'estomac, accompagnée de fiévre; l'exacerbation du mal d'abord après avoir avalé quelque chose, suivie du vomissement, un hoquet pénible, & des grandes anxiétés. Les causes de ces acidens sont celles qui sont communes à toutes les inflammations, la foiblesse naturelle, & peut-être l'érosion des tuniques de l'estomac, enfin les substances âcres prises comme alimens, ou comme remèdes.

Si on ne remèdie promptement à cette indisposition, elle devient fatale.

Elle se termine par la résolution de la matiére morbifique, la suppuration, le schirre ou le cancer, mais le plus communément par la gangrêne.

De toutes les maladies, celle-ci demande le plus l'abstinence totale de tout ce qui a de l'acrimonie, les sels nitreux rafraichissans mêmes si utiles dans les autres inflammations, irritent trop ici. Les vomitifs, tous les cordiaux pris des substances vola-

tiles & aromatiques, & les liqueurs spiri-
tueuses deviennent des poisons; le lait
caille ordinairement dans les estomacs en-
flammés : les alimens doivent être donn-
fréquemment, & par cuillerées pour préve-
nir la distension du ventricule, qui augmen-
teroit l'inflammation. Les crêmes d'orge c
d'avoine bien claires, le petit-lait avec trè
peu de sucre, le miel, & les bouillons c
poulet, sont les alimens propres; le peti
lait, les décoctions émollientes, l'eau d'o
ge, & les émulsions sont les boissons q
conviennent. L'expérience a aussi appr
que l'estomac s'accommodoit des eaux fe
rugineuses, même dans cet état inflamm
toire. S'il survient un ulcère, le miel cor
mun, ou le miel rosat pris intérieuremen
est un bon détersif, & la décoction de
racine de *symphitum*, propre pour conso
der. Les promptes & abondantes saignée
les fomentations, & les lavemens ont l
mêmes bons effets, que dans les autres m
ladies inflammatoires.

Le même régime est nécessaire dans
schirre, & le cancer de l'estomac; quoiq
rien ne puisse être parfaitement efficace.
convient aussi dans les inflammations de
rate, de l'épiploon, & du pancréas.

L'inflammation des boyaux.

Les inteftins, principalement les grêles, peuvent être enflammés par des fubftances âcres, ou vénéneufes prifes intérieurement, par toute matiére purulente tranfportée de quelque autre partie du corps; par la bile extrêmement acrimonieufe, par des tenfions violentes, ou des convulfions, à raifon des vents dont elles rempliffent les boyaux.

Les fymptômes de cette maladie, font la fuppreffion totale du paffage des matiéres, une douleur violente fixe & brûlante, augmentée par les fubftances prifes intérieurement, le vomiffement excité par tout ce qui touche la partie affectée, des tranchées aigues, & des vents dans le refte du canal inteftinal: L'*ileus* eft auffi la fuite de cette inflammation; ce cruel accident n'eft que la circonvolution ou l'infertion d'une partie du boyau dans l'autre. Tous ces fymptômes font accompagnés de la fiévre.

Il eft de la derniere importance de connoître les caufes des coliques; car fuivant leur difference les remèdes bons dans un cas, font contraires, & pernicieux dans un autre; ainfi les fubftances carminatives chaudes données dans une colique produite

par une cauſe phlegmatique, ou froid
ſont un poiſon dans une inflammatoire ; o
peut les diſtinguer par la fiévre, la ſoi
& la couleur rouge de l'urine, qui accom
pagnent cette derniere : quoique la chaleu
y ſoit conſidérable, à cauſe de la violenc
de la douleur, les extrêmités deviennen
froides, & on y éprouve un abbattemen
ſoudain des forces, ou une plus grand
foibleſſe que dans aucune autre.

Cette maladie demande un prompt ſe
cours, ou point ; car elle dégénere bien
tôt en *ileus*, & la mortification de
boyaux.

Après les grandes ſaignées, il n'y a guér
d'autre méthode que d'humecter & de re
lâcher le canal inteſtinal par des liqueur
émolliéntes chaudes, priſes par la bouch
& en lavemens donnés toutes les heures
l'expérience a pourtant appris que les aci
des tels que le jus de limon, ont ſoulag
dans des cas très-déſeſpérés ; & que le vin
aigre & l'eau chaude en lavemens, on
ſauvé le malade ; les anodins ſont quel
quefois néceſſaires pour calmer les con
vulſions.

Les fomentations chaudes, & mêm
les animaux chauds appliqués ſur le ventr
ſont extrêmement utiles.

L'inflammation des gros boyaux n'eſt pa

ſi dangereuſe ; elle peut ſe guérir, même lorſqu'elle ſuppure, parce qu'on peut y porter les remèdes propres, ſous la forme de lavemens ; les eaux minérales ferrugineuſes ſont bonnes à la fin de ce dernier cas.

Si après trois jours, la grande douleur diminue, que les friſſons ſaiſiſſent le corps, ce ſont des marques de la ſuppuration, & dans peu de jours la matiére coule ou dans la cavité de l'abdomen, y produiſant tous les ſymptômes de l'ulcère du foye ; ou dans celle des inteſtins, cauſant un cours de ventre purulent, ſouvent la conſomption, des ſinus, & des fiſtules.

Le petit lait & les eaux ferrées pour boiſſon, ſont ſouvent utiles dans ce cas.

Les alimens doivent être tirés des ſubſtances qui forment peu ou point d'excrémens, comme les bouillons de viande, avec la ſcorſonére, le perſil, ou le fenouil bouillis dedans ; le petit-lait de chévre eſt auſſi excellent, les ſubſtances graſſes, & huileuſes ſont généralement nuiſibles.

La continuation de la fiévre, des ſueurs gluantes, la pâleur, une diarrhée ichoreuſe, avec des matiéres fétides, noires, ſemblables à la lavure de chair, un pouls petit intermittent, & enfin la ceſſation totale de la douleur, ſont les ſignes de la

gangrêne, & d'une mort prochaine.

S'il ne survient aucun des accidens ci-dessus, si la fiévre diminue, & que le malade se plaigne d'un poids, d'une douleur sourde, & de la suppression des excrémens il se forme un schirre qui augmente tous les jours, & peut se terminer en un cancer, que les purgatifs, & tous les remèdes irritent. Le malade peut, dans ce cas traîner une vie miserable avec le secours d'une diéte ténue, fort exacte, consistant en petit-lait, bouillons, lavemens alimenteux, ou en substance qui produisent peu d'excrémens.

Les aphtes.

On donne ce nom à des petits ulcères ronds, & superficiels qui paroissent d'abord dans la bouche ; mais comme ils viennent de l'obstruction des excrétoires de la salive à cause de la lenteur & de la viscosité de cette humeur, ils peuvent affecter tout le conduit alimentaire, excepté les gros boyaux, ils succédent souvent aux fiévres particuliérement à celles qui enflamment les intestins, ou qui sont accompagnées de cours de ventre ; ces ulcèrations sont précisement dans l'intérieur, comme la gâle est sur la peau, & tombent de-même e

croutes ou écailles. Plus elles approchent de la couleur blanche, & moins elles sont dangereuses.

La matiére visqueuse qui les produit, doit être poussée au-dehors; la saignée est par conséquent contraire dans le commencement, de-même que les sudorifiques, parce qu'ils épaississent; mais la sueur est utile après que la matiére a été entiérement poussée vers la peau. Les liqueurs tiédes délayantes sont bonnes dans le premier état de la maladie, de-même que le bain, si le malade peut le supporter, avec les gargarismes & les lavemens. La diéte doit être ensuite nourrissante & détersive, comme les panades avec le pain & l'eau, le pain & le lait, le miel mêlé avec les alimens. Durant la chute des aphtes, la nourriture doit être adoucissante & anodine, & l'usage moderé du vin du Rhin est utile; après leur séparation, les substances lénitives & purgatives conviennent.

L'inflammation des reins.

Les reins sont sujets aux inflammations autant que les autres parties du corps.

Une douleur poignante dans la region lombaire, une stupeur ou douleur sourde dans la cuisse, la colique, les vents, le vo-

miſſement, la fiévre, la ſuppreſſion quel-
quefois totale de l'urine, ſa petite quantité
ſa couleur foncée & quelquefois, ce qui eſ
pire, ſa pâleur ſans aucun ſédiment, ſon
les ſymptômes de l'inflammation des reins
Nonobſtant la forte chaleur extérieure, la
violence de la douleur cauſe ſouvent le froid
des extrêmités, ce qui n'eſt point incompa
tible avec l'inflammation.

Tout ce qui obſtrue les extrêmités des
artères rénales produit cette maladie; une
playe, un abſcès, un coup, une tumeur, le
trop long ſéjour ſur le dos, les violen
mouvemens, particuliérement la trop gran
de promenade dans un tems chaud, tout ce
qui bouche les paſſages de l'urine, comme
les matiéres viſqueuſes, la pierre, ou le
gravier, tout ce qui force le ſang dans le
tuïaux urinaires, la fatigue à cheval, la
pléthore, mais principalement les diuré
tiques forts, & piquants, enfin les ſpaſme
& les contractions des vaiſſeaux des reins
ſont les cauſes de leur inflammation.

L'urine couleur de caffé n'eſt point un
ſymptôme dangereux; elle procéde à la
verité du mêlange d'un peu de ſang avec
cette humeur, mais il prognoſtique ſou
vent, après la grande douleur, la réſolu
tion de la matiére obſtruante, & l'expul
ſion du gravier ou de la pierre; la pâleur

de l'urine marque une maladie plus dangereuſe & plus longue.

Après la ſaignée abondante & la privation totale des diurétiques ſtimulans, qui donnés dans le premier état de la maladie l'augmentent, rien n'opére mieux l'expulſion de la matiére obſtruante, que l'abondante boiſſon des liqueurs douces & émollientes, les clyſtères de la même nature fréquemment injectés, le bain, les fomentations, les ſubſtances opiatiques, & anodines qui ſtupéfient & relâchent les fibres : on doit avaler ces liqueurs nonobſtant le vomiſſement continuel, car le vomiſſement eſt l'inſtrument dont ſe ſert la nature pour opérer l'expulſion de la pierre, du gravier, ou autre matiére obſtruante.

Le petit-lait, & lorſque la chaleur de la fiévre eſt conſidérable, le lait de beurre, les émulſions d'orge, & de ſemence de pavot, le miel dans le petit-lait & l'eau, ſont les boiſſons propres.

Lorſque le gravier, la pierre, ou autres matiéres obſtruantes ſont détachées des reins, les huiles douces exprimées, & les ſubſtances huileuſes relâchent les paſſages pour leur préparer une iſſuë. Si la douleur ne vient que du gravier ou de la pierre, on peut joindre ſûrement les ſubſtances huileuſes aux ſtimulantes, comme le jus de li-

mon, l'eau de genièvre, & quelque ſyro diurétique. Ceci ſoit dit en paſſant, car i n'eſt point de mon ſujet.

Le mouvement violent, comme celu du carroſſe, peut être d'uſage dans c cas.

La douleur portée au-delà du ſeptiém jour, des friſſons fréquens & irréguliers une pulſation, une péſanteur, & ſtupeu dans la partie, ſont les ſignes de la géné ration du pus, lequel étant formé paroîtr dans l'urine.

Les ſubſtances douces & balzamique ſont utiles dans ce cas, ſi la matiére ſé journe long-tems, l'abſcès devient incu rable.

Il ſe termine quelquefois en une fiſtule avec laquelle le malade peut vivre plusieur années, ſans beaucoup de douleur: le lai de beurre peu aigre a été regardé comm un grand ſecret dans les ulcères des reins & les eaux ferrugineuſes ont été utiles quelques-uns, je conſeillerois les bierre douces plûtôt que le vin.

Les inflammations des reins ſe terminen quelquefois en ſchirre, ou par une pierr dans ces organes.

La remiſſion ſoudaine de la douleur, ave des ſueurs froides, un pouls foible, & in termittent, le hoquet, point, ou peu d'u

rine, noire & fétide, sont les signes de la mortification, & d'une mort prochaine.

Le régime de ceux, qui sont sujets aux accidens néphrétiques, peut être pris, en quelque maniére, de ce qui a été dit ci-dessus.

Ils doivent être extrêmement exacts dans le choix de leur boisson; les vins piquans, qui abondent en tartre, sont nuisibles; les bierres, qui ne sont point vieilles, sont certainement les meilleures, de même que quelques-uns des plus doux diurétiques, mentionnés Chap. I. N°. 15. ces personnes doivent aussi éviter les alimens acrimonieux, user d'un exercice moderé, & ne point se coucher chaudement, mollement, ni long-tems sur le dos.

L'apoplexie.

Cette maladie est une abolition soudaine de tous les sens, externes, & internes, & du mouvement volontaire, à cause de l'interception du cours du fluïde spiritueux, à travers les nerfs, destinés à l'exécution de ces fonctions. Cette abolition est ordinairement accompagnée d'un pouls fort, d'une respiration difficile, & d'un profond assoupissement, avec ronflement.

Il n'y a d'autre différence entre une per-

ſonne endormie, & un apopleƈtique, ſi
n'eſt qu'on peut éveiller la premiere,
non point le ſecond.

Les cauſes de cette maladie, ſont 1°. u
conformation particuliére du corps, co
me un col court, car il y a des perſonn
qui ont moins de vertebres au col, q
d'autres ; ceux qui ont le col long, ſo
ſujets aux conſomptions, & ceux qui l'o
court, à l'apoplexie ; mais cette regle n'e
pas généralement vraie. 2°. Une conſtit
tion pléthorique, graſſe, & phlegmatiqu
3°. Tout ce qui porte obſtacle au mouv
ment du ſang, à travers les artères du ce
veau, comme les concrétions polipeuſe
particuliérement aux environs du cœur, a
compagnées communément d'un pouls i
égal, de vertige, & quelquefois d'une pe
te momentanée de la vûe. 4°. Tout ce qu
par ſa compreſſion, gêne le cours du ſan
& du fluïde nerveux. 5°. La pléthore. 6
Les mouvemens violens. 7°. Les alimens
haut goût. 8°. Les liqueurs ſpiritueuſes. 9
Les tumeurs de toute eſpèce dans le ce
veau. 10°. L'effuſion de quelque ſéroſi
dans les ventricules de ce viſcère, laquel
eſt la cauſe la plus commune, & immédia
des apoplexies. 11°. Une circulation im
parfaite dans les parties inférieures. 12
Les paſſions violentes, & les affeƈtions d

l'ame. La conſtitution glutineuſe, catharrale, & leucophlegmatique des vieillards, les rend ſujets à l'apoplexie ; les avant-coureurs de cette maladie ſont, chez eux, la ſtupidité, l'aſſoupiſſement, la nonchalence, l'héſitation dans la parole, & les réponſes ; le vertige, le tremblement, l'incube, & les oppreſſions dans le ſommeil.

Un épaiſſiſſement coëneux du ſang, précédé de la fiévre, & accompagné du mal de tête, de la rougeur des yeux, le larmoyement, la foibleſſe, & la bouffiſſeure des yeux, un vomiſſement pituïteux, & une reſpiration laborieuſe, au moindre mouvement, ſont des ſignes de l'apoplexie. Les avant-coureurs immédiats de cette maladie, ſont ordinairement le vertige, le chancellement, la perte de la mémoire, la ſtupidité, l'aſſoupiſſement, le tintement d'oreille, & une reſpiration forte, & pénible : ces ſymptômes ſont auſſi communs aux autres maladies nerveuſes, & aux indiſpoſitions hiſtériques.

L'attention aux ſymptômes mentionnés, fournit les meilleures précautions, & regles de diéte pour prévenir cette maladie ; lorſqu'elle à une fois pris place, le prognoſtic d'HIPPOCRATE, qu'il eſt très-difficile de réſoudre la légére apoplexie, & entiérement impoſſible de guérir la forte, eſt

généralement vrai ; l'eſpèce la plus douce e
iouvent emportée par la ſueur.

Les ſecours néceſſaires, dans le paroxi
me, doivent ſe tirer de la médecine,
mal étant trop aigû pour pouvoir attendı
ceux de la diéte, qui néanmoins peuve
être d'un grand uſage, pour prévenir
maladie. Cette diéte doit être exacte, t
nue, rafraichiſſante, & oppoſée aux ca
ſes, & aux ſymptômes, rapportés ci de
ſus. La ſaignée copieuſe, & fréquente,
la liberté du ventre conviennent; les ſub
tances ſtimulantes, qu'on a crû utiles
ſont très-ſouvent nuiſibles, en pouſſa
trop le ſang vers la tête ; les vomitifs pe
vent être extrêmement pernicieux. Mais
régime doit être varié ſelon la cauſe de
maladie, Il peut ſe tirer de la conſtitutio
du malade ; celui qui a été preſcrit pour
ſanguine, convient dans l'apoplexie d
ſang ; les gens gras, & phlégmatique
qui ſont ſujets à cette maladie, doive
s'en tenir aux regles déja conſeillées po
leur état ; mais comme il y a des apopl
xies, qui ſont l'effet de gouttes invéterée
le régime doit alors différer des deux c
ci-deſſus, l'intention ſe réduiſant, dans c
lui-ci, à déterminer la matiére morbifiq
vers les extrêmités : ceux qui ont de la di
poſition à cette maladie, ne doivent jama

se coucher avec l'estomac plein, ni dormir la tête basse.

Il y a une maladie de la même espèce, mais pas si fréquente, appellée catalepsie, ou le malade subitement saisi, sans sentiment & sans mouvement, reste dans la situation où il s'est trouvé au moment de l'attaque : des fiévres violentes dans les constitutions séches, atrabilaires, ont produit cette maladie. La diéte après le paroxisme, doit être humectante, & relâchante.

La léthargie est une espèce plus légére d'apoplexie, elle demande la même cure, & la même diéte, que l'apoplexie phlegmatique.

CHAPITRE IV.

Regles de diéte dans les maladies chroniques.

La paralysie.

CEtte maladie est l'immobilité de quelque partie du corps, insurmontable à la volonté & aux efforts du malade ; le sentiment est souvent totalement aboli,

quelquefois émoussé avec un fourmillemen dans la partie.

Les meilleures régles de diéte, dans l paralysie, se tirent de la connoissance d ses causes. Tout ce qui arrête le cours d fluïde nerveux, ou du sang dans quelqu partie occasionne cette maladie; car ils sor nécessaires l'un & l'autre pour le sentimen & le mouvement; la paralysie a aussi pou causes, toutes celles de l'apoplexie, l'épi lepsie, les douleurs longues, & violentes la suppression des évacuations naturelles ou morbides; le transport de la matiér morbifique, dans les maladies aigues, tou ce qui tord, distend, comprime, ou con tracte les nerfs; les fortes ligatures, le luxations, les fractures, l'inflammation de envelopes membraneuses des nerfs, prin cipalement dans les ganglions, où ils sor liés ensemble; les depôts sereux, l'exc des alimens astringens, particuliéremen des fruits verds; la trop grande boisso d'eau chaude, qui affoiblit & relâche; l'a bus du thé & du caffé; la chaleur & l froid extrêmes, les vapeurs vénéneuses d l'arsénic, & du mercure.

La paralysie est plus ou moins dangereu se, suivant la cause, la grandeur, & l siége de la maladie: celle qui a son origin dans le cerveau, est la plus à craindre; lor

qu'elle attaque le cœur, ou les organes de la reſpiration, elle eſt fatale, parce que la vie ne ſçauroit continuer un moment ſans l'uſage de ces parties.

Le régime doit être chaud, inciſif, conſiſtant en végétaux céphaliques & aromatiques, tels que ceux qui occaſionnent une chaleur fébrile, parce que celle-ci eſt néceſſaire pour détruire la viſcoſité. Ces végétaux ſont les ſavoneux, ceux qui ſont composés d'un ſel & d'une huile âcres & volatils, comme la moûtarde, les raiforts, &c. ceux qui excitent le vomiſſement & l'éternument, qui lâchent, purgent, & délayent fortement en-même-tems. Les ſueurs occaſionnées par les mouvements qu'on peut mettre en uſage, ou autres moyens, les fortes frictions, &c. ſont utiles.

La ſaignée doit être employée ou omiſe ſuivant les accidens qui attaquent le cerveau ; elle ſoulage dans les diſpoſitions inflammatoires des envelopes nerveuſes.

Les convulſions épileptiques.

Leurs cauſes ſont quelquefois une diſpoſition héréditaire, une frayeur ſoudaine de la mere lorſqu'elle eſt enceinte du ma-

lade ; l'affection du cerveau par les con
ſions, les abſcès, une ſéroſité acrimonie
ſe, quelque eſquille d'os, &c. L'inflamm
tion, la corruption, & l'éroſion des m
ninges, la pléthore, la chaleur, l'yvreſ
la grande étude, les paſſions fortes, pri
cipalement les frayeurs ſoudaines ; tou
les affections & irritations violentes c
nerfs, dans quelque partie du corps que
ſoit, particuliérement par quelque matié
âcre, dans l'eſtomac ou les boyaux, p
les vers, la dentition, & l'acidité chez l
enfans, par quelque matiére contagieu
ou purulente, après les maladies aigue
la ſuppreſſion des évacuations ordinair
comme des menſtrues, des hémorrhoïd
&c. les affections hiſtériques contract
par des accidens de couches, & ſouve
par une trop grande inanition : la mo
dre cauſe irritante produira un paroxyſ
dans ceux qui ſont ſujets à cette ma
die : on doit donc éviter ces cauſes a
ſoin.

Il n'y a point de maladie plus terri
dans ſes ſymptômes & ſes effets ; les pi
ſont la foibleſſe, & peut-être, l'aboliti
des facultés de l'ame. On connoît aiſém
ſi la cauſe eſt dans le cerveau, p
les accidens, qui accompagnent la m
ladie.

L'intention doit être différente dans la cure, ſuivant la cauſe de la maladie : la ſaignée & les évacuations abondantes, lorſqu'il y a pléthore ou une diſpoſition inflammatoire dans le cerveau, doivent être employées: les alimens ſans acrimonie, avec l'abſtinence de tout ce qui eſt ſtimulant, les ſubſtances oppoſées à l'acrimonie particuliére qui occaſionne le mal, celles qui lâchent le ventre, ſans irriter, & les anodines, ſi les douleurs ſont aigues & périodiques, conviennent. Si la maladie eſt la ſuite d'une diſpoſition hyſtérique, il faut uſer d'un régime plus chaud ; ſi la cauſe eſt dans l'eſtomac, les ſubſtances anti-acides ſoulagent ordinairement ; pluſieurs qui n'étoient point ſujets aux vents, ont été guéris par la diéte blanche mais elle eſt nuiſible, ſi l'eſtomac eſt travaillé d'acidité ; lorſque la cauſe irritante ſe trouve dans quelque partie extérieure du corps, il convient de l'emporter par la ſuppuration.

La coutume ordinaire d'appliquer au nez, dans le paroxyſme, des matières ſtimulantes, comme des ſels & des eſprits volatils, eſt généralement parlant, pernicieuſe.

Les épileptiques doivent reſpirer un air pur, & exempt de toutes les exhalaiſons, même de celles qui ſont fort aromatiques :

leurs alimens doivent être nourrissans
de digestion aisée, évitant la chair de c
chon, les oiseaux aquatiques, & tous
végétaux piquans, venteux, & en géné
tous les fruits, particuliérement les noi
bûvant peu de vin, ou absolument poin
s'ils n'y sont pas accoutumés : ils ne doive
point tourner en rond, ni se tenir sur
bord des précipices; leurs heures doive
être reglées, quant au sommeil & aux r
pas; car tout ce à quoi ils ne sont pas
coutumés, leur devient nuisible; mais
principal est d'éviter les passions violente
& de se tenir l'esprit gai.

La melancolie, & l'hypochondrie.

La constitution qui dispose à cet éta
ses causes, ses symptômes, & le régi
qui lui convient, sont décrits au Cha
tre II.

Cette maladie étant plus terrible que
mort, extrêmement opiniâtre, attaqu
quelquefois insensiblement, & étant tr
difficile à guérir, lorsqu'elle a pris racin
on en doit soigneusement observer les
proches.

Celles-ci sont communément des ve
les opiniâtres, ou un court sommeil, c
rèves incommodes & terribles, des gr

des ſollicitudes & anxiétés d'eſprit, accompagnées de ſoupirs; des tranſports ſoudains de colere ſans aucune raiſon, l'amour de la ſolitude, l'obſtination à défendre des opinions frivoles, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, comme celle des menſtrues chez les femmes, & des hémorrhoïdes dans les hommes; une grande chaleur, des yeux fixes & enfoncés, le ris immoderé, & les pleurs ſans ſujet, la forte attention au même objet; ajoûtez que les perſonnes, dans cet état, parlent beaucoup, ou ſont taciturnes par boutades: tous ces ſymptômes ſont ſans fiévre.

Si cette maladie eſt héréditaire, on la guérit rarement. La conſtitution atrabilaire, où la conſiſtence noire & viſqueuſe des fluïdes, qui occaſionne le plus fréquemment cette indiſpoſition rend toutes les ſécretions difficiles & médiocres: l'intention dans la cure doit être par conſéquent de rendre les humeurs fluïdes & coulantes, & de chaſſer les viciées au dehors, principalement la bile qui eſt viſqueuſe; les ſudorifiques à la vérité ne ſont point propres, parce qu'ils épaiſſiſſent.

Les alimens preſcrits au Chap. II. pour les conſtitutions atrabilaires, conviennent. BOERHAAVE parle d'un malade qui par le long uſage du petit-lait, de l'eau, & des

fruits de jardin, évacua une grande quan-
tité de matiére noire, & récouvra les sen[s.]
Le bain froid, & particuliérement l'im-
mersion soudaine dans l'eau de la mer, [a]
été utile par son action sur les nerfs & l[es]
esprits; si l'on sent quelque inquiétude, o[u]
quelque douleur en quelque partie, [on]
doit y attirer les humeurs, ou la decharg[er]
par des évacuations convenables, mais prin-
cipalement procurer, s'il est possible, l[es]
hémorrhoïdes qui manquent rarement [de]
soulager la tête.

La melancolie qui procéde de la pléth[o-]
re, se guérit par la saignée abondante &
purgation.

La foiblesse qui succéde à l'hypocho[n-]
drie, demande une diéte plus restaura[n-]
te, mais sur-tout l'usage des eaux f[er-]
rées.

Le scorbut.

Il est impossible de définir cette ma[la-]
die par des termes qui en donnent u[ne]
idée simple & distincte; c'est plûtôt un n[om]
employé pour marquer une multitude [de]
symptômes différents & quelquefois [op-]
posés dans leurs causes & dans l[eur]
cure.

Le scorbut est une maladie des habit[...]

des pays froids & des endroits bas, humides, & marécageux, situés près des eaux croupissantes, douces, ou salées. Il attaque principalement en hiver ceux qui menent une vie sédentaire, qui vivent de viande ou de poisson salés & enfumés, ou qui mangent beaucoup des végétaux farineux non-fermentés, & qui boivent de mauvaise eau; les hypochondriaques, les histériques, & quelquefois ceux qui ont pris le quinquina, ou en trop grande quantité, ou sans les évacuations convenables, y sont aussi exposés. On peut tirer de ces causes les meilleures regles pour prévenir la maladie.

Les symptômes sont des lassitudes spontanées, qui ne se dissipent point par le sommeil; une respiration difficile au moindre mouvement; des tumeurs froides aux jambes, qui s'en vont & qui reviennent, quelquefois la pâleur ou la lividité du visage; sur la peau, des taches de différentes couleurs, rouges, violettes, jaunes, livides, quelquefois la puanteur de la bouche; des gencives douloureuses & saignantes; leur érosion qui rend les dents décharnées & branlantes; des hémorrhagies de toute espèce, des ulcères intraitables, particuliérement aux jambes, avec des apparences gangrêneuses sur la peau, la gâle, des

éruptions crouteuſes ſéches, & quelquefois un léger degré de lépre, un ſang noir & grumeux, privé d'une juſte conſiſtence dans ſa partie rouge, une ſéroſité ſaline & d'un vert jaunâtre; des douleurs vagues dans les membres, augmentées par la cha-leur du lit; quelquefois une chaleur fébri-le, &c.

Ces ſymptômes procédent d'un ſang trop épais, ou trop diſſout, doué d'une conſti-tution ſaline qui, ſelon la cauſe acide, al-kaline, ou muriatique qui la produit, de-mande des remèdes très-différens & ſou-vent oppoſés. Voy. la Ire. partie, aux ar-ticles des conſtitutions, acide, & alka-line.

Le ſcorbut des Mariniers ſe guérit géné-ralement par les acides, comme toutes le[s] eſpèces de fruits meurs, les limons, le[s] oranges, le lait de beurre; les eſprits alka-lins leur ſont nuiſibles, & les eſprits ac[i]-dés, comme celui de ſel, leur ſont utile[s] lorſque les ſymptômes ſont accompagn[és] de puanteur, ſoit dans l'urine, la bouch[e] ou l'haleine, de ſoif, de chaleur, de l'h[é]-morrhagie des gencives, ou de quelqu'a[u]-tre que ce ſoit, la maladie doit être tra[i]-tée par les ſubſtances aceſcentes, dont [il] n'y en a point de meilleure que le p[e]-tit-lait: les eaux ferrugineuſes ſont g

néralement efficaces dans ce ſcorbut.

Si le ſcorbut eſt entiérement mûriatique, procédant d'une nourriture de viande ou de poiſſons ſalés, les végétaux communément appellés anti-ſcorbutiques, comme le creſſon d'eau, l'herbe aux cuillers, &c. peuvent être donnés avec ſuccès, tempérés avec les acides, tels que les jus d'orange, & de limon; les herbes potagéres qui ſont anti-acides forment dans ce cas une nourriture convenable; mais ſi la chaleur & l'inflammation ſont conſidérables, les anti-ſcorbutiques chauds ſeront nuiſibles.

Si le malade eſt pâle, ſans chaleur, & ſans ſoif, avec des urines de couleur pâle ou naturelle, des éruptions peu enflammées ou médiocrement livides, & qu'il ait précédé une nourriture de ſubſtances aceſcentes, les anti-ſcorbutiques chauds, les alimens & les ſels tirés des animaux conviennent.

Il y a, dans le ſcorbut une grande attention à faire à l'état de la bouche, des gencives, & des dents; cet état fait juger de la nature & du degré de la maladie.

Les purgatifs violens nuiſent toujours aux ſcorbutiques, & les ſubſtances lénitives les ſoulagent.

La ſaignée ne convient point à moin que les ſymptômes ne ſoient preſſans, & le cas inflammatoire.

Le ſcorbut produit par une cauſe alkaline, eſt plus dangereux que celui qui eſ la ſuite d'une cauſe acide.

La cachexie.

C'eſt auſſi un terme général pour exprimer une grande varieté de ſymptômes; i dénote le plus communément cette intempérie des humeurs, qui empêche la nutrition & affoiblit les fonctions vitales, & animales, provenant de la débilité des fibres, de l'abus des choſes non naturelles & ſouvent de violentes maladies aïgues; ce état diſpoſe quelquefois à la conſomption tantôt à la leucophlegmatie, la bouffiſſeure, & l'hydropiſie; il eſt ſouvent accompagné de palpitation de cœur. Les regle de la diéte doivent ſe tirer des ſymptômes. Voyez le Chap. I. de cette partie.

La conſomption pulmonaire.

Cette maladie eſt une exténuation de tout le corps, produite par un ulcère du poûmon, dont la matiére ſe mêle, circule

avec le ſang, & en infecte toute la maſſe. Cette indiſpoſition compoſe au-delà de la dixiéme partie des liſtes du nombre des morts des environs de LONDRES. Elle eſt ſouvent la production d'une conſtitution ſcrophuleuſe; elle attaque rarement après la trentiéme année; on peut la prévenir, mais lorſquelle eſt confirmée, elle n'admet guére que la cure palliative; elle eſt généralement incurable, lorſqu'elle eſt héréditaire, mais il eſt aiſé de la guérir, quand elle procéde d'une cauſe accidentelle.

Elle eſt ſouvent précédée d'un crachement de ſang occaſionné par ſon acrimonie ou ſon trop grand mouvement, & la foibleſſe des vaiſſeaux pulmonaires; les perſonnes d'un teint vermeil, qui ont le col long, & la poitrine étroite, ſont ſouvent ſujettes à cette hémorrhagie. Les alimens qui obſtruent les glandes par leur viſcoſité, & corrodent par leur acrimonie les vaiſſeaux du poûmon (viſcère d'un tiſſu délicat, à travers duquel la moitié du ſang paſſe, & qui eſt toujours en mouvement) produiſent aiſément un ulcère dans cet organe; une petite fiévre, une toux sèche, la chaleur & un feu qui monte au viſage après le repas, en ſont les ſuites: l'entrée du nouveau chyle dans le poûmon, occaſionne pour lors une reſpiration courte, &

une diſpoſition à la ſueur, après le ſommeil. Tous ces ſymptômes arrivent lorſque le ſang eſt encore chaud & fort abondant, comme depuis la 16e. juſqu'à la 30e. année. Cette maladie peut être auſſi cauſée par la ſuppreſſion des évacuations naturelles & artificielles, par tout ce qui peut violenter les poûmons; par une nourriture & une boiſſon trop échauffantes, exceſſives & acrimonieuſes, par quelque maladie aigue, comme la rougeole, ou la petite vérole.

Dans l'hémophtyſie, le ſang eſt chaſſé du poûmon, vermeil & écumeux, avec une douleur légére, chaleur, & oppreſſion de poitrine; la reſpiration eſt courte, & le pouls vîte & petit.

Si après cette hémorrhagie, la difficulté de reſpirer, le feu du viſage, & la toux continuent, qu'il ſurvienne une fiévre lente & particuliérement des friſſons irréguliers, & la foibleſſe du corps, on peut aſſurer une ſuppuration.

On ne connoît point de remède plus propre, dans cette hémorrhagie, que la ſaignée ſouvent repétée; les ſtyptiques ſont ſouvent ſans effet; s'il étoit même poſſible de porter immédiatement leur action ſur le poûmon, au point de former une eſcarre dans la partie affectée, lorſqu'elle tombe,

roit, l'hémorrhagie recommenceroit. L'opération des ſubſtances incraſſantes, & aſtringentes eſt univerſelle, mais elles bleſſeroient le poûmon, ſi on les donnoit avant la déplétion des vaiſſeaux. Les balzamiques nuiſent ſouvent par leur trop grande chaleur.

L'intention qui ſe préſente dans cette maladie eſt, après la ſaignée reitérée, de modérer l'acrimonie & le mouvement du ſang, de s'en tenir exactement à la diéte blanche, avec les ſubſtances farineuſes, comme le ris & l'orge, le lait avec des pommes cuites, la gêlée de groſeilles, ou de quelqu'autre fruit acidule, laquelle eſt rafraichiſſante & bonne à l'eſtomac; le lait avec l'eau commune, ou l'eau d'orge, conſtituent la boiſſon propre: les alimens doivent être pris fréquemment, & en petite quantité, crainte de trop charger le poûmon de chyle (voy. le Chap. II. de la I. Part.) obſervant d'éviter les mouvemens violens, & tout ce qui diſtend le viſcère. L'acrimonie eſt auſſi corrigée par les végétaux huileux, non par ceux qui contiennent une huile volatile fort exaltée, mais par ceux dont l'huile eſt douce, & balzamique, comme les amandes, les piſtaches, les dattes, &c.

Les conſomptions Angloiſes procédent

généralement d'une diſpoſition ſcrophuleu-
ſe ; toutes les ſubſtances deſobſtruantes,
ſans beaucoup d'acrimonie, ſont utiles
dans la premiere attaque de cette maladie ;
mais ce qui échauffe, diſpoſe à la ſuppu-
ration.

Il y a auſſi une eſpèce de conſomption,
occaſionnée par l'empiéme, après une in-
flammation du poûmon ; on peut la con-
noître par un poids, qui ſe fait ſentir ſur
le diaphragme, l'oppreſſion du poûmon,
la difficulté de reſpirer, l'impuiſſance de
ſe coucher ſur l'un des côtés (qui eſt le
ſain) une toux & une fiévre continuel-
les, la ſoif, la rougeur des joues, la foi-
bleſſe du corps, & la diminution de l'ap-
pétit.

La cure de cette maladie conſiſte dans
l'ouverture du côté. Si l'abſcès n'a point
crévé, on lui donne communement le nom
de *vomica*. Celui-ci eſt accompagné de
preſque tous les ſymptômes de l'empiéme,
parce que communiquant avec les vaiſ-
ſeaux du poûmon, il y vuide néceſſai-
rement une partie de la matiére, & en
infecte le ſang.

L'abſcès peut ſe rompre ſubitement du
côté du larynx avec danger de ſuffocation
ou intérieurement, & la matiére être ex-
pectorée par degrés. L'événement de la

maladie dépend des ſymptômes, & particuliérement de la nature du pus: celui qui nage ſur l'eau ſans aucune mauvaiſe odeur, eſt meilleur que celui qui s'y précipite, qui eſt livide, & a l'odeur de chair pourrie.

Il peut y avoir encore une conſomption avec un crachement purulent, lorſque le *vomica* eſt contenu dans un Kyſte; en crévant il occaſionne ordinairement la ſuffocation du malade.

Les intentions de la diéte ſont les mêmes dans ce cas, que dans une playe ou tout autre ulcère. Elle doit être douce, rafraichiſſante, vulneraire, point deſſéchante, ni échauffante, conſiſtant en beaucoup de matiéres liquides, quand même elles provoqueroient la ſueur. C'eſt une erreur commune que les acides nuiſent au poûmon; l'eſprit de ſoufre peut être donné avec ſuccès dans toutes les maladies de ce viſcère, mais à quelque diſtance du lait: l'oxymel eſt un déterſif; les ſubſtances anodines ſoulagent la toux; le doux exercice du cheval eſt utile. Un phtiſique peut vivre pluſieurs années avec un régime extrêmement exact, ſi les ſymptômes ne ſont pas violens.

Les ſueurs & la diarrhée qui ſurviennent aux phtiſiques, ſont des ſymptômes ordi-

nairement funestes; on doit y remèdier par une diéte convenable dans ces cas, sans être opposée à celle qu'on a déja conseillée.

Les consomptions peuvent être causées par la purulence de tout autre viscère, & le régime en doit être à peu près le même, que dans la pulmonaire.

L'hydropisie.

Cette maladie est communément une extravasation de la sérosité, dans quelque cavité du corps; je dis communément, car il peut y avoir des hydropisies formées par la dilatation des vaisseaux sereux, comme celle des ovaires, où la membrane même de l'œuf est dilatée par l'eau, & en-même-tems assez épaissie, pour être à couvert de la ruption.

L'hydropisie peut par conséquent arriver par tout, où il y a des vaisseaux séreux : ses espèces sont :

L'hydrocéphale, qui n'est incurable que lorsque la sérosité est extravasée dans les ventricules du cerveau; elle est généralement fatale aux enfans, lorsque les sutures sont réunies, & que le crane ne céde plus.

L'hydropisie de poitrine, qui est accom-

pagnée presque des mêmes symptômes que l'empiéme, & qui se guérit de même.

L'hydropisie du poumon, soit par les hydatides, ou l'extravasation de la lymphe dans le corps de ce viscère.

L'hydropisie de la partie antérieure de la trachée artère, & qui ressemble au bronchocelle.

L'hydropisie des ovaires, des testicules, du scrotum, & de l'uterus.

L'ascite ou collection d'eau dans l'abdomen. Elle se fait 1°. dans la duplicature du peritoine. 2°. entre le péritoine & les boyaux. 3°. Dans la tunique membraneuse des glandes.

L'anasarque produite par la stagnation, ou l'extravasation de la lymphe sous la peau, c'est-à-dire dans les cellules graisseuses & l'interstice des muscles.

Quelquefois l'air se raréfie au point de former une tumeur dure & tendue comme la peau d'un tambour, d'où on l'appelle tympanite. On la distingue aisément par la gravité spécifique du malade, & le poids qu'il ressent lui-même dans la partie.

Tout ce qui empêche le retour de la lymphe dans les veines, romp les lymphatiques, obstrue les vaisseaux absorbans, ou suspend la circulation, comme les for-

tes ligatures & la compreſſion, produit l'hydropiſie.

Les plus communes de ces cauſes, ſont une diſpoſition héréditaire ; la boiſſon d'une grande quantité de liqueurs aqueuſes froides, qui ne s'évacuent point ; les violentes maladies aigues, les obſtructions opiniâtres des viſcères, la jauniſſe, les longues fiévres intermittentes ; les grandes évacuations, & particuliérement les fortes hémorrhagies, les alimens viſqueux & de digeſtion difficile, le ſcorbut invétéré ; mais la plus commune de toutes ces cauſes, eſt l'uſage habituel & exceſſif des liqueurs fermentées & ſpiritueuſes.

Les effets de cette maladie ſont l'enflure des jambes le ſoir, & quelquefois des cuiſſes ; l'augmentation de la tumeur du ventre ; & dans la tympanite, la tenſion, & le ſon de cette partie, à la maniere d'un tambour : quelquefois la ſenſation & le bruit de la fluctuation des eaux ; la difficulté de reſpirer, la ſoif, les urines peu abondantes, point de ſueur ; & enfin l'ulcèration & putréfaction des viſcères par l'acrimonie de la ſéroſité extravaſée, ce qui produit les plus affreux ſymptômes.

Les meilleures précautions & regles de

diéte, peuvent se prendre de l'énumeration des causes, & des accidens rapportés.

Les intentions curatives se réduisent à emporter les causes, comme les obstructions, à dissoudre la viscosité de la lymphe, & à évacuer celle qui est extravasée.

Les meilleurs correctifs de cette viscosité, sont les matiéres savonneuses, celles qui abondent en sels alkalis & volatils, les végétaux piquants & acrimonieux ; on peut voir ces substances au Chap. I. de cette partie : les seules contr'indications qu'elles apportent avec elles, se trouvent dans la trop grande chaleur, & soif du malade, ausquelles on doit avoir égard, & qui indiquent l'usage des acides, comme les jus de limon, d'orange, d'ozeille, &c. je crois qu'on peut prendre comme une regle générale, que lorsque l'urine est fort colorée, les acides conviennent ; car ils sont opposées à l'état alkalescent des humeurs, que cette couleur indique, & résistent à la putréfaction, qui est l'effet de la sérosité acrimonieuse.

La boisson devroit être modérée ; mais comme la soif est quelquefois insuportable, on peut permettre au malade, le libre usage des eaux de Spa avec le vin du Rhin.

Les alimens doivent être secs & diurétiques. Voyez le Chap. I. les diurétiques acides sont les plus sûrs.

Les opérations chirurgicales qui évacuent les eaux, doivent être laissées au jugement du Médecin.

Il n'y a rien de plus utile que les fortes frictions de la peau ; elles divisent la sérosité stagnante, & en aident la circulation.

Les vomitifs ont souvent bien réussi, dans les constitutions robustes ; car les secousses qu'ils causent dans les parties solides, dissolvent, & dissipent les humeurs croupissantes. Les lavemens d'ingrédiens convenables sont aussi très-utiles.

Les violens purgatifs sont devenus souvent pernicieux par la dissolution qu'ils ont produite dans le sang.

Plusieurs ont été guéris par l'abstinence de la boisson, en mangeant du biscuit sec, qui ne cause aucune soif, & par de fortes frictions, 4, ou 5 fois par jour.

Lorsque la sérosité est évacuée, la diéte doit être telle qu'elle fortifie les parties solides. Les aromates, les vins généreux, sur-tout l'usage des eaux ferrugineuses, s'abstenant de tout autre liquide, les viandes sèches, les végétaux astringens,

l'exercice, & particuliérement celui du cheval, conviennent alors ; & en général toute diéte capable de produire un bon ſang.

Si la ſéroſité croupit long-tems, elle devient acrimonieuſe, & rend communément le malade fébricitant & alteré. Les matiéres acides comme oppoſées à cette putréfaction alkaline, ſont les plus propres, & pour prévenir, & pour guérir ces ſymptômes.

La goutte.

Cette maladie peut affecter toutes les parties membraneuſes, mais elle n'attaque ordinairement que les plus éloignées du cœur & du cerveau, où le mouvement des fluïdes eſt le plus lent, la reſiſtence, le frottement, & la ſtricture des parties la plus grande, & la douleur, à cauſe de l'obſtruction des petits vaiſſeaux, & la dilacération des fibres nerveuſes, extrême.

Le ſiége le plus commun de cette maladie eſt dans les tendons, les nerfs, les membranes, les ligamens, & le périoſte des pieds.

Ses cauſes les plus ordinaires ſont une diſpoſition héréditaire, qui opére plus for-

tement dans cette maladie que dans aucune autre ; une nourriture trop ſomptueuſe, & échauffante, l'uſage immoderé du vin, & autres liqueurs ſpiritueuſes, particuliérement au ſoupé ; l'excès dans les plaiſirs de Venus ; une conſtitution repléte ; le trop grand uſage des matiéres acides, la goutte étant la ſeule maladie, où elles ſoient nuiſibles au corps ; le froid ſoudain des pieds après la ſueur, ou leur expoſition au feu, lorſqu'ils ſont froids, & mouillés ; la vie ſédentaire, avec la trop bonne chaire, le trop d'étude, & d'application d'eſprit. Les goutteux ont communément l'eſprit vif, à raiſon de la délicateſſe du genre nerveux. Il y a ſelon BOERHAAVE, des exemples de femmes, qui ont pris, par infection, cette maladie de leurs maris ; le ſexe & les jeunes perſonnes n'y ſont point ſujettes à moins qu'elle ne leur ſoit héréditaire.

Le regime eſt très-néceſſaire dans cette indiſpoſition, parce qu'elle ne retire pas beaucoup de ſecours de la médecine ; les meilleures regles conſiſtent dans l'abſtinence des choſes qui l'ont occaſionnée.

Elle paroît être une maladie des parties nerveuſes, ce qui la rend ſi difficile à guérir ; les maladies ſont auſſi telles à proportion de leur éloignement du principe de la circulation : il paroît par les retours conſ

tans & reguliers de cette maladie, dans quelques perſonnes, & par leur ſanté après la parfaite évacuation de la matiére morbifique, qu'elle n'eſt qu'une accumulation & aſſemblage régulier de la matiére goutteuſe, comme de quelques autres humeurs, ſe formant peut être, dans certains, à la maniére des cors.

Comme une des cauſes de la goutte, eſt la ſuppreſſion de la ſueur & de la tranſpiration, un degré convenable de ces évacuations paroît être le meilleur préſervatif; ſi on pouvoit procurer la ſueur des pieds, dans un tems convenable, on préviendroit la goutte, qui attaque ſur-tout dans les conſtitutions de l'air, propres à ſupprimer la tranſpiration.

Les violens purgatifs donnés hors du paroxiſme, ſont ſouvent nuiſibles, par l'agitation qu'ils portent dans les humeurs; & durant le paroxiſme, ils peuvent attirer intérieurement l'humeur goutteuſe.

La meilleure diéte conſiſte à s'abſtenir des matiéres acides; l'uſage moderé de celles qui favoriſent la tranſpiration, comme les ſubſtances aromatiques, & les ſels volatils, les délayans pris dans un degré à ne point bleſſer l'eſtomac, la modération dans la nourriture & les liqueurs ſpiritueuſes; l'exercice ſans ſe fatiguer, & particu-

liérement les frictions des extrêmités jour
nellement & souvent répetées, & tous le
moyens possibles de faire suer les pieds
conviennent.

Dans le paroxisme, la diéte doit êtr
aussi tempérée, rafraichissante, & délayan
te, que le malade peut la supporter; O
doit éviter les remèdes où entre l'opium
excepté, durant la séparation de la matiér
morbifique, parce que toute éruption
fait mieux par ces remèdes; mais leur us
ge constant est nuisible; on doit tenir
partie affectée chaude, sans l'applicatio
des cataplasmes; ceux-même qui sont émo
liens affoiblissent, & relâchent trop
partie.

Il est de la derniere importance de co
noître si une maladie quelconque, procéd
du transport de la matiére goutteuse; c
la curation & particuliérement les évacu
tions, qu'on employe dans une malad
essentielle, seroient très-impropres da
une qui seroit symptôme de la goutte; l'i
tention doit être, dans ce cas, de détermin
la matiére morbifique vers les pieds, p
des vésicatoires appliqués aux cuisses
au jambes, & des cataplames ou empl
tres âcres & rubefacians. Si donc un gou
teux est trompé dans le retour du parox
me qu'il attendoit, à raison de la saiso

ou des ſymptômes précédens, & qu'à ſa place, il ſoit ſaiſi d'une autre maladie, qu'il conſulte promptement ſon médecin.

Si un goutteux pouvoit ſe réduire entiérement à la diéte blanche, il pourroit, par cette voye, changer les ſucs de ſon corps juſqu'à déraciner la maladie.

L'approche d'un paroxiſme de goutte, ſe connoît aiſément par les deſordres internes, comme les vents, les douleurs, & les crudités d'eſtomac, l'aſſoupiſſement & la ſaiſon, ou le tems où l'on ſe trouve. Si un goutteux pouvoit regler par une machine ſtatique, ſa tranſpiration, il pourroit auſſi, en rétabliſſant cette évacuation, ſouvent prevoir, détourner, ou racourcir l'attaque.

Les pâles couleurs, & les obſtructions.

Les ſymptômes de cette maladie ſont évidens. Ceux-ci ſont l'âge requis de la malade, avec la ſuppreſſion des regles, la pléthore, quelquefois des douleurs aux environs des lombes, des laſſitudes, l'inaction & l'indolence, qui ſont auſſi cauſes de la maladie ; un pouls vîte, imitant ſouvent celui de la fiévre étique ; la palpitation du cœur, la difficulté de reſpirer au moindre mouvement, le vertige, un

cercle livide autour des yeux, quelquefoi
le desir de choses absurdes, comme la craïe
les pipes, &c. provenant de quelque acidi
té de l'estomac; la pâleur du visage, & de
la peau, des hémorrhagies de la bouche
du nez, & autres parties, les accidens hist
tériques.

Les jeunes filles sont souvent incommo
dées, avant l'âge de puberté, de quelqu'un
de ces symptômes, mais non point pa
la même cause; & les femmes dont la ma
trice est obstruée, ne sont pas toujours at
taquées des accidens rapportés ci-dessus
ce qui fait que les signes de grossesse son
difficiles à distinguer au commencement
dans ces dernieres.

Cette maladie est la source de diverses au
tres indispositions dangereuses, & qu'o
a de la peine à guérir au bout de si
mois.

On doit principalement considérer, dan
ce cas, si la quantité du sang est suffisante
ou si elle manque; les méthodes curative
sont différentes dans ces deux états; l
saignée qui peut soulager dans le premier
sera nuisible dans le second. L'exercice, le
frictions, les bains, les lavemens, les fu
migations, souvent repétées, sont très
utiles.

Les substances abondantes en sels vola

tils-huileux, les matiéres ſavonneuſes, & les aromatiques, comme les végétaux qui abondent en une huile volatile, peuvent être employés.

Lorſque la quantité des humeurs n'eſt pas ſuffiſante, une nourriture ſaine, abondante, & qui fortifie en-même-tems les organes de la digeſtion, eſt ſouvent efficace.

Dans le cas du relâchement, les ſubſtances qui fortifient les ſolides, ſont utiles; c'eſt par cette qualité que le fer opére ſi fortement dans cette maladie, de-même que par ſon anti-acidité. Voy. Chap. I. N°. 18.

La ſuppreſſion de l'évacuation menſtruelle, ſuppléée par quelqu'autre hémorrhagie, ne doit être guérie que par les remèdes topiques.

Les maladies des Enfans.

Les enfans nouveaux-nez ont ſouvent, avant d'avoir pris aucun aliment, tout le conduit alimentaire rempli d'une matiére caſéeuſe, & gluante, & tous un *méconium*, ou eſpèce d'excrément noirâtre, dans les boyaux, qu'on doit d'abord évacuer.

La plûpart des maladies des enfans qui

têtent, procédent du lait aigri ou caill
dans l'eſtomac. Cet accident ſe guérit 1°
par l'atténuation de la matiére caillée
2°. par ſon expulſion hors du corps : ell
peut être digerée par l'enfant, ſi on l
prive de têter pendant pluſieurs heures
Le miel & l'eau, avec un peu de vin, at
ténuent & diſſolvent ; & quelque dou
ſyrop purgatif, comme celui de chicoré
avec la rhubarbe, chaſſe la matiére peccar
te : les ſubſtances huileuſes ſont diſpoſées
rancir dans l'eſtomac des enfans ; les la
vemens, les fomentations chaudes, & au
tres applications de ſubſtances aromat
ques ſur l'eſtomac, & le bas-ventre, ſon
utiles dans ce cas.

Les anti-acides, particuliérement le
abſorbans, ſont plus efficaces dans les m
ladies des enfans, que dans aucune au
tre.

Les remèdes où entre l'opium, & le
ſubſtances anodines ſont dangereuſes,
les ſels volatils nuiſibles, parce qu'ils ſon
actifs & opérent quelquefois comme l'
pium.

La bile eſt le plus grand réſolutif d
lait caillé ; BOERHAAVE a donné ave
ſuccès celle d'anguille, à une goutte ſeu
lement.

Les Carminatifs doux, comme les eaux de fenouil & de menthe ſoulagent.

La colique, les déjections vertes, les vents, le vomiſſement, & les convulſions ſont les effets de l'acidité; car celle-ci rectifiée, les ſymptômes ceſſent.

Les maladies des enfans, & leur cure dépendent beaucoup de la nourriture de la nourrice. Voy. Chap. IV. Prop. II. de la I. Part.

Lorſque les enfans commencent à ſe nourrir de ſubſtances ſur leſquelles les inſectes dépoſent leurs œufs, comme ſont particuliérement les fruits, ils ſont ſouvent incommodés des vers, faute d'une digeſtion aſſez forte pour détruire ces œufs.

Les eſpèces de vers les plus ordinaires aux enfans ſont les ronds, ou ceux de terre.

Les ſymptômes occaſionnés par le mouvement & la morſeure de ces vers, ſont une envie de vomir, comme celle que produit une plume qu'on paſſe par le goſier; le vomiſſement, le cours de ventre, la défaillance, une diſpoſition fébrile avec un petit pouls vîte, la démangeaiſon du nez, le grincement des dents, les convulſions, la pâleur, un appétit inſatiable; la foibleſſe. Si les vers ſont gros, ils conſu-

ment l'humidité, & au-lieu du cours de ventre, ils occasionnent la constipation avec un gonflement, ils peuvent percer les boyaux.

Les enfans sujets aux vers ne doivent pas manger beaucoup de lait, de fromage, de fruits, ni de sucre ; quelques insectes déposent leurs œufs sur ce dernier.

La bile des animaux, & le mercure tuent les vers, & détruisent leurs nids ; on sçait par expérience que l'eau où on a fait bouillir du Mercure, a cette qualité ; tous les amers tirés des substances alimenteuses, le miel & l'huile donnés par la bouche ou en lavemens, ont de bons effets ; on peut prendre ces remèdes à jeun, toute matiére qui par ses pointes pourra blesser les vers, les tuera ; tels sont l'acier, la corne de cerf, la coralline, le corail en poudre, les os des poissons. Voy. Chap. I.

Il meurt plus de la dixiéme partie des enfans par la sortie des dents, à cause des symptômes produits, dans ce cas, par l'irritation des parties nerveuses des machoires, qui occasionnent l'inflammation, la fiévre, les convulsions, le cours de ventre, avec des déjections vertes qui ne sont point le plus mauvais symptôme, & dans quelques-uns, la gangrêne. Il est clair que

ce cas doit être traité comme toute autre maladie inflammatoire.

Lorſque les ſymptômes de la dentition paroiſſent, les gencives doivent être relâchées par les onguens adouciſſans, les machoires fomentées avec des décoctions émollientes, & toute la tête tenue chaude. Quand la dent eſt prête à ſortir, il faut frotter la partie ſupérieure avec des matiéres dures que les enfans recherchent par un inſtinct naturel; lorſque la dent cauſe une tenſion manifeſte dans la gencive, on doit couper cette derniere; mais cette opération ne doit point être exécutée trop-tôt.

Les eſprits volatils conviennent dans le cas des convulſions; les enfans peuvent mieux ſupporter ce remède que lorſqu'ils ſont nouvellement nez.

Le rachitis eſt une autre maladie à laquelle les enfans ſont ſujets: on l'a crue inconnue aux anciens; elle eſt rare dans les pays chauds, & plus commune en Angleterre que dans aucun autre pays du Nord.

Les enfans tiennent cette indiſpoſition de parents infirmes, & particuliérement des meres d'une conſtitution lâche & foible, uſant d'une nourriture trop compoſée, de haut goût, & abondante, ſans exer-

cice. Les enfans nez bien ſains contractent ſouvent cette maladie d'une nourrice mal ſaine.

Les alimens farineux non fermentés, comme le boudin, beaucoup de beurre, le linge mouillé & humide, les éruptions cutanées repouſſées en dedans, ou mal guéries; l'expoſition trop longue des parties inférieures à l'air froid, peuvent produire, ou du moins augmenter cette maladie.

On peut la prevoir, ſi l'enfant eſt longtems à s'appuyer ſur ſes pieds; lorſqu'elle ſe forme, le jeune malade maigrit, les chairs s'exténuent, & deviennent mollaſſes, la peau ſe relâche, les épiphyſes des jointures des bras, les vaiſſeaux ſanguins des environs du col, & la tête même groſſiſſent, le ventre s'enfle, & les os ſe courbent. Voilà les ſignes extérieurs; l'état des parties internes eſt ſouvent beaucoup plus mauvais.

Il eſt très-probable que cette maladie procéde d'une acidité ſurabondante, parce que le vinaigre ramollit, & courbe les os tendres; accident qui doit arriver auſſi dans les enfans, lorſque les muſcles manquent de force pour ſoutenir ces mêmes os; où ceux-ci doivent ſe flêchir du côté que les muſcles tirent le plus. La nourriture des

enfans rachitiques, doit être, contre les regles communes, modérement chaude; l'usage même des épiceries, & des semences carminatives, leur est utile; ils doivent s'abstenir des substances farineuses non fermentées, & user de biscuit plûtôt que de pain frais. Les viandes qu'on appelle communément blanches, & celles qui sont rôties plûtôt que les bouillies, leur conviennent, comme étant anti-acides. On peut leur permettre un peu de vin.

J'ai connu un enfant rachitique, qui fut guéri par un grand usage de liqueurs fermentées; mais ce n'est point une expérience que je voulusse conseiller.

Les frictions de l'épine du dos, & des jointures avec de la flanelle parfumée de substances aromatiques pénétrantes, & les fomentations des articulations avec du vin vieux de Malaga, ont été souvent efficaces.

Les rachitiques doivent s'exercer autant qu'ils peuvent, particuliérement en voiture. On doit avoir soin d'ouvrir les obstructions du bas-ventre par les vomitifs, & les purgatifs convenables (c'est dans cette cavité, qu'est le principal siége de la maladie); après quoi, le bain froid est très-propre & très-efficace.

Je suis sorti ici de mon sujet, ayant

fait mention de quelques ſecours médicinaux, parce que les nourrices ſont ſouvent les Médecins elles-mêmes, dans le cas préſent, ce qu'elles ne doivent pourtant point entreprendre quand elles peuvent ſe procurer des meilleurs avis.

La petite-vérole.

Quoique j'aye déja fait quelque mention de cette maladie, dans l'article des éruptions fébriles, cependant étant une des plus dangereuſes & des plus univerſelles qui infeſtent le genre humain, j'ajouterai quelques autres regles pour l'uſage de ceux, qui ne ſont point à portée de ſe procurer l'avis d'un habile Médecin.

Les coups les plus grands & les plus importans pour le rétabliſſement du malade, doivent ſe faire dans le tems de l'invaſion ou premier état de cette maladie ; il eſt par conſéquent néceſſaire d'en connoître les premiers ſymptômes ; pluſieurs ont ſouffert en prenant cette indiſpoſition pour une autre.

En général les jeunes perſonnes qui n'ont pas eu cette maladie, doivent éviter avec un ſoin extrême les irrégularités du régime, parce que les petites-véroles qui en ſont le produit, ſont ſouvent dangereuſes ; elles

le ſont auſſi à proportion que les fluïdes ſont plus exaltés, les ſolides plus reſſerrés ; & plus compactes, & plus par conſéquent à meſure qu'on eſt avancé en âge.

Cette maladie peut ſe communiquer aiſément par contagion, ou les exhalaiſons d'une perſonne infectée, attirées par la reſpiration, ou peut-être par les pores de la peau ; il conſte par l'inoculation que la moindre quantité de matiére varioleuſe, mêlée avec le ſang, produit cette indiſpoſition, quoique pas ſi vîte que ces exhalaiſons volatiles.

Les premiers ſymptômes ſont les friſſons ſuivis de la fiévre & d'une chaleur conſtante ; un certain brillant dans les yeux, avec un peu d'humidité, laquelle eſt très remarquable dans les enfans ; un grand mal de tête accompagné de péſanteur, & d'aſſoupiſſement, une douleur dans le dos, chez certains, & dans les membres, chez tous ; des anxiétés & des inquiétudes nonobſtant leur aſſoupiſſement ; le dégoût, les cardialgies, le vomiſſement, & dans les enfans, les convulſions peu de tems avant l'éruption : le ſang de la premiere ſaignée, eſt vermeil, celui de la ſeconde coëneux.

Il eſt évident que la maladie doit être traitée, dans cet état comme toute autre

indiſpoſition inflammatoire, & par telles méthodes qui empêcheroient, s'il étoit poſſible, toute ſuppuration, & qui réſolvent, & digérent autant de la matiére fébrile qu'il eſt poſſible; car plus l'éruption eſt retardée, & plus elle eſt petite en quantité, moins la maladie eſt dangereuſe; par conſéquent tous les moyens, pratiqués au commencement des indiſpoſitions inflammatoires, conviennent ici, avec un ſoin particulier de nettoyer les premieres voyes par les émétiques, & les lavemens, pour prevenir le mêlange des impuretés du conduit alimentaire avec le ſang.

On n'a point encore trouvé d'antidote particulier contre le levain vénéneux de cette maladie; le ſçavant BOERHAAVE croit que, s'il y en a quelqu'un, il eſt dans l'antimoine, ou le mercure, parfaitement deſtitués de toute acrimonie: les effets de ce dernier ſur toutes les ulcérations ſont très-manifeſtes.

La ſaignée, qui eſt extrêmement utile dans le commencement de la maladie, n'eſt point ſi propre, ni ſi efficace dans ſon progrès.

Dans le premier état, toute l'habitude du corps doit être relâchée, & une libre tranſpiration procurée par toute la peau, ſans ſueur violente; la viſcoſité des fluïdes

emportée par les délayans, l'état alkalescent des sels corrigé. Toutes ces indications doivent être remplies par une diéte ténue, tirée des décoctions des végétaux farineux, par l'abondante boisson des liqueurs rafraichissantes avec le mêlange des sels acides & nitreux, & autres substances acides; & l'abstinence de toute espèce de chair, si ce n'est des légers bouillons de poulet; les épiceries doivent être banies; enfin si les fomentations émollientes, employées interieurement en lavement, produisent aussi de bons effets, dans le même cas, pourquoi ne le feroient-elles point appliquées extérieurement; puisqu'elles sont utiles dans les autres éruptions cutanées, comme l'éresipele, le feu volage, &c. L'air ne doit point être non plus gâté par la chaleur, ni les couvertures du lit assez fortes pour provoquer la sueur.

La grandeur & le danger de la maladie sont estimés par la quantité des éruptions du visage, & du reste de la tête; on doit par conséquent déterminer la matiére vers les parties inférieures, & particuliérement vers les jambes, par tous les moyens possibles, comme les fomentations, le bain, les vésicatoires, & l'entrétien de la chaleur des jambes & des pieds, durant tout le cours de la maladie, ne couvrant la poi-

trine & la tête qu'autant qu'il le faut pour les garantir de l'impreſſion de l'air froid.

Durant la ſuppuration, la diéte peut être un peu plus pleine, mais point échauffante, y joignant l'uſage convenable des ſubſtances anodines; les adouciſſans, ou ce qui tempére l'acrimonie, & lorſque l'état du malade le demande, une ou deux cuillerées de vin de Canarie, deux ou trois fois par jour, conviennent: La diéte doit être auſſi adaptée aux ſymptômes particuliers de la maladie; comme déterſive, atténuante, & expectorante; le crachement, & les urines provoqués: les clyſtères delayans, ſans rien de ſtimulant, & fréquemment injectés conviennent dans tous les états de la maladie.

Si l'âge, le tempérament, le poux élevé, & particuliérement les veilles, & le délire exigent la ſaignée dans tout autre cas, pourquoi n'y auroit-on pas recours dans celui-ci. Je l'y ai vûe pratiquer avec grand ſuccès: une infinité des vaiſſeaux ſont engorgés dans la petite vérole; ceux qui meurent de cette maladie, ont des inflammations internes, ſur-tout dans le poûmon; ces raiſons paroiſſent bien juſtifier la ſaignée.

A la verité la diſpoſition gangrèneuſe,

qui paroît dans l'eſpèce maligne, eſt une raiſon contre elle ; mais à peine rien reuſſira-t'il dans ce cas : tout ce qui reſte à y tenter, eſt l'évacuation de la matiére morbifique par d'autres voyes, comme les véſicatoires, & la purgation procurée par les lénitifs ; car les irritans ne feroient qu'agiter les humeurs, & augmenter la fiévre.

La gravelle & la pierre.

Il peut ſe former des pierres, ou matiéres pierreuſes, dans toutes les parties du corps ; car dès qu'une matiére indiſſoluble s'y arrête dans quelque endroit, il ſe fait des croutes tout autour. Un petit grumeau de ſang, par exemple, peut devenir une pierre ; il durcit par l'évaporation des parties les plus fluïdes, & groſſit par l'attraction d'une nouvelle matiére. Le ſang, & les calculs humains donnent les mêmes ingrédiens, par l'analyſe, quoique dans un ordre renverſé.

Ces concrétions pierreuſes ſe forment le plus communément dans les reins & la veſſie ; ſi le tartre & les autres ingrédiens de l'urine n'étoient conſtamment évacués, ces concrétions arriveroient à tous les hommes ; car l'eau des perſonnes les plus ſai-

nes, examinée par le microſcope, après qu'elle a fait quelque ſéjour, laiſſe voir une tâche noire, qui n'eſt que du ſable, & par tout où ce ſable s'arrête, il groſſit par l'appoſition d'une nouvelle matiére : Lorſque ces concrétions arrivent dans les reins, & ſont chaſſées dans les urétéres, voilà du gravier ; lorſqu'elles ſéjournent dans le corps du rein, & y acquiérent une maſſe, qui ne leur permet point de tomber dans le baſſinet, ou paſſer par les urétéres, elles forment la pierre dans ces organes : ſes ſymptômes ſont des douleurs dans les reins, & dans les cuiſſes, qui ſe font ſentir plus vivement en ſe courbant, & par les cahots & les mouvemens violens : des urines ſanglantes, des cardialgies, des coliques, différens changemens dans la couleur des urines, comme noires, pâles, ou ſanglantes, occaſionnés par quelque choſe de piquant, ou de ſcabreux, bleſſant les petits vaiſſeaux ſanguins ; ce qui n'arrivera peut-être point, ſi la pierre eſt unie, & bien placée. Des filaments charnus, rendus par les urines, font ſoupçonner une pierre dans le rein, particuliérement ſi le malade a été ſujet à rendre du gravier.

Lorſqu'une petite pierre ſe trouve logée dans le corps du rein, elle ne cauſe point de douleur, ni beaucoup lorſqu'elle tombe

dans le baſſinet ; mais ſi elle paſſe dans l'urétére, & y ſéjourne, la douleur eſt très-aigue ; elle s'arrête ſouvent à la courbure, & à la valvule de ce canal, & quelquefois dans l'uréthre : Tant qu'elle reſte dans la veſſie, elle ne produit point de douleur, mais ſi elle y demeure long-tems, elle devient trop groſſe pour paſſer par le canal de l'uréthre. Sa formation ou ſon accroiſſement dans cette cavité, s'opére par des cercles, ou couches concentriques, à la maniere d'un oignon, autour du premier noyau ; ce qui montre que la cauſe conſiſte dans l'attraction. Ceci n'eſt pas ſeulement vrai d'une petite pierre, mais de tout autre corps ſolide, qui logé dans la veſſie, formera le noyau d'un calcul ; l'expérience d'une bale, qui a produit cet effet, a été faite ſur un chien ; & un pareil accident eſt arrivé à pluſieurs perſonnes, qui par une bleſſure, avoient reçu une bale dans la veſſie.

Les ſymptômes de la pierre dans la veſſie, ſont un châtouillement vers le col de ce viſcère, & les parties des environs ; une envie fréquente de faire de l'eau ; la ſenſation d'un poids dans le baſſin, avec une grande douleur, particuliérement, dans les mouvemens violens ; la ſtrangurie, la diſurie, une ſuppreſſion d'urine momentanée, cauſée par la pierre qui bouche l'orifice

de la veſſie ; le téneſme, ou envie d'aller à la ſelle, une douleur brûlante dans l'uréthre, & quelquefois un *mucus* blanc dans l'urine ; mais ce ſymptôme peut arriver ſans qu'il y ait de pierre dans la veſſie.

Le regime dans la pierre des reins, conſiſte dans l'uſage des ſubſtances diurétiques douces & délayantes, dans la vûe de chaſſer le calcul, s'il eſt aſſez petit pour pouvoir paſſer ; s'il eſt friable, il ſe briſe ſouvent, & ſort ſous la forme de gravier ; ſi la pierre eſt trop groſſe pour le paſſage, le meilleur moyen eſt d'en venir à une eſpèce de compoſition, ou de trêve avec elle ; c'eſt-à-dire que la diéte doit être auſſi rafraichiſſante, & délayante qu'il eſt poſſible, pour en empêcher l'accroiſſement ; on doit uſer de diurétiques médiocrement réſolutifs, comme le perſil, le fenouil, la ſcorſonere, le ſaſſafras, la mauve, le thé, la dent de lion, la chicorée, l'avoine, l'orge, le miel, l'oxymel, & les ſels nitreux, comme l'eſprit de nitre dulcifié ; le délayant le plus doux & le plus rafraichiſſant, eſt le petit-lait ; les meilleurs émolliens, les décoctions de guimauve, & de graine de lin.

Le bain tiéde, les lavemens, & le mêlange moderé du ſel marin avec les alimens (car ce ſel pris avec modération eſt réſolutif & diurétique) conviennent ; le ventre

dans tous les cas de la pierre, doit être tenu lâche & ouvert.

Dans la pierre confirmée des reins, l'exercice trop violent eſt dangereux.

On doit d'abord éviter, dans le paſſage de la pierre, tous les forts ſtimulans; commençant par relâcher & lubrifier les conduits, & calmer les ſpaſmes par les anodins: lorſqu'on ne peut point ſe procurer convenablement le bain, les veſſies de bœuf à demi pleines d'eau tiéde, conſtamment appliquées ſur la partie affectée, peuvent être utilement ſubſtituées. La ſaignée emporte mieux la tenſion que toute autre choſe; elle eſt très-néceſſaire dans la violence des ſymptômes. Lorſque les parties ſont ſuffiſamment relâchées, les diurétiques ſtimulans peuvent être employés plus ſûrement, ſur-tout ſi on les aſſocie avec les anodins.

Quant aux diſſolvants de la pierre, tous ceux qu'on a propoſé juſqu'à preſent, ſont chimériques; VAN HELMONT parle du ſang de taureau; celui de bouquétin conviendroit plûtôt.

Le plus ſûr moyen d'empêcher la génération de la pierre, eſt de ſe procurer la diarrhée par le petit-lait, les bouillons & une diété liquide; & que ne feroit-on point pour prevenir une ſi terrible maladie?

Lorſque la pierre eſt tombée dans la

veſſie, on doit avoir ſoin de l'en chaſſer aussi-tôt qu'il eſt poſſible, pour les raiſons mentionnées ci-deſſus. Quoiqu'on ne ſe ſoit point apperçu du paſſage de la pierre, il n'eſt point certain qu'elle reſte dans la veſſie, ſi tous les ſymptômes ſe calment, parce qu'un petit calcul peut paſſer inſenſiblement par les urines ; & quoiqu'il ait paſſé, il n'eſt pas ſûr que les attaques ſoient finies ; car il reſte ſouvent d'autres pierres ; c'eſt pourquoi l'uſage des remèdes ordinaires ne doit point être abandonné.

Les irritations des membranes de la veſſie, cauſées par la pierre, peuvent être fort adoucies par l'injection de l'huile de lin, ou de celle d'amandes douces.

Ceux qui ſont ſujets au gravier ou à la pierre doivent être très-exacts dans le régime, & uſer d'alimens, qui engendrent peu d'excrémens, ou lâchent le ventre ; & de ceux qui ſont adouciſſans, comme les pois ; une décoction de pois chiches eſt un remède dans l'attaque de la pierre : ils doivent boire le petit-lait dans le printems, & prendre du miel ſous différentes formes, s'ils s'en accommodent ; le ris, l'orge, & le millet ſont bons dans ce cas : rien ne facilite mieux la ſortie des pierres, & du gravier, que les anodins.

Si la pierre eſt engagée dans l'uréthre,

les fomentations émollientes, & les injections huileuſes doivent être employées pour en procurer la ſortie, par le relâchement; mais dans un cas d'extrêmité, on fait une inciſion ſur la pierre, & l'ayant découverte, on la tire avec une petite curéte, trempée dans l'huile.

La pierre dans la veſſie, n'eſt pas ſeulement un mal très-douloureux, mais mortel, ſi on n'en fait bien-tôt l'extraction. La diéte du malade doit être la même, dans ce cas, que celle d'une perſonne bleſſée; nourriſſante, ſans acrimonie.

Je renvoye à l'article de l'inflammation des reins, où l'on trouvera quelques regles propres pour tous ceux, qui ſont ſujets à la pierre, ou à la gravelle.

Le rhumatiſme.

Cette maladie paroît être une diſpoſition inflammatoire des artères lymphatiques, attaquant par conſéquent les parties où ſe trouvent les plus petits vaiſſeaux. Le ſang eſt ici coëneux, comme dans les autres cas inflammatoires. Les ſels alkaleſcens de la ſéroſité produiſent cette coëne.

Les moyens communément employés dans cette indiſpoſition ſont certainement propres; tels ſont les ſaignées, & les purgatifs, avec les anodins, & les doux ſu-

dorifiques entre-mêlés. Les véſicatoires conviennent quand la douleur eſt fixe dans la même partie.

Quant à la diéte, elle doit être rafraichiſſante, délayante, & tirée principalement des végétaux.

S'il y a un ſpécifique parmi les alimens, c'eſt certainement le petit-lait ; j'ai connu une perſonne ſujette au rhumatiſme, qui ne pouvoit trouver de guériſon que dans le petit-lait, & le pain. La diéte blanche eſt auſſi efficace pour changer la conſtitution ſaline de la ſéroſité du ſang.

La crême de tartre, priſe pluſieurs jours avec du gruau, diminue conſidérablement les douleurs, & les enfleures, à raiſon de ſon acidité, qui corrige les ſels alkaleſcents de la maſſe du ſang.

Les véſicatoires & les cautères, avec les topiques les plus pénétrans, principalement l'huile étherée de thérébentine, mêlée avec le miel, ont réuſſi dans les douleurs de ſciatique obſtinées.

Je ſuis ſorti de mon ſujet, dans cet article, en faveur de ceux du bas-peuple, qui ne ſont pas toujours à portée, ou en état de ſe procurer l'avis du Médecin.

Fin de la Seconde Partie.



TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE

Essai sur la nature & le choix des alimens. Page 1.

SECONDE PARTIE

Regles pratiques sur la diéte. Page 187.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.




D741
A667e





